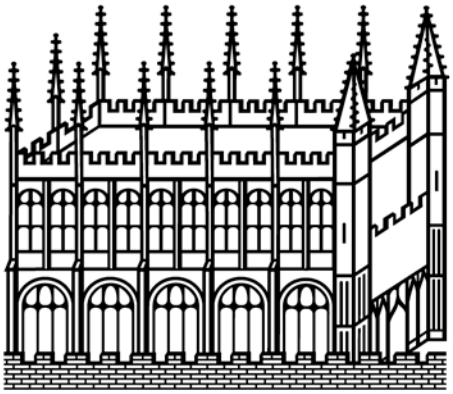


Bodleian Libraries

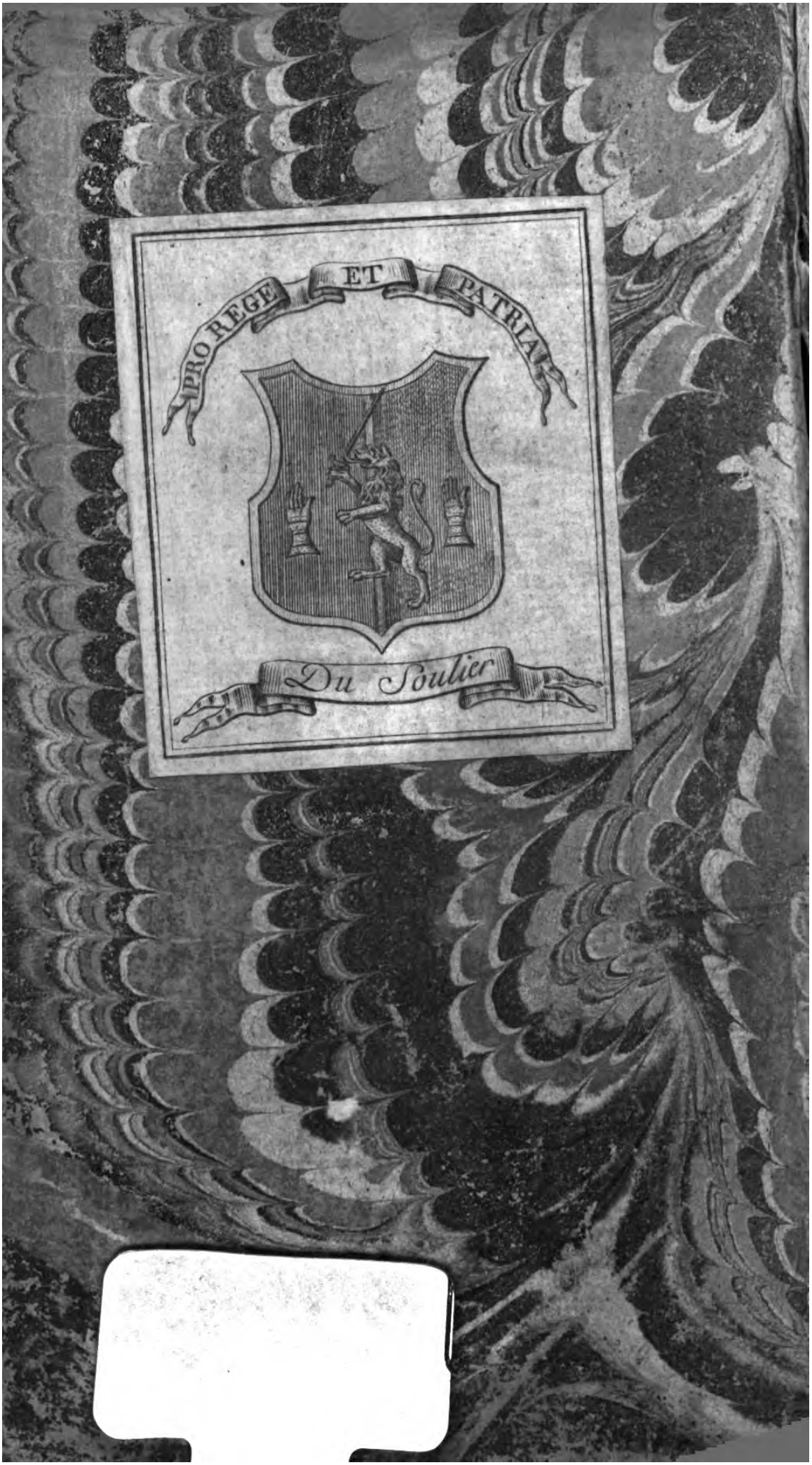
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

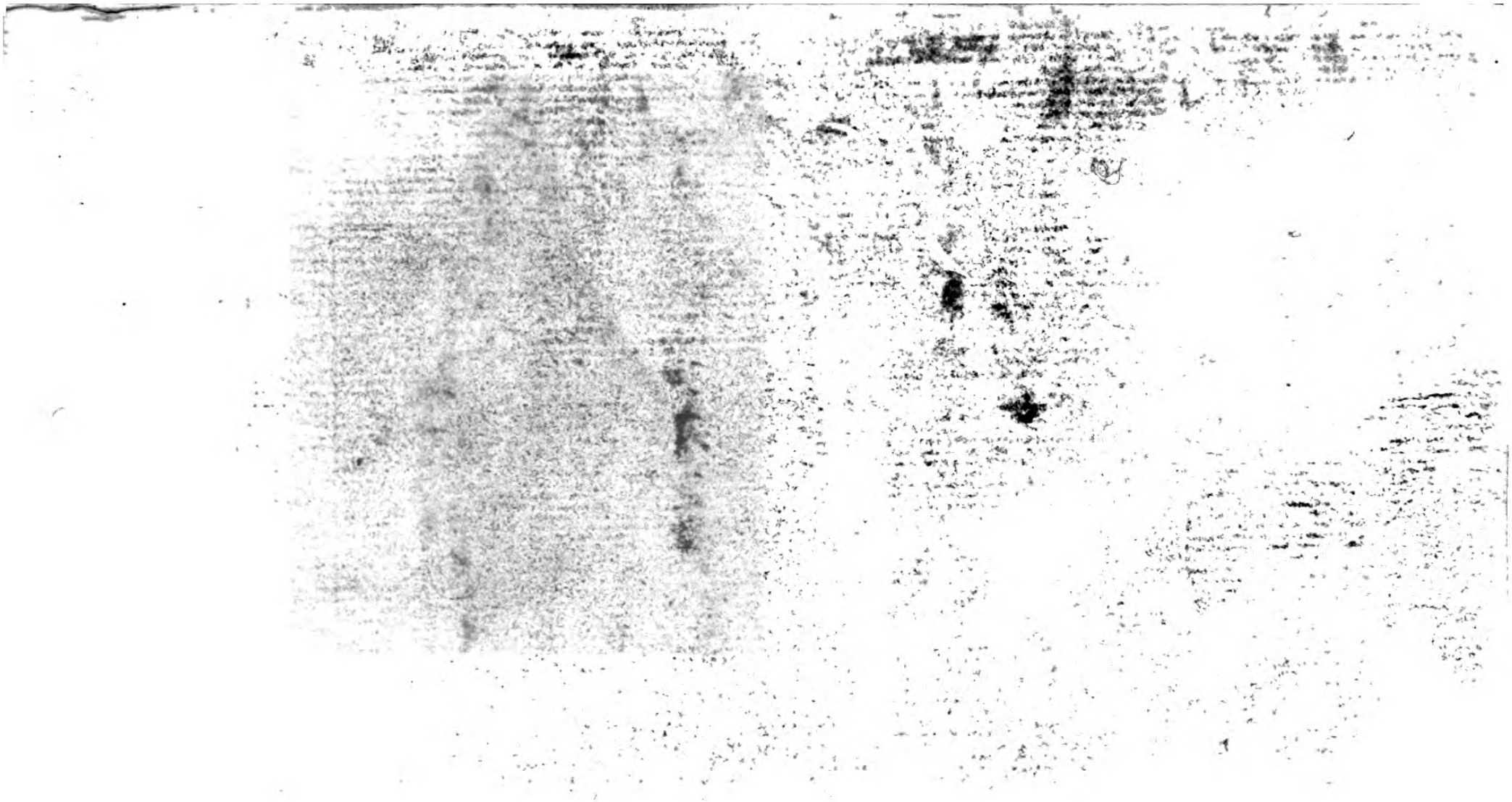
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


PRO REGE ET PATRIA
Du Soulier

Bq 12 (7a)
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



)3 a. 22 (F.A.)

Case Reserved

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
Comédien du Roy.

TOME IV.

Labbé Dufoulier

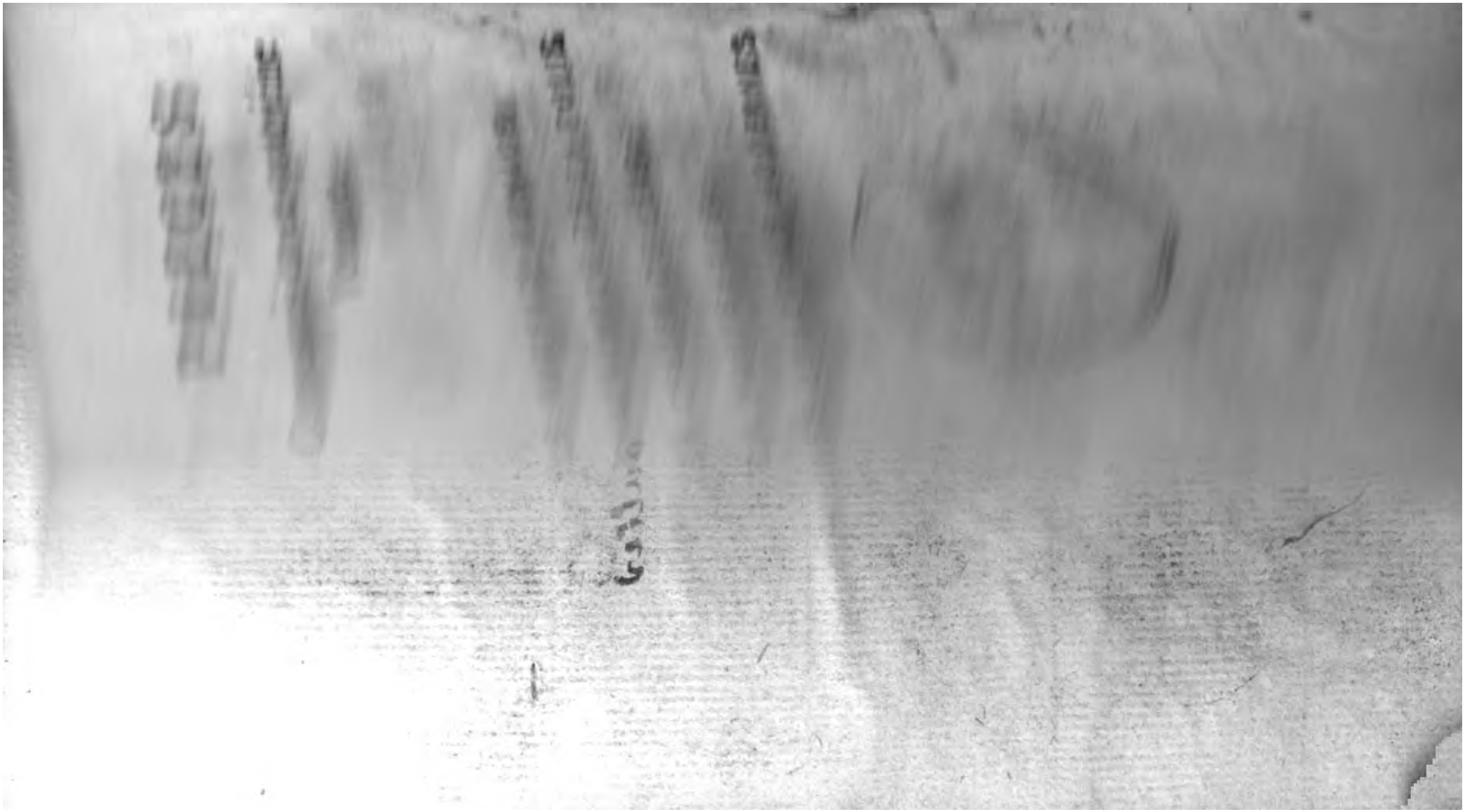
A PARIS,

Chez
La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comédie Françoise, à l'Image saint Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE MAUVAIS MENAGE PARODIE

REPRESENTÉE SUR LE THEATRE DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE.

PAR LES COMEDIENS *Italiens Ordinaires du Roy en* 1725.

7-JAN.1927
OF OXFORD

ACTEURS.

BARBARIN.
MARIAMNE.
SIMONNE.
CLEON.
JOLICOEUR.
MARAUDIN.
GRIFFON.
ARLEQUIN.
SCARAMOUCHE.
Troupe de DRAGONS.
Troupe d'ARCHERS.
Deux SUIVANTES de Mariamne

La Scene eſt dans une Ville de Normandie ſur le bord de la Mer.

LE MAUVAIS MENAGE. PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

Oui, cette autorité qu'un Frere vous confie,
Eſt reconnuë en Haute & Baſſe Normandie:
J'ai volé vers Giſors, & traverſant Roüen,
Repaſſé par Avranches, & de Falaiſe à Caën.

Madame, il étoit tems ; car prompts à ſe dédire,
Nos Normands commençoient par tout à vous détruire :
Barbarin votre Frere à Roüen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu ;
Et ce Prévôt altier, accuſé d'injuſtice,
De ſes fraudes devoit recevoir le ſupplice.
J'ai vû par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé,
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé :
J'ai dit que Barbarin étoit de ſon affaire,
Sorti blanc comme neige, & que plein de colere
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se vanger hautement de tous ſes envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'eſt une choſe ſûre ?

MARAUDIN.

Que ſa Femme nous va donner de tablature !
Il la verra, Madame, & va plus que jamais,
Se laiſſer enchanter par ſes puiſſans attraits.
Elle va nous confondre & joüer de ſon reſte.

SIMONNE.

Ne craignez rien, j'ai ſçû parer ce coup funeſte,
Et par un artifice obtenir un Arreſt,
Qu'à faire exécuter un Exempt eſt tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai ſçû par mes intelligences

Donner à Barbarin d'étranges défiances;
J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,
Dont ici, grace au Ciel, on ne manqua jamais;
Ils ont juſqu'à Roüen été trouver mon Frere,
Et ſous le faux ſemblant d'un avis ſalutaire,
Contre ſa femme ils l'ont ſi fortement aigri,
Qu'il l'a fait condamner pour le Miſſiſſipy.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire;
Mais avez-vous prévû ſi l'Officier auſtere,
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons,
Que l'on a depuis peu logez dans nos maiſons;
Si Cléon, ce Marquis ſi fier de ſa nobleſſe,
Souffrira que l'on oſe enlever ſon Hôteſſe
Il eſt logé chez elle, il peut dans ſon courroux...
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.

SCENE II.

CLEON, JOLI-COEUR, MARAUDIN.

CLEON.

Simonne & Maraudin s'éloignent de ma vûë!
Par-là leur trahiſon ne m'eſt que trop connuë!
Maraudin, demeurez : vous êtes un fripon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monſieur...

CLEON.

De Barbarin vous empoiſonnez l'ame,
Vous étiez du complot tramé contre ſa femme.
Je voudrois bien ſçavoir ce qu'elle vous a fait?
Il faut avoir du moins des raiſons quand on hait ;
Mais, vous n'en avez point : vous les feriez connoître,
Et vous n'êtes méchant ſeulement que pour l'être.
Quel caractere affreux! ſe peut-il tolérer?
Jamais fit-on du mal ſans en rien eſperer?
Quoiqu'il en ſoit, ſçachez que je prends la défenſe,
De celle contre qui s'armoit votre inſolence :
Vous ſçavez de quel bois ſe chauffent les Dragons.

MARAUDIN.

Monſieur ...

CLEON.

C'en eſt aſſez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLEON, JOLI-COEUR.

CLEON.

JOli-Cœur, que dis-tu? Quoi ſans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée?

JOLI-COEUR.

Oüi, Monſieur, un Exempt dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres ſecrets étoit dans ſa maiſon.
Il avoit tout au moins douze Archers à ſa ſuite,
Fiers comme des Céſars, enfin tous gens d'élite,
Et qui déja par tout avoient jetté l'effroi.
Quand j'ai crié ſoudain, à moi dragons, à moi:
Il ont paru: l'Exempt & ſa brave cohorte,
Ont pris tout auſſi-tôt le chemin de la porte,
Et leurs jambes alors les ſervant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

CLEON.

Ah! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie;

Quoi ! ſans toi Mariamne, hélas m'étoit ravie!
Et mon amour....

JOLI-COEUR.

Ah! ah! voici du fruit nouveau:
Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?
Vous qui pour le beau ſexe auſſi froid qu'une ſouche,
Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche ?
Vous qui voulez paſſer par tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux ?

CLEON.

Les beautez de Paris par leurs minauderies,
Par leurs airs affectez, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le ſerment:
De leurs chignons frifez la bizare ſtructure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure,
Et ſur tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inſpiré que mépris.
Mais j'ai vû Mariamne, une beauté ſi pure
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature:
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté.
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité qui dans la Normandie
N'avoit pû juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes levres habite, & loge inceſſamment;
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle,
Mais c'eſt d'une maniere à vrai dire nouvelle,

C'eſt ſans en rien attendre & ſans rien deſirer.

JOLI-COEUR.

Bon, quel conte! aima-t-on jamais ſans eſperer?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage?

CLEON.

Excuſez-moi, je ſuis à mon apprentiſſage:
Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment;
Mais, j'entens Mariamne, évitons ſa préſence,
Je crains de proferer quelque mot qui l'offenſe.

JOLI-COEUR.

Dites-lui franchement ce que ſent votre cœur.

CLEON.

Non, je ſuis trop timide, & j'ai trop de pudeur.

SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

JE ſuis toute effrayée, à peine je reſpire,
Arlequin, demeurez; & vous qu'on ſe retire.
Un fauteüil, ſans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon?

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne;
En l'attendant, il faut que je vous entretienne.

SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, ſage Vieillard, vous voyez mes chagrins ;
Et ſi de mon Epoux ſans raiſon je me plains :
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage ;
De mon cruel Epoux vous connoiſſez la rage,
Yvrogne, libertin, joüeur, traître, jaloux,
Toujours m'injuriant, ou me roüant de coups?
Vous fûtes le témoin de mon triſte hymenée ;
Ah ! que j'en ai maudit mille fois la journée !
Depuis ce tems, hélas ! que de cruels ennuis !
Que de malheureux jours !

ARLEQUIN.

Et de mauvaiſes nuits ?
A qui le dites-vous ? feu Monſieur votre Pere,
Cet honnête Normand qui fut ſi débonnaire,
Qu'à perſonne en ſa vie il ne dit oüi ni non,
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton ?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place ;
Là, votre frere encore eut la même diſgrace :
Hélas ! depuis ce tems, ils n'ont pas été loin,
Tous deux de Medecins n'eurent pas grand beſoin,

Pour aller voyager bien-tôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'eſt ſur ces traitemens que ma raiſon ſe fonde,
Pour quitter un Epoux que je ne puis ſouffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja ſur mon deſſein j'ai conſulté ma Mere:
Ma fille, a-t-elle dit, vous ne ſçauriez mieux faire;
Prenez ſans differer le chemin de Paris;
Mais ſur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'eſt parler ſagement; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même tems que vos deux Fils & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups,
Mettez donc à couvert ces trois têtes ſi cheres;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur;
Déſintereſſé, franc, habile & plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je ſerai du voyage;
Quand je ne ſerois pas prudent, diſcret & ſage,
Mon âge ſuffiroit pour ôter tout ſoupçon;
Je m'offre à vous ſervir par tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuſer, Cléon eſt trop honnête;
Je vais lui demander, & vous de votre part,
Allez tout diſpoſer pour notre prompt départ.

SCENE VI.

MARIAMNE, CLEON.

MARIAMNE.

MOnſieur, vous voulez bien que je vous remercie,
Vos Dragons ce matin m'ont à propos ſervie;
Ils ont tous fait merveille; hélas! ſans leur ſecours
Dans le Miſſiſſipy j'allois finir mes jours.

CLEON.

Madame, en verité c'eût été grand dommage,
Qu'un objet ſi charmant eût reçû cet outrage.
Votre Mari devroit être aſſommé de coups,
De former des projets ſi cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah! vous ne ſçavez pas la centiéme partie,
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'eſſuïe.
Mais laiſſons le paſſé, ſongeons à l'avenir;
Connoiſſant ſes deſſeins je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris finir ma triſte vie:
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive inceſſamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment:
Ainſi pour ce depart, Monſieur, je m'imagine,

Que vous me voudrez bien prêter votre Berline ;
Et me faire eſcorter par ſix de vos Dragons ?
Pour me mettre à couvert de toutes trahiſons.
Vous ne répondez rien à mes humbles inſtances ?
Cependant je vous faits me ſemble aſſez d'avances.
Ce ſilence, Monſieur, ſeroit-il un refus ?

CLEON.

Non, vos prieres ſont des ordres abſolus.
Mais, Madame, excuſez un généreux ſcrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule ;
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux.
Il ſera trop puni s'il ſe voit loin de vous.
Il ne vous verra plus, graces à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de plus cruel ſupplice.
Vos yeux doux & charmans... mais qu'eſt-ce que j'ai fait !
Je vous ai découvert, je penſe mon ſecret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obſcure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure :
Un autre à vos diſcours voudroit n'entendre rien.
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez ; & comme je ſuis bonne,
Je plains votre foibleſſe, & je vous la pardonne.
Quoiqu'un juſte courroux en dût être le prix,
Pour ſi peu, doit-on rompre avec ſes bons amis.
Je ſçais bien qu'on ne peut jamais m'aimer ſans Crime,

Et pourtant j'ai toujours pour vous la même eſtime.
Pour la premiere fois c'eſt vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal, c'eſt votre faute. Adieu.

SCENE VII.

CLEON, JOLI-COEUR.

JOLI-COEUR.

QUe veut dire cela, vous changez de viſage?
Morbleu, la Dame en tient, allons, Monſieur, courage.

CLEON.

Non, c'eſt une action qui n'eſt pas d'un grand cœur,
Que de vouloir ſéduire une femme d'honneur.

JOLI-COEUR.

Morbleu, d'un Officier eſt-ce-là le langage?
Vous qu'on a vû cent fois au milieu du carnage....

CLEON.

Hélas! lorſqu'à Paris j'étois petit Collet,
Je n'aurois pas été ſi ſage & ſi diſcret.
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occaſion offerte.
Mais je ſuis Colonel, & cette qualité,
Me donne auprès du Sexe une timidité,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête;

Mariamne m'a fait un compliment honnête ;
Je prétends la ſervir, la vanger, & c'eſt tout.
Bien plus à ſe guerir mon ame ſe reſout.
Comme ſur ma vertu toujours je me retranche. . .
Mais que veut ce jeune-homme avec ſa barbe blanche.

SCENE VIII.

CLEON, JOLI-COEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAriamme, Monſieur, m'a dit de vous chercher,
Pour ſçavoir, ſi bientôt les chevaux, le Cocher,
Auront mangé l'avoine : Elle veut tout-à-l'heure
Monter dans ſa Berline, & changer de demeure.

CLEON.

Pour les faire hâter, Joli-cœur allez-y.

SCENE IX.

CLEON, ARLEQUIN.

CLEON.

ENfin cette beauté va donc partir d'ici ;
Grêle, vents furieux, Tonnerre, pluye, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de ſon voyage :
Soleil, luis ſur la route afin de la ſecher ;
Chevaux qui la trainez, gardez-vous de broncher !
Et vous qui conduiſez à Paris cette belle,
Que vous ſerez heureux, vous vivrez auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! *vous aimez* donc Mariamne, indiſcret ;
Quel beſoin de m'apprendre ainſi votre ſecret !
Vous êtes bien badaut, il faut que je le diſe,
Mais baſte ce n'eſt pas la derniere ſottiſe,
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

SCENE X.

CLEON ſeul.

CLEON.

IL a parbleu raiſon, avec mon ſot amour,
Qui ne ſçait ce qu'il veut, qui n'eſt d'aucun uſage.
Je l'avoüerai, je joüe un fort ſot perſonnage.
La Cour m'envoye ici, j'y ſuis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois;
Et pour premier Exploit, ſans craindre qu'on me blâme,
Du Prévôt par mes ſoins on enleve la femme,
Comment ſi j'ignorois que jamais on ne doit,
Entre l'arbre & l'écorce, aller mettre le doigt.

SCENE XI.

CLEON, GRIFFON.

GRIFFON.

MOnſieur, preparez-vous, nôtre Prevôt arrive,
Au devant de ſes pas, chacun court ſur la rive:
Comme il ſçait ſon devoir, il vient publiquement
Vous faire ſa harangue ou bien ſon compliment.
Suivi pompeuſement des tambours de la Ville.

CLEON.

Dites lui que ce ſoin eſt aſſez inutile:
De tous ces vains honneurs je m'embaraſſe peu,
On y fait bonne mine & ſouvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi! de notre Prévôt vous fuyez la preſence!

CLEON.

Contre ſa femme il peut uſer de violence.
Simonne & Maraudin ſont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux deſſeins:
Je dois les prevenir dans l'ardeur qui m'anime,
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

SCENE XII.

GRIFFON ſeul.

Diſons ici deux vers, afin que Barbarin
Ne puiſſe rencontrer Cléon dans ſon chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN.

BARBARIN.

Que veut dire ceci, Cléon auſſi me quitte ?
A qui donc venoit-il ici rendre viſite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il eſt dans le ſien ?
C'eſt-à-dire le vrai, ce qu'on ne ſçait pas bien ;
Mais ce qui me ſurprend, & ce qui m'embaraſſe,
Il a l'ordre abſolu de me remettre en place,
Je ne ſçaurois ſans lui rentrer dans mon Emploi ;
Et quand j'arrive il joüe aux barres avec moi ;
Sans l'avoir vû je n'oſe ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.

Je ne comprends pas bien cette conduite-là,
Ni tout ce que je dois ſoupçonner de cela.
Quoi qu'il en ſoit, ſortez vous autres, qu'on me laiſſe.
Maraudin, demeurez : accablé de triſteſſe,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter :
O Ciel !

MARAUDIN.

Quoi ! vous pleurez ? voilà bien débuter!
Comment : ce Barbarin triomphant, plein de gloire,
Qui ſur ſes envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs !
Eſt-celà ce Prévôt ſi fier & ſi ſévere ?

BARBARIN.

Ah ! Mon ami j'ai bien changé de caractere,
Je ſuis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoitroit aujourd'hui, ſans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode,
Et l'on ne dira pas qu'il eſt plus vieux qu'Herode.

BARBARIN.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment ?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en ſon appartement :
Je me ſuis derobé ſans rien dire à perſonne ,
J'ai trompé tous mes Gens, juſqu'à ma Sœur Simonne :

MARAUDIN.

Mariamne a ſauté d'abord à votre cou ?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu ſauter au ſien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou ?
Quoi ! malgré les ſujets de colere & de haine ,
Que vous a juſqu'ici donné cette inhumaine ,
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

BARBARIN.

Elle me hait, Helas! je l'ai bien merité.
Après le traitement que j'ai fait à ſon Pere ,
Je devrois bien m'attendre à toute ſa colere.
C'en eſt fait à m'aimer je pretend l'engager ;
Et de tous mes défauts je veux me corriger ,
Je veux des bons maris devenir le modele ,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle ,
En un mot je prétens vivre en homme de bien ,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le ſien ,
Il le faut avoüer , j'ai dans la Normandie ,
Hanté juſques ici mauvaiſe compagnie ;
Quoi qu'on me faſſe accüeil en cent lieux differens ;
Je n'ai pas un ami qui me prêta vingt frans ;

Ma ſœur vindicative, arrogante, ſévere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé ſon frere,
Elle eſt bigotte, enfin, c'eſt tout dire, & jamais,
Elle ne m'inſpira, que des conſeils mauvais :
Toutes ces prudes là ne vaillent pas la maille,
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme ſoit maîtreſſe en ma maiſon.

MARAUDIN.

Quoi ! Monſieur, vous voulez....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raiſon.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme,
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je ſens dans mon cœur ;
Peignez lui mon amour.... mais on vient, c'eſt ma
Sœur.

SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

HE' bien, vous venez donc de voir votre Pimbeche;
Eſt-elle toujours fiere, & toujours pigrieche,
Avez-vous bien encore eſſuyé des mépris ?

BARBARIN.

Ma ſœur n'aigriſſez plus, s'il vous plaît, mes eſprits,
Et ne me rompez pas la tête davantage :
Depuis aſſez long-tems vous broüillez mon ménage,
Je m'en laſſe à la fin, je vous le tranche net,
Pour ſortir de chez moi faites votre paquet,
Délogez ſans trompette.

SIMONNE.

Ah ! quelle ignominie !

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne, un frere vous en prie,
Faites le diable à quatre, emportez-vous, peſtez,
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SIMONNE.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure,
A votre paſſion immoler la nature,
Je n'attends pas de vous ces tendres ſentimens,
De l'amour fraternel trop juſtes mouvemens;
Je ſçai qu'en vos pareils, le ſang ne touche guere,
Et qu'un Prévôt Normand feroit pendre ſon pere;
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oublira jamais ce dernier trait?
Après ce que contre elle on vous vit entrepren-
dre....

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taiſez-vous, je ne veux rien en-
tendre;
Je crois que par vos ſoins je fus toûjours trahi,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SIMONNE.

Ah c'eſt trop endurer un diſcours qui m'offenſe,
Deuſſiez-vous m'en punir je romprai le ſilence:
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,
Pauvre duppe, apprenez ce qui ſe fait chez-
vous.
C'eſt peu que Mariamne orgueilleuſe & ſévere,
Dans ſes rigueurs pour vous juſqu'au bout perſe-
vere,
Et que de ſes mépris vous ſoyez convaincu,
C'eſt peu de vous haïr, elle vous fait cocu;

BARBARIN.

Elle me fait cocu ! pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle !
Nommez-moi, nommez moi, l'indigne ſuborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez ?

BARBARIN.

Parlez je l'ordonne.

SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

AH ! Monſieur ;
Venez, ne ſouffrez pas que le crime s'acheve.
Votre Epouſe vous fuit, & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne ! Cléon ! qu'entens-je ! juſtes Cieux !

MARAUDIN.

Cléon & ſes Dragons ſont ſortis de ces lieux,
Il les a tous conduis au-de-là de la porte,
Il place auprès des murs une ſecrette eſcorte,

Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans ſa Berline, & puis touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête ! ah ventre ! ah mort ! courons à la vengeance,
On verra ce que c'eſt qu'un Prévôt qu'on offenſe :
Surprenons l'infidelle ; & quant à ſon Mignon,
Je prétens lui joüer un tour de ma façon.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaiſante vengeance & pendant ce tems-là !
Mariamne avec lui de ces lieux partira.
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
Et confiez le ſoin du reſte à ma prudence ;
Cependant dans ma chambre allez-vous repoſer.

BARBARIN.

Non ma Sœur, je voudrois l'entendre un peu jaſer.
Elle ignore à quel point la rage me ſurmonte,
Je prétens la confondre & la couvrir de honte ;
Joüir de ſa douleur. . . .

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien. . . .

BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur, ne craignez rien,
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on ſçait le cœur tendre,

C'eſt pour la mieux punir que je pretends l'entendre,
Je veux que ſon aſpect augmente mon courroux.
Qu'on la faſſe venir ; & vous, retirez-vous.

SCENE XVI.

BARBARIN ſeul.

A Quoi te reſous-tu ? que veux-tu davantage ?
Quoi n'es-tu pas aſſez inſtruit de ton dommage ?
Epoux infortuné, faut-il pour t'animer,
Que ta femme elle-même oſe le confirmer ?
Vas-tu lui demander pour mieux ſçavoir la choſe,
Qui ? quoi ? par quels ſecours ? le tems, le lieux, la cauſe ?
Comment . . . Ah ! ſans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te ſuffit-il pas de l'avoir merité ?
Si les meilleurs maris & les plus raiſonnables,
Ne ſont pas à couvert de diſgraces ſemblables
Cruel, brutal, jaloux, oſois tu te flater
Que de la Confrerie on voulut t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi juſtice, & ſans tant de ſcrupule
Comme ceux que tu vois, avalle la pillule ;

Mais voici Mariamne, & je ſens la fureur,
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE, Soutenuë par deux Suivantes.

MARIAMNE.

QUe vois-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? ah ! ma force ſuccombe,
Filles, ſoutenez-moi de peur que je ne tombe :
Ah ! j'ai crû voir le diable en voyant mon Epoux.
Hé bien pour quel deſſein ici m'appellez-vous ?
Eſt-ce pour m'aſſommer ? depêchez au plus vite,
Du tourment qui m'attend, je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non, auparavant je veux vous écouter :
Dites quelle raiſon vous faiſoit me quitter ?
A quoi tendoit enfin ce beau pelerinage ?
Quand on a de l'honneur quitte-t'on ſon ménage ?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le ſujet,
Barbare Epoux ! aprés ce que vous m'avez fait ?
Et jamais un Breton dans ſa plus grande yvreſſe,

Traita-t'il une femme avec plus de rudeſſe ?
Et vous oſez vous plaindre, & demander pourquoi
J'oſe ſans votre aveu m'éloigner de chez moi ?
Quoi qu'ici votre eſprit malin vous perſuade,
Vous ſçavez bien que c'eſt ma premiere eſcapade ;
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour expoſée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel eſclavage,
Je m'étois reſoluë enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuyer ;
Vous allez voyager avec un Officier,
Et de Dragons encor : la partie eſt jolie,
Et mon front . . .

MAAIAMNE.

Ah ! tout doux, arrêtez je vous prie ;
Et ne m'inſultez pas par vos ſoupçons jaloux,
Reſpectez Mariamne, & même ſon Epoux.

BARBARIN.

Perfide, il vous ſied bien de proferer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui deshonore.

MARIAMNE.

Ah ! ne le croyez pas. Non d'un honteux affront,
Votre femme jamais ne tacha votre front :
Vous le meritiez bien, après vos injuſtices,
Vos cruels traîtemens, vos bizares caprices :
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu ;

Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien ! faiſons la paix, quand tu ſerois traîtreſſe,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendreſſe ;
Conſidere par-là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voyant ſi bon, en revanche, aime-moi.
Va, touche dans la main ;

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Songez que votre main a maltraité mon pere !

BARBARIN.

Hé bien ! oüi, tu te plains avec juſte raiſon,
Oüi ton pere expira ſous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un ſi ſenſible outrage,
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage ;
L'effort de ces vertus que renferme ton ſein,
Conſiſte *à pardonner* ſur tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah ! ſi ce repentir étoit bien véritable !

BARBARIN.

Oüi rien n'eſt plus ſincere ; où je me donne au diable.
Si du paſſé je puis obtenir le pardon,
Tu me verras plus ſouple & plus doux qu'un mouton
Enſemble nous vivrons dans nos ardeurs fideles,
Comme deux vrais agneaux, comme deux tourterelles ;
Sans ceſſe jour & nuit je te careſſerai,

Je te bouchonnerai, baiſerai, mangerai :
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tuë ? oüi, dis-ſi tu le veux ?
Je ſuis tout prêt....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON.

GRIFFON.

Monſieur, Cléon eſt dans la place,
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paroître, & veut dans ſon dépit...

BARBARIN.

Hola, je me dedis de tout ce que j'ai dit,
Ah perfide ! ah guenon ! ah traîtreſſe ! ah friponne !
Quoi ! dans le même tems que mon cœur vous pardonne..

MARIAMNE.

Allez, vous radotez, un ſi prompt changement
Revolte tout le monde & n'a nul fondement,

Et je dois être miſe au nombre des plus folles
De m'être ainſi renduë à vos tendres paroles,
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux !
Mais ſuppoſé tantôt que je fuſſe coupable,
Depuis votre pardon, qu'ai-je fait de blamable ?
Puis-je... mais ſi Cléon touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs.
Puiſqu'ainſi, ſans ſujet s'enflâme votre bile,
Cette Scene ſi tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis ſans regles, moi, je me mets au-deſſus.
Mais c'eſt trop écouter des diſcours ſuperflus ;
Qu'on me la garde ici liée & garotée,
Et vous braves Records dont la troupe augmentée
Par la Maréchauſſée, & la Pouſſe, & le Guet,
Eſt plus que ſuffiſante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte,
Et ſur tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne ſorte :
Les Dragons de Cléon autre part diſperſez,
Ne ſeront pas ſi-tôt en un corps ramaſſez,
Nous ſerons ſix contre un avant qu'il les raſſemble.
Hâtons-nous & ſur-tout qu'aucun de vous ne trem-
ble,
C'eſt tout ce que je crains...

SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MOn Frere, où courrez-vous?
Ah! voici les Dragons qui viennent, ſauvons-nous,
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne;
Maraudin a déja reçû cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... je veux... j'ordonne... il faut... ah! malheureux...
Je m'égare, & ne ſçai ma foi ce que je veux.

SCENE XX.

MARIAMNE ſeule.

TAndis que l'on ſe bat, & qu'un moment me reſte,
Compoſons quelques vers ſur mon deſtin funeſte:
Les ſtances n'étant plus à preſent de ſaiſon,
En vers Alexandrins faiſons notre Oraiſon.
O Ciel! fut-il jamais plus triſte deſtinée,
De Parens opulens en ces lieux je ſuis née,
Tous Prévôts ou Baillifs, & pour tout dire enfin,
Mon Pere étoit iſſu du ſang Chicanéen.
A quinze ans mille attraits brilloient ſur mon viſage,
J'étois belle & bien faite, & ſur tout j'étois ſage:
On vouloit m'épouſer ſi-tôt qu'on me voyoit,
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit!
Mais il refuſoit tout. Hélas! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choiſir ſouvent on prend le pire.
Pour Barbarin enfin mon Pere décida,
Et quelque tems aprés cet amant m'épouſa.
Pendant les premieres jours il étoit doux, traitable,
Mais au bout de deux mois, hélas! ce fut un diable.
A mon Pere en un an il fit trente procès;
Et les ayant perdus, s'en vengea tôt après.

Il l'aſſo mma de coup. O ſouvenir terrible !
Mais parlons du preſent, il eſt bien plus ſenſible.
Il me faut donc partir pour le Miſſiſſipi,
Sans que de ſes ſoupçons mon mari ſoit guéri ;
Et pour dire encor plus, dans mon état funeſte
On m'ôte pour ſi peu de vertu qui me reſte :
Il faut donc ſans honneur m'éloigner de ces lieux,
Mais qu'eſt-ce que j'entens ! & quel tapage affreux!
A grands coups redoublez, on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainſi s'en venir à main forte !
Je ne ſçais que penſer ! que vois-je ! c'eſt Cléon,
Il vient me ſecourir, hélas qu'en dira-t'on ?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLEON, DRAGONS, ARCHERS.

CLEON.

ARchers diſparoiſſez, fuyez troupes pagnottes, *
Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes.
Allons Madame, allons, ſuivez-moi promptement,
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment :

* *Les Archers s'en vont.*

Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Souffrez que dans ces lieux en hâte on vous retire.
Le tems preſſe, venez.

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaît,
Reſpectez mon honneur, laiſſez-le tel qu'il eſt;
Les ſoupçons d'un Epoux n'y font que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encor l'alterer d'avantage.
Quand Barbarin combat & ſe trouve en danger,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger:
De mon Epoux encor la perſonne m'eſt chere;
Je tremble pour ſes jours!...

CLEON.

La plaiſante chimere,
Quoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'eſt toujours mon Epoux.

CLEON.

Il ne s'en ſouvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en ſouviens encore,
Ce nom m'eſt precieux.

CLEON.

Mais il le deshonore.

MARIAMNE.

Hé bien c'eſt ſon affaire.

CLEON.

Il conſent aujourd'hui ;

A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Et bien tant-pis pour lui.

CLEON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux, cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraitter.

MARIANNE.

Et je veux qu'il me batte;

CLEON.

Pour le Miſſiſſipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah je perds patience, & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'eſt trop m'amuſer à tout ce badinage :
Retournons au Combat qu'il falloit achever,
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE ſeule.

ARrêtez ; où va-t'il cet étourdi ? je tremble ;
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vûs enſemble,
Pelotter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux reſteroit le dernier.
Tandis que c'eſt pour moi qu'on ſe bat, qu'on ſe tuë,
Que mon mari peut-être expire dans la ruë,
Et que d'ailleurs Cléon qui fait tout ce fracas,
Laiſſe battre ſes gens, & ne s'y trouve pas.

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN;

MARIAMNE.

MAis je vois ! Arlequin, hé bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN

Ah ! Madame, vrayment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? eſt-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour vous,
Allez Cléon & lui ſont d'une égale force,
Et ſi leurs piſtolets avoient eû de l'amorce,
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi? que ſçais-tu? qu'as-tu vû?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près, mais on m'a dit Madame,
Que votre Epoux ſuivant la fureur qui l'enflâme,
Avant que de combattre avoient chargé Zarés,
D'executer ici quelques ordres ſecrets :

Cet

Cet Huiſſier eſt poltron autant que je puis l'être,
Et je viens vous deffendre, il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non, le Ciel m'inſpire un plus noble deſſein,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main;
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper? ne ſoyez pas ſi bête,

MARIAMNE.

N'importe ſans trembler je prétens aujourd'hui,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer ſur lui.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN ſeul.

TAndis que d'un côté Mariamne s'exquive,
De l'autre ſon époux au même inſtant arrive,
Ma foi c'eſt un hazard qu'ils ne ſe ſoient point vûs.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON armé ridiculement.

BARBARIN.

HE bien, braves Récords, nous avons le deſſus ;
Cléon hors de combat, bleſſé d'un coup de pierre ;
Pluſieurs de ſes Dragons par nous couchez par terre,
Ont obligé le reſte à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réuſſi.
Du nombre, il eſt bien vrai, nous avions l'avantage ;
Mais le nombre n'eſt rien ſi l'on n'a du courage ;
Vous en avez fait voir, je ſuis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne ſur nous ;
Ses Dragons ſont mutins ; s'il faut qu'il les rallie.

BARBARIN.

Et que me feront-ils ? Mariamne eſt partie,
Ou doit l'être du moins. Zarés ſecrettement,
A dû tout préparer pour ſon embarquement.
Cependant dans mon cœur des allarmes ſecretes...

Mais effaçons ſon nom de deſſus mes tablettes.
Elle fut infidelle, & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus ſonger,
Prenons que je ſois veuf. Mais hélas je friſſonne,
Que vois-je ! à la douleur mon ame s'abandonne:
Qu'eſt-il de plus touchant que de voir Arlequin,
Les yeux baignez de pleurs, un mouchoir à la main,
Venir faire un récit & patétique & tendre ?

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

AH ! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre ?
Mariamne eſt partie apparemment.

ARLEQUIN.

Hélas.
Haie... ouf....

BARBARIN.

Expliquez-vous, & ne ſanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois parler tant ma douleur eſt forte,

Ma voix ne peut ſortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens ſont ici ſuperflus ;
Où Mariamne eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'eſt plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je ? elle eſt partie !

ARLEQUIN.

Aprenez davantage ;
A mes yeux, le Vaiſſeau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme eſt noïée?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger ;
A moins que par bonheur elle ne ſçût nager ;
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez vous ? mon deſeſpoir augmente.
Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer . . .

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie,
Elle alloit au combat pour vous ſauver la vie ;
Et c'eſt dans ce moment que le traître Zarès,
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets!

Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je! en paſſant dans la rue
On voïoit ſur ſon front ſa vertu toute nuë,
La modeſte innocence & la chaſte pudeur,
Regnoient ſur ſon viſage ainſi que dans ſon cœur:
Son teint ſage & diſcret, ſa bouche ſcrupuleuſe,
La candeur de ſes yeux, ſa gorge vertueuſe...

BARBARIN.

Quel galimathias, finiſſez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaiſſeau, le monte ſagement:
Il fait voile, & chacun lui crioit bon voyage;
Quand ſoudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le Vaiſſeau ſurpris tout prêt à ſe noïer,
Deſcendoit à la cave & montoit au grenier.
Tant enfin qu'il ſurvint un affreux vent de biſe,
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le briſe.
Après cet accident, vous voyez bien, hélas!
Que votre femme eſt morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN *ſe relevant.*

Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Ah, coquine de Sœur! ah traitreſſe! ah perfide!
Mais hélas! je ſuccombe, & je trouve à propos,
De prendre en ce fauteüil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'aſſomme.

Laiſſons-le, s'il ſe peut, dormir un petit ſomme.

BARBARIN *revenant de ſa pamoiſon.*

Je ne ſçai d'où je viens, je me ſens tout rêveur,
Je ne vois point ici ma femme ni ma ſœur;
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin, quel chagrin eſt le vôtre?

ARLEQUIN.

Mariamne n'eſt plus: vous moquez-vous de nous?
Les morts revivent-ils?

BARBARIN.

Ah! que me dites-vous?
Qui vous fait me tenir un diſcours de la ſorte?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme eſt morte?

BARBARIN.

Quoi! Mariamne eſt morte?

ARLEQUIN.

Il a perdu l'eſprit,
Le pauvre homme extravague & ne ſçait ce qu'il dit,
Je vous viens dans l'inſtant d'apprendre ſon naufrage.

BARBARIN.

Ah! je ſens redoubler ma douleur & ma rage,
Venez, accablez-moi, Normands, qui la perdez,
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la poſſedez.

SCENE.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

AH! Monſieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouſe eſt vivante, & dans une Nacelle,
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah, que je ſuis heureux! que je benis mon ſort;
A préſent que je ſçais qu'elle fut toujours ſage,
Je prétends deſormais faire un meilleur ménage.
Meſſieurs, vous le voyez, ce racommodement,
D'une Piéce Comique eſt le vrai dénouëment.
Il faut finir ainſi, pour que la Parodie,
Ne ſoit point confonduë avec la Tragédie.

FIN.

L'IMPROMPTU DE LA FOLIE,

AMBIGU-COMIQUE.

Représentée en 1725.

AU SEIGNEUR AYMON, GENERAL DE LA CALOTTE:

MONSEIGNEUR,

Dûſſiez-vous me placer ſurnumeraire dans votre Brigade des FAUX-PLAISANS *ou dans celle des* ENNUYEUX, *j'ai crû ne pouvoir mieux*

meriter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illuſtre Corps, qu'en vous dédiant mon IMPROMPTU DE LA FOLIE. Il a fait plaiſir à toute LA CALOTTE; *c'eſt-à-dire qu'il a été du goût de bien du monde ; & ſur le ſuccès, je pourrois me flater d'être reçû dans votre Brigade des* FOUS HEUREUX, *ſi quelques Officiers ſubalternes de la Brigade des* DIFFICILES *ne traverſoient mes deſſeins.*

Je veux parler des ces CALOTTINS FLEGMATIQUES, *que rien ne réjoüit, & qui ne réjoüiſſent perſonne : de ces* POLTRONS CRITIQUES, *qui n'ayant jamais oſé monter la tranchée du Parnaſſe, ni même courrir le moindre hazard, ne ſont occupez qu'à rabaiſſer le*

mérite des Actions des autres.

En verité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer ces CAGNARDS CAUSTIQUES *à s'expoſer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermez dans leurs Cazernes.*

Vous avez aſſez d'autres Soldats pour tenir tête à LA SAGESSE, *en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre* ELLE *&* LA FOLIE.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord ſi difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déeſſe à être moins extravagante & moins outrée, & ſa fiere Ennemie à paroître moins bizarre & moins auſtere

Vous avez renvoyé à la SAGESSE *tous les Priſonniers que vous n'avez pas jugé de bonne priſe, & que votre Brigade des* INDISCRETS *avoit amenez à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

On a vous vû hautement déſavoüer tous les Brevets injurieux que vos malins Secretaires leurs avoient expediez à votre inſçû, ne reconnoiſſant que ceux que vous aviez ſignez de votre propre main pour les Déſerteurs de cette même SAGESSE, *qui de leur bonne volonté & de leur propre mouvement s'étoient venus ranger ſous vos Etendarts.*

Quant à ces derniers, ils ont été reçûs de vous à bras ouverts; vous leur avez donné des Charges dans votre

Armée ſuivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pû faire, dignes de LA CALOTTE, *toujours prêts cependant à les renvoyer libres, ſi-tôt que* LA RAISON *viendroit les reclamer.*

Pour peu qu'il s'en ſoit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accüeil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyez Fous, & que vous les lui avez renvoyez Sages : & c'eſt ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE, *cette Tréve ſi avantageuſe à tout le monde.*

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, étant General de LA CA-

LOTTE, *de vous voir en même tems ſi bien avec* LA SAGESSE *! d'avoir trouvé le moyen de ramener ſes Sujets à ſon obéiſſance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folâtrant, & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des loüanges à le faire rougir.*

Mais à propos de loüanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, que celles que je vous donne ici ſoient intereſſées, quoique je ne ſois pas riche, & que vous poſſediez les fonds immenſes ſur leſquels on aſſigne les Gratifications & les Penſions qu'on accorde ordinairement à la plûpart des faiſeurs d'Epîtres Dédicatoires, je vous proteſte que c'eſt la ſeule eſtime que j'ai pour vos

vertus, qui me les fait publier, étant d'ailleurs avec un profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, & très-obéiſſant Serviteur,

LE GRAND.

ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muſe de la Comedie.
LA FOLIE.
LA COMEDIE FRANÇOISE.
UN VIEUX COMMANDEUR. } Députez du Public.
UN PETIT MAITRE. }
UN AVOCAT. }
UN MARCHAND. }
MOMUS. }
TROUPE DU REGIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene eſt à Montmartre.

L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.

PROLOGUE.

Le Théâtre répréſente Montmartre. Thalie eſt endormie au pied de ce Mont. On joüe l'ouverture, après quoi on entend un Chœur d'Aſnes.

SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COMEDIE-FRANÇOISE.

CHOEUR.

HI-hon, hi-hon, hi-hon, hi-hon, hans-hans.

LA COMEDIE *chante.*

Réveillez-vous, belle Thalie,
Réveillez-vous, il en eſt tems.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hon, hi-hans, hi hans.

LA COMEDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie ?

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Ce n'eſt point ici votre place,
On y voit périr vos talens.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnaſſe.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans.

SCENE II.

THALIE, LA COMEDIE.

LA COMEDIE.

EN vérité les Poëtes de Montmartre ſont bien inſuportables de me troubler ainſi ſans relâche, & de m'empêcher de tirer Thalie de l'aſſoupiſſement où elle eſt plongée depuis ſi long-tems. Mais auſſi quel ſéjour cette Muſe a-t-elle été choiſir depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnaſſe, Montmartre !... Qui l'auroit jamais pû croire ? Ah ! malheureuſe Comedie Françoiſe, que tu es à plaindre de te fournir dans une pareille boutique ! Il faut pourtant à quelque prix que ce ſoit, que je réveille Thalie. Holà, Muſe, holà, c'eſt la Comedie Françoiſe qui vous appelle.

THALIE *ſe réveillant.*

La Comedie Françoiſe ! Ah ! ma chere amie, votre voix ſeule étoit capable de me tirer de ma létargie. Mais, bon Dieux ! que je vous trouve changée ! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes ?

LA COMEDIE.

Hé le moyen ! je n'ai plus que la moitié de ma

Troupe. Mais vous, divine Muſe, que faites-vous à Montmartre ?

THALIE.

Hélas! j'y dors, & j'endors ſouvent les autres. Que veux-tu? depuis un tems je n'étois preſque plus occupée que pour les Poëtes de ce Canton, ils ſont trop lourds & trop pareſſeux pour me venir trouver juſqu'au ſommet du Parnaſſe ; & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai du moins ici le plaiſir de dormir, & de me repoſer de mes anciennes fatigues.

LA COMEDIE.

En effet, il me ſouvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poëtes vous faiſoient de trop rudes ſaignées: mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que vous faſſiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

THALIE.

Paris ! fort bien : pour ſe moquer encore de moi, comme il fait depuis ſi long-tems. Il eſt trop difficile à contenter ſur vôtre Théatre. Il s'efforce en toute occaſion de rabaiſſer mes nouvelles productions, pour relever mes anciennes qu'il ne veut plus voir.

LA COMEDIE.

Il eſt vrai que votre Sœur Melpomene eſt plus heureuſe que vous. Son métier n'eſt pourtant pas ſi difficile que le vôtre à beaucoup prés. Il eſt plus ai-

ſé d'outrer la nature que de l'imiter.

THALIE.

Ah ! je t'avoûrai que je ſuis quelquefois ſurpriſe des ſuccès de Melpomene. Cela me fâche de voir qu'on ſoit prévenu en faveur de ſes Tragédies nouvelles, mêmes avant de les avoir vûës. La moitié des gens les applaudiſſent ſans les entendre. On les admire long-tems ſans s'appercevoir de leurs défauts ; & ce n'eſt ſouvent que l'impreſſion qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'Approbateurs qui ſe laiſſent ſéduire au ſon de quelques vers empoulez, qu'un Acteur a l'art de faire valoir, & qui dans le fonds ne ſont quelque fois qu'un pompeux galimathias.

LA COMEDIE.

J'en demeure d'accord.

THALIE.

Mais il n'en eſt pas de même de mes productions. Une Scene plus froide que les autres, deux ou trois mauvaiſes plaiſanteries hazardées dans une de mes Comedies, empêchent ſouvent qu'on n'entende le reſte de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de ſon goût dans le commencement prévient contre tout ce qui ſuit ; alors le bon & le mauvais ont même ſort, tout eſt confondu, on ne veut plus rien écouter. Mais ce qu'il y a de conſolant pour moi, c'eſt qu'on voit telles Piéces Comiques qui n'ont pas été applaudies d'abord, qui ſont aujourd'hui l'honneur

de votre Théâtre, & que perſonne n'oſe ſe vanter à préſent d'avoir ſiflé à la premiere répréſentation.

LA COMEDIE.

Oüi, vous avez raiſon de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus, & Paris ſe trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ſes plaiſirs, n'a recours qu'à vous; & je ſuis venuë ici avec les Députez que le Public vous envoye, pour vous prier de nous donner une Piéce de votre façon.

THALIE.

Le Public m'envoye des Députez? c'en eſt trop. Allons, il ne faut point avoir de reſſentiment, & je veux bien encore m'expoſer à ſon ingratitude, en cherchant à le divertir; mais avant de rien entreprendre, conſultons ces Députez, pour ſçavoir ce qui pourra être de leur goût.

¤ ¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤
¤ ¤
¤

SCENE III.

THALIE, LA COMEDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE MARCHAND, LE VIEUX COMMANDEUR nazonnant.

LES DEPUTEZ *tous enſemble.*

DIvine Muſe, nous ſommes les Députez du Public, qui venons vous demander une Comedie nouvelle.

THALIE.

Oh ! doucement, Meſſieurs; les uns après les autres, s'il vous plaît. Sçachons d'abord qui vous êtes ?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profeſſion.

LA COMEDIE *bas à Thalie.*

Soit diſant bel eſprit.

LE PETIT MAITRE.

Je ſuis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE.

Eſpece de Petit Maître manqué.

LE MARCHAND.

Et moi, Monſieur Dimanche, Marchand de la ruë S. Denis.

LA COMEDIE.

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaiſir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je ſuis le Commandeur de la Roſcaille, ancien pilier de Théâtre.

LA COMEDIE.

Grand Partiſan des Anciens.

THALIE.

C'eſt-à-dire, *laudator temporis acti.* Oh ça, parlez, Monſieur l'Avocat, vous me paroiſſez le plus poſé. Le Public, à ce que j'apprens, demande une Piéce de ma façon. Dans quel goût ſouhaitez-vous qu'elle ſoit?

L'AVOCAT.

Hélas, ſçavante Muſe, pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je ſouhaite une Comedie en vers en cinq Actes, où il y ait un caractere ſoutenu du commencement à la fin; que l'intrigue ſoit bien conduite; qu'elle tienne toûjours l'Auditeur en ſuſpend, & ſe débroüille à la fin ſans peine; qu'il y ait dans cette Piéce des mœurs, des ſentimens, & ſurtout, qu'elle ſoit écrite noblement.

THALIE.

Et vous appellez cela une bagatelle? Oh! vrai-

ment

ment il y a long-tems que le moule de ces ſortes d'Ouvrages eſt caſſé.

LE MARCHAND.

Parbleu, Monſieur l'Avocat, vous parlez pour vous : mais avec votre permiſſion, ce n'eſt pas-là le goût général. Je ſuis Marchand de la rue S. Denis, & pour mon argent je veux me réjoüir. Vous pouvez lire ces ſortes de Piéces dans votre cabinet, vous autres beaux eſprits ; mais pour moi, qui ne lit que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comedie que pour rire, tenez, les Comediens annonceroient cent fois des Piéces de cette nature, que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi, aux premieres repréſentations s'entend, j'ai le plaiſir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû joüer toutes les Piéces de Moliere, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là, n'ont pas été celles qui ont été les plus ſuivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh ! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de ſemblables.

LE MARCHAND.

Et moi, c'eſt ce que je ne demande point. Ah, mes chers Italiens, quand reviendrez-vous ? c'eſt ma folie à moi, que les Italiens.

L'AVOCAT.

Pour moi je ne les aime que quand ils parlent Italien.

LE PETIT MAITRE.

Et moi qui ne l'entend pas, je ne les aime que dans le François.

LE COMMANDEUR.

Ceux-ci ſont fort bons; mais parlez-moi des précedens. Vous n'avez pas vû l'ancien Scaramouche, vous autres? quel naturel dans ſes grimaces & dans ſes geſtes! Ah! ma foi, ma foi, cela étoit bon.

LE PETIT MAITRE.

Et que Diable, Monſieur le Commandeur, vous ne nous parlez jamais que du tems paſſé. Pour moi, je vous avoûrai que j'aime dans les Piéces un peu de gaillardiſes, pouvû que cela ſoit finement enveloppé.

L'AVOCAT.

Ah, fi!

LE MARCHAND.

Je ne hais pas cela non plus, pourvû que ma femme n'en rougiſſe point, & que ma fille n'y entende rien.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû des Piéces de Scaron dans leur nouveauté. Elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faiſoit des merveilles. Il nazonnoit un peu; mais, ma foi, c'étoit un grand Acteur. Ah! grand Acteur,

L'AVOCAT.

Le Théâtre François eſt aujourd'hui trop épuré pour ſouffrir ces ſortes de Piéces, non plus que les Farces du tems paſſé.

LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vû gros Guillaume & Guillot Gorju? ma foi, ma foi, ma foi cela n'étoit point ſi mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien, Meſſieurs, avez-vous bien-tôt fini votre converſation? Il me ſemble que ce n'eſt pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Piéce à Thalie?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne ſeront pas mieux d'accord. Mais à préſent que me voilà tout-à-fait réveillée; adieu je m'en retourne ſur le Parnaſſe faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe ſoit raſſemblée, & que quelque Génie ſupérieur vienne m'y trouver.

SCENE IV.

LA COMEDIE, L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monſieur l'Avocat, vous êtes cauſe que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entens-je ?

On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.

LA COMEDIE.

C'eſt la Folie qui fait battre la Caiſſe ici au tour pour faire des recruës pour ſon Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre ſecours. C'eſt une étourdie, qui, au défaut de Thalie, pourra peut-être ſur le champ trouver quelque heureuſe ſaillie qui amuſera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle eſt depuis un tems ſi entêtée de l'Opera, qu'elle ne marche plus qu'en chantant

& en danſant. Heureuſement elle a toujours à ſa ſuite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne-heure. J'aime encore mieux une Piece dictée ſur le champ par la Folie, que d'attendre que Thalie nous en envoye une du Mont-Parnaſſe. J'aime à joüir, moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, LA FOLIE & ſa ſuite, MOMUS.

LA FOLIE *chante & danſe.*

RITOURNELLE GAYE.

FUyez loin de nous,
Triſtes Foux,
Foux mélancoliques,
Coleriques,
Frenetiques,
Fuyez loin de nous.

Venez aimable Foux, dont l'heureuſe manie
Eſt de rire & de chanter,
De prendre & de quitter
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Et de vouloir goûter
De tous les plaiſirs de la vie,
Sans qu'aucun vous puiſſe arrêter.
Ah? l'agreable Folie!

LA COMEDIE.

Aimable Déeſſe, laiſſez pour un moment vos plaiſirs, pour nous tirer de l'embaras où nous ſommes.

LA FOLIE.

Bon! la Folie tirer les gens d'embarras! on dit que c'eſt moi qui les y plonge.

LA COMEDIE.

Aſſez ſouvent; mais il faut avoüer auſſi que vous êtes quelquefois heureuſe.

LA FOLIE.

Hé bien, en quoi vous puis je faire part de mon bonheur?

LA COMEDIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Divertiſſement comique, qui puiſſe amuſer Paris pendant cette Automne, & le dédommager de l'abſence de Melpoméne, & de la Troupe Italienne.

LA FOLIE *accompagnée des Violons.*

Ah ! je ſens Apollon,
Qui déja m'inſpire :
J'entens le ſon,
De ſa Lyre, lyre, lyre, lyre,
J'entens le ſon
De ſon Violon.

SYMPHONIE.

LA FOLIE. *avec des Accompagnemens.*

Quelle plaiſante idée en ce moment me frappe,
Elle eſt nouvelle, elle réüſſira.
Ah ! ah ! ah ! .... je la tiens .... mais non, elle m'échappe..
J'y ſuis enfin ... non, ce n'eſt pas cela ....
Elle revient je la ratrappe,
Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes differens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une piece dans le goût Italien repreſentée par les Comédiens François ! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi, Madame la Comédie Françoiſe, vous

avez beau dire ; vous ne pouvez dans ce tems-ci vous ſauver que par quelque choſe d'extraordinaire. Votre premiere Piéce aura pour titre : *les nouveaux Débarquez* : & la ſeconde, *la Françoiſe Italienne.*

LA COMEDIE.

Mais il faut du moins un Prologue.

LA FOLIE.

Mon arrivée impréyûë pour vous tirer d'embarras, en ſervira, avec quelques Vaudevilles que nous gliſſerons par-ci par-là. Je ne manque pas de Muſiciens, comme vous ſçavez ; & tandis que mes Poëtes vont travailler pour vous, reſtez quelque tems en ma Compagnie, ſi vous vous y ennuyez vous ſerez plus fou que moi. Allons, marche moi, le Régiment de la Calotte.

SCENE

DIVERTISSEMENT.

Le Régiment conduit par Momus, paſſe ſur le Théâtre, il eſt compoſé de toutes ſortes de caracteres plus fous les uns que les autres.

ENTRE'E,

de ſix Porte-Marottes.

MOMUS ET LA FOLIE.

HEureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allegreſſe.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaiſirs les plus doux.

MOMUS *ſeul.*

Sages du tems, vous ſeriez fous
Si l'auſtere raiſon vous occupoit ſans ceſſe?
Sages du tems vous ſeriez fous
Mille fois plus que nous.

ENSEMBLE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allegreſſe.
Heureux Calottins, livrez-vous,
Aux plaiſirs les plus doux.

ENTRE'E DE FOUS.

VAUDEVILLE.

DAmis pour groſſir ſon Tréſor,
Vouloit changer le Cuivre en Or,
Il a paſſé toute ſa vie
A s'inſtruire dans la Chymie.
Que lui reſte-t'il à preſent ?
Il nourrit ſa Femme de vent,
Il a vendu ſa cotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Lubin jaloux & curieux,
Obſervoit ſa femme en tous lieux:
Ennuyé de n'y rien connoître,
Il ſe déguiſe en Petit Maître;
Il eſt bien-tôt heureux Amant,
Et ſe fait ce qu'il craignoit tant;
Ah ! que l'épreuve eſt ſotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Jadis Cléon pour s'enrichir,
Ne donnoit dans aucun plaiſir,
Le voilà ſeptuagenaire,
De tout ſon bien que va-t'il faire ?
Près d'entrer dans le Monument,
Il entreprend un Bâtiment,
La plaiſante Marotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les Maris mécontens,
Blaiſe à ſoixante ans ſe marie,
Il prend Femme jeune & jolie,
Qui n'attend pas le bout de l'an,
Pour le mener tambour battant,
Ah ! comme on le balotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Mon Tuteur me fait élever,
Croyant pour lui me conſerver,
Il me nourrit dans l'ignorance,
Mais je n'en ai pas tant qu'il penſe,
A quatorze ans, ah ! voyez donc,

Comme je voudrois d'un Barbon,
Je ne ſuis pas ſi ſotte !
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

AU PARTERRE.

Meſſieurs du Parterre c'eſt vous
Qui conduiſez le goût de tous :
Si vous approuvez cet Ouvrage,
On dira que l'Auteur eſt ſage :
Si vous en jugez autrement,
On ſuivra votre Jugement,
On dira qu'il radotte :
Et plan, plan, plan,
Place au Regiment
De la Calotte.

ENTRE'E GENERALE
de Fous & de Folles.

LES NOUVEAUX DÉBARQUEZ,

COMEDIE.

ACTEURS.

DORIMONT, Mari de Dorimene.
DORIMENE, Femme de Dorimont.
BAGUENAUDIER, Maître de Forges, Amoureux de Dorimene.
LE BARON, Fils de Baguenaudier.
ZERBINE, Suivante de Dorimene.
L'EVEILLE', Homme d'intrigue.

La Scene eſt à Paris chez Dorimont.

LES NOUVEAUX DEBARQUEZ,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

QUoi, Monſieur l'Eveillé, ſeroit-il poſſible que nous fuſſions du même païs?

L'EVEILLE'.

N'en doute point, ma chère Zerbine, je ſuis Nivernois: mais acheve en peu de mots toute ton Hiſtoire, & me dis comment tu

tombas entre les mains de ces Bohémiens qui t'enleverent à l'âge de ſix ans?

ZERBINE.

Oh! ma foi, il y a ſi long-tems que je ne m'en ſouviens preſque plus. Il ſuffit que je t'aye appris que je me nomme Iſidore, fille unique de Maître Guillaume, riche Fermier du Nivernois; qu'après avoir couru le païs malgré-moi dix ou douze ans, avec cette bande d'Egyptiens, ſous le nom de Zerbine qu'ils m'avoient donné, je les ai quittez pour m'en venir à Paris: qu'ayant écrit dans mon païs, j'ai appris que mon Pere & ma Mere étoient morts; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien, qui montoit à plus de vingt mille francs qu'il ne vouloit point rendre; que me voïant par cette nouvelle réduite à ſervir, n'étant pas en état de pourſuivre un procès, je m'étois miſe auprés de Madame Doriméne, qui par ſes bontez adoucit la rigueur de mon ſort.

L'E'VEILLE'.

Je t'ai écouté tout dire juſqu'au bout, & je vais t'apprendre bien des choſes à mon tour. Celui qui s'eſt emparé de ton bien eſt Monſieur Baguenaudier, arrivé depuis huit jours de Nevers, avec ſon benêt de Fils, Monſieur le Baron de la Baguenaudiere.

ZERBINE.

Comment! ces deux originaux qui logent ici, &

qui viennent épouſer les deux Couſines de Dori-
mont mon Maître ?

L'E'VEILLE'.

Eux-mêmes. Qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus, ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouſer ; ils ſont tous deux devenus amoureux de Doriméne.

ZERBINE.

En voilà bien d'un autre. Quoi ! ces deux benêts aimeroient ma Maîtreſſe, qui eſt la ſageſſe même, & qui a pour époux un jeune homme qu'elle aime à la folie ?

L'E'VEILLE'.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment, & ils ſont perſuadez qu'ils n'en étoient pas haïs : mais le plaiſant, c'eſt que le Pere & le Fils ſe cachent l'un de l'autre, & ſont rivaux ſans le ſçavoir: Ils m'ont fait en particulier confidence de leur paſſion, & m'ont ſur-tout bien recommandé le ſecret.

ZERBINE.

Et quel eſt leur eſpoir, en aimant une femme mariée ?

L'EVEILLE'.

He ! tu juges bien que ce n'eſt pas pour l'épouſer.

ZERBINE.

Et ces faquins-là oſent ſe perſuader que Doriméne ſera aſſez folle pour les écouter ?

L'EVEILLE'.

Ils comptent ſur les préſens qu'ils ſont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils ayent négligé de te faire reſtitution, ce ſont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres, quand il s'agit de leurs plaiſirs.

ZERBINE.

Ils ne ſont pas les ſeuls : mais ma Maîtreſſe n'a que faire de leurs preſens, elle a un mari qui ne lui refuſe rien, & leurs liberalitez ne ſeront pas capables de la tenter.

L'EVEILLE'.

J'en ſuis perſuadé ; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

ZERBINE.

Qu'entens-tu par là ?

L'EVEILLE'.

J'entens que nous leur ferons accroire que Doriméne aura accepté leurs préſens, & que nous les garderons, ſeulement pour acquitter leur conſcience, de la reſtitution qu'ils doivent te faire.

ZERBINE.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé, mais l'éxécution m'en paroît un peu difficile.

L'EVEILLE'.

Il n'y a rien de plus aiſé : ſonge que nous avons à faire à des ſots, tu en vas juger par leur ſtile épiſtolaire : Tiens voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé chacun en leur particulier, de faire tenir adroi-

ement à Doriméne. Voilà d'abord celle du Pere, u n'as qu'à lire, tu verras qu'il n'a pas encore ou-blié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

ZERBINE *lit.*

Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une Enclume, j'oſe eſpérer qu'il s'amolira dans la fournaiſe de mon amour: Tout mon bien eſt à votre ſervice, vous en pouvez diſpoſer, ne laiſſez pas éteindre une ſi belle ardeur, & ſongez qu'il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.

Voilà une expreſſion tout à fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L'EVEILLE'.

Je te vais lire la Lettre du Fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

Il lit.

Madame, je vous écris ces lignes pour vous faire ſçavoir que je vous aime de tout mon cœur, Dieu veüille qu'ainſi ſoit de vous. Je ne ſçai à quoi employer mon argent, & il eſt tout à votre ſervice; eſperant néanmoins que vos appas n'en payeront la rente à un denier raiſonnable.

ZERBINE.

Ma foi le Pere & le Fils ſont auſſi exravagants l'un que l'autre, & voilà d'un ſtile à ſe faire jetter par les fenêtres. Je ne mont rerai point abſolumen ces Lettres à ma Maîtreſſe.

L'E'VEILLE'.

La peſte ! il faut bien t'en garder. Tu n'auras ſeulement qu'à y faire réponſe toi-même en ſon nom ; ils ne connoiſſent point ſon écriture ni la tienne.

ZERBINE.

Et que peut-on répondre à de pareilles ſottiſes?

L'E'VEILLE'.

Il faut leur parler ſur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un colier, des boucles d'oreilles.

ZERBINE.

Bon ! des boucles d'oreilles ! en voici encore que mon Maître a achetées ce matin à ſa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre ſur ſa toilette quand elle ſe maſquera tantôt pour le Bal : il veut la ſurprendre agréablement.

L'E'VEILLE'.

Montre-moi ces boucles ; elles ſont ma foi fort belles.

ZERBINE.

Je te dis que ma Maîtreſſe ne manque d'aucune choſe, & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déja.

L'E'VEILLE'.

Bon, bon ! qu'importe. Mais les voici : allons promptement dans ta chambre faire réponſe à leurs Lettres.

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE BARON.

BAGUENAUDIER.

OUi mon Fils, j'ai fait des reflexions très ſerieuſes ſur mon futur mariage. Je ne veux point m'expoſer à de nouveaux chagrins. Vous ſçavez tous les tours que feuë votre mere m'a fait de ſon vivant.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Auſſi, je ſuis reſolu de ne plus m'engager ſi ſottement. Et pour vous, ſi vous m'en croyez, vous ne vous marirez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous degager adroitement de la parole que nous avons donné à Dorimont d'épouſer ſes Parentes.

LE BARON.

Oh que oüi !

BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis, c'eſt plus pour vous que pour moi; car beau & bienfait comme j'ai toujours été, ſi je n'ai pû avoir une femme à moi ſeul, & ſi votre mere par ſa conduite à fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils, jugez où vous en ſeriez avec une femme d'humeur coquette, vous qui ne me valez pas à beaucoup près, & qui avez l'air entre nous, d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant, mon Pere, que je vous reſſemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni; vous n'avez pas l'air ſi éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je paſſe pour la galanterie même, & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes, hors de la mienne.

LE BARON.

Eſt-ce que vous croyez, mon Pere, que toutes les femmes ne m'aiment pas auſſi? L'autre jour en paſſant dans la ruë, j'en vis une demie douzaine qui dirent en me voyant, voilà un jeune homme qui à l'air bien dégourdi.

BAGUENAUDIER.

Tant mieux ſi cela eſt ainſi. Contez-en à toutes les belles tour à tour, mais n'épouſez jamais.

LE BARON.

Je ne ſuis pas ſi niais, & j'eſpere que vous entendrez bien-tôt parler de mes fredaines.

SCENE III.

BAGUENAUDIER ſeul.

CE que c'eſt que de donner de l'éducation aux enfans ! ſi je n'avois pas pris ſoin de ce garçon là, ce ſeroit le plus grand benêt de notre Pays. Il faut tout dire ; il a déja marché à l'Arriere-ban, & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.

SCENE IV.

BAGUENAUDIER, L'EVEILLE'.

BAGUENAUDIER.

HE' bien, qu'as-tu fait ? Doriméne a-t'elle reçû ma Lettre ?

L'EVEILLE'.

Ma foi, Monſieur, vous êtes plus heureux que ſage, & je n'aurois jamais crû Doriméne capable d'écouter un autre que ſon mari.

BAGUENAUDIER.

Comment ! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles ?

L'EVEILLE'.

Si j'en crois les tranſports qu'elle a fait éclater, en liſant votre lettre, la réponſe doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Liſons promptement.

(Il lit.)

Mon cher . . . Ah ! l'Eveillé, ce ſeul mot me va juqu au fond de l'ame.

L'EVEILLE'.

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fait une reponſe de même : vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuſe ni l'un ni l'autre ; je ne ſuis pas intereſſée, mais j'ai beſoin de bien des choſes.

Ah ! c'eſt m'en dire aſſez. Allons mon cher l'Eveillé ; aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaiſir.

L'E'VEILLE'.

C'eſt à quoi j'ai d'abord ſongé ; & voici des boucles d'oreilles magnifiques dont elle eſt enchantée, & que ſon mari a trouvé trop cheres, elles ne ſont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs ! c'eſt marché donné. Tiens, voilà *deux Billets* payables à vûë qui paſſent cette ſomme, le reſte eſt pour toi. Mais, dis-moi, le mari ne trouvera-t'il point à redire de voir ces boucles à ſa femme ?

L'E'VEILLE'.

Bon, bon, c'eſt un jeune ſot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gagnéſſe le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela eſt trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

L'EVEILLE'.

Vous aurez le plaiſir de lui voir aux oreilles dès aujourd'hui. Mais, Monſieur, tandis que vous êtes en humeur de dépenſer, ſi j'oſois vous faire reſſouvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre pere en mourant avoüa devoir une vingtaine de mille francs qu'il vous chargea de payer à ſa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire reſſouvenir ? & qui t'a dit cela ?

L'EVEILLE'.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi ſe mêlent ils ? Il eſt vrai que mon pere en mourant me chargea d'acquiter cette ſomme ; ſi jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, qui le recommandera de même à ſes héritiers, & cela ſera payé avec le tems.

L'EVEILLE'.

Fort-bien. Voilà comme les reſtitutions ſe font en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille ? tout cela doit être mort à preſent. Mais ne parlons que de mon aimable Doriméne. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour ?

L'EVEILLE'.

C'eſt ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes

précautions ; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas ſeulement ſemblant de vous connoître. Il faudra prendre l'occaſion du Bal que ſon mari donne aujourd'hui ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ſes Couſines. Comme tout le monde y ſera déguiſé, vous pourrez l'entretenir ſous le maſque, ſans que perſonne s'en apperçoive.

BAGUENAUDIER.

Ah! mon cher l'Eveillé, que tu as d'eſprit! Adieu, va promptement porter à Dorimene ce que je lui envoye, & je ſçaurai tantôt ce que tu auras fait.

L'EVEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires ſont en bonnes mains.

SCENE V.

L'E'VEILLE' ſeul.

CEla commence aſſez bien, & j'eſpere que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. Mais voici Monſieur Baguenaudier le Fils. Tandis que j'y ſuis, faiſons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'E'VEILLE'.

LE BARON.

IL y a long tems que je te cherche. Hé bien, comment vont nos affaires?

L'E'VEILLE'.

Parbleu, Monſieur, il faut que vous ſoyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment! une Dame de de la fierté de Doriméne, ſe rendre d'abord à votre premiere requête!

LE BARON.

Oh! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eû une reponſe favorable?

L'EVEILLE'.

Tenez, liſez.

LE BARON *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une réponſe de même: vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuſe ni l'un ni l'autre; je ne ſuis pas intereſſée, mais j'ai beſoin de bien des choſes.

L'EVEILLE'.

Hé bien, Monſieur, êtes-vous content?

LE BARON.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là?

L'EVEILLE'.

Ce ſont des boucles de Diamans qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

LE BARON.

Ah, morbleu la bonne rencontre! montre les moi.

L'EVEILLE'.

Croyez-moi, Monſieur, ne les regardez pas; elles ſont trop cheres. Mille piſtolles.

LE BARON.

Te moques-tu! elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux ſacs, d'un de nos Marchands, tiens, cela me déchargera de la moitié, & je vais de ce pas preſenter ces boucles à Doriméne.

L'EVEILLE'.

Ah ! Monſieur, vous n'y ſongez pas ! faire vous-même un preſent en face à une femme ! vous la feriez rougir. Epargnez du moins ſa pudeur.

LE BARON.

Comment faudra-t'il donc s'y prendre ?

L'EVEILLE'.

Comment ? je vais vous le dire. Elle eſt mainnant à ſa toilette, & ſe fait coëffer pour le Bal ; & Zerbine ſa femme de chambre, que je tiens dans ma manche, lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles au lieu des ſiennes ; elle s'appercevra bien-tôt d'où lui viendra ce preſent.

LE BARON.

Tu as, ma foi, raiſon : avec tout mon eſprit je n'aurois jamais imaginé cela.

L'EVEILLE'.

J'entens ſortir quelqu'un de chez Doriméne, retirez vous qu'on ne nous voye enſemble.

SCENE VII.

L'EVEILLE' ſeul.

PAr ma foi, voilà deux grandes dupes, & je n'aurois jamais crû les gens de mon païs ſi faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'EVEILLE', ZERBINE.

ZERBINE.

HE' bien, l'Eveillé, où en ſommes-nous?

L'EVEILLE'.

Nous ſommes bien; & j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos deux benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux! qu'as-tu fait?

L'EVEILLE'.

Oh, doucement, je les ai venduës, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur

& quelques petits revenans-bons ; & voici encore les boucles de reſte, que tu peux aller mettre à preſent aux oreilles de ta Maîtreſſe.

ZERBINE.

Je vais lui preſenter de la part de ſon mari. Mais le voici qui revient de la ville, amuſe-le ici un moment.

L'EVEILLE'.

C'eſt bien dit.

SCENE IX.

DORIMONT, L'EVEILLE'.

DORIMONT.

AH ! c'eſt vous, Monſieur l'Eveillé ? Que faites-vous donc ici ? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L'EVEILLE'.

Il eſt vrai, Monſieur, je ne ſçaurois voir une jolie fille ſans m'y amuſer.

DORIMONT.

Comme tu me parois honnête garçon, je te la ferai épouſer, ſi le cœur t'en dit ; pendant que nous ſommes en train de faire des mariages, il n'en coûtera pas plus.

L'EVEILLE'.

Monſieur, cela n'eſt pas de refus.

DORIMONT.

C'eſt pour ce ſoir les accordailles de Meſſieurs Baguenaudier avec mes Couſines, & nous pourrons vous mettre de la partie.

L'EVEILLE'.

Monſieur, j'y conſens de tout mon cœur.

DORIMONT.

Je ne ſçai ſi ma femme aura... Mais la voici déja en habit de maſque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi le plaiſir d'aller avertir les violons qu'ils ſe rendent au plûtôt ici. Je veux faire commencer le Bal inceſſamment.

L'EVEILLE' *à part.*

J'y vais, Monſieur. Allons tout d'un temps nous faire payer de nos billets.

SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

En verité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela eſt trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame, & ne croyez pas que les nœuds du mariage puiſſent jamais rien diminuer de l'amour & de l'eſtime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il ſeroit à ſouhaiter que vos aimables Parentes trouvaſſent dans ceux que vous leur deſtinez, des Epoux auſſi galans; mais entre nous, ces Meſſieurs là ne me paroiſſent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occaſions qu'ils ne jettoient pas ſeulement les yeux ſur elles, & ſembloient même affecter de n'adreſſer jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce ſont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris; cela ne ſçait point encore ſon mon-

le. Après tout, quoiqu'ils ſoient fort riches, s'ils n'ont point de goût pour mes Couſines, je ne veux point les rendre malheureuſes : les choſes ont beau être avancées, il vaudroit mieux en reſter là que de s'expoſer à des ſuites fâcheuſes.

DORIMENE.

Hé bien, laiſſez-moi faire, ſi vous voulez je leur parlerai : vos Couſines m'en ont déja prié, puiſqu'il faut que je vous le diſe, & ſans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Meſſieurs ont dans l'ame. Mais au moins que cela n'apporte point de changement au *Divertiſſement* de ce ſoir.

DORIMONT.

Oh pour cela non, je vous aſſûre, ce n'eſt que vous que je régale, y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Meſſieurs; laiſſez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs ſentimens.

SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER d'un côté du Théâtre, LE BARON de l'autre côté.

BAGUENAUDIER *bas.*

PAon, voilà Dorimont rentré, c'eſt ce que j'attendois.

LE BARON *bas.*

Doriméne ſeule, ah ! quel bonheur !

BAGUENAUDIER *bas.*

Mais que vient chercher ici mon importun de fils ? Monſieur le Baron, éloignez vous, je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON.

Oh, s'il vous plaît, mon Pere, c'eſt moi qui ait à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous même.

DORIMENE.

Hé bien, Meſſieurs, c'eſt donc à demain ce grand jour ? je vous félicite par avance ſur le choix que vous avez fait. Ce n'eſt pas parce qu'Agathe & Julie ſont parentes de mon mari que je vous en

parle, mais en verité on peut dire que ces Demoiſelles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER *faiſant la révérence.*

Ah! Madame, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois, Madame, que cela ne vous donne aucune jalouſie.

DORIMENE.

Comment de la jalouſie? pourquoi me dites-vous cela?

LE BARON.

Hé, ... à cauſe de ce que vous ſçavez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire que la plûpart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il eſt vrai que le bonheur de ces Demoiſelles peut être parfait; mais je ne dois pas me tenir moins heureuſe qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raiſon.

LEBARON.

Vous avez le cœur, c'eſt le principal.

DORIMENE.

Le cœur eſt beaucoup; mais quand la perſonne nous plaît, c'eſt le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON *faiſant la révérence & s'applaudiſſant: ils font des lazis au tour des oreilles.*

Ah! Madame!

DORIMENE.

Mais que regardez-vous tous deux ſi attentivement? mes boucles, apparemment?

BAGUENAUDIER.

Non, Madame, je vous aſſûre, j'ai plus d'eſprit que cela.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je n'y ſonge ſeulement pas.

DORIMENE.

C'eſt un préſent que l'on m'a fait aujourd'hui, elles ne ſont pas des plus belles, mais je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté, Madame.

DORIMENE.

De quoi?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne ſont pas plus belles, Madame ce n'eſt pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien.

à part.

Voilà des gens bien peu polis ; ils ſemble qu'ils s'attachent à vouloir mépriſer mes boucles.

LE BARON.

Vous ſçavez, Madame, que dans ces ſortes d'occaſions on prend ce qu'on trouve, & que ſouvent les connoiſſeurs...

DORIMENE.

Finiſſons, s'il vous plait, ce propos. Il ſuffit, Meſſieurs, que mes boucles ne vous paroiſſent pas trop belles.

BAGUENAUDIER.

Je dirai bien plus ; elles ne ſont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

DORIMENE *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'eſprit. Vous êtes bien dégoûtez, Meſſieurs. Oh bien, pour peu qu'elles vallent, ce préſent m'eſt toûjours bien précieux de la part d'où il me vient.

BAGUENAUDIER & LE BARON *enſemble, faiſant la réverence.*

Ah, Madame !

DORIMENE.

Briſons là-deſſus, Meſſieurs. Je veux vous parler d'Agathe & de Julie. Il me ſemble que je ne vois point en vous un certain empreſſement à devenir heureux, & que vous regardez ces mariages avec quelqu'eſpece de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter ?

LE BARON.

C'eſt à mon pere à vous dire ſes raiſons : pour moi vous ſçavez deja les miennes.

DORIMENE.

Moi, je ſçais vos raiſons ? Et qui me les auroit dites ?

LE BARON.

Hé mais . . . vous ſçavez qu'on ne peut courir deux liévres à la fois, & que . . . Mon pere, allez vous-en, encore une fois ; tenez, vous êtes ici de trop.

BAGUENAUDIER.

C'eſt bien plûtôt vous, qui m'y incommodez furieuſement ; & je vous commande de vous retirer.

LE BARON.

Je vous obéis, mais j'enrage.

SCENE XII.

BAGUENAUDIER;
DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

MAintenant que nous ſommes ſeuls, vous voulez-bien, Madame, que je vous témoigne le raviſſement où je ſuis d'être aimé d'une auſſi belle perſonne que vous, & que....

DORIMENE.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie? Extravaguez-vous? & ſongez-vous que vous parlez à moi?

BAGUENAUDIER.

Perſonne ne nous entend, belle Doriméne, & votre amour ne doit point ſe contraindre. Souffrez que je baiſe cette main qui m'a écrit ſi tendrement.

DORIMENE.

Ah quelle inſolence! hola quelqu'un?

BAGUENAUDIER.

Hé, Madame! voulez-vous vous perdre?

DORIMENE.

Comment donc, me perdre? je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

BAGUENAUDIER.

Ah ! Madame, après avoir fait reponſe à ma lettre d'une maniere ſi obligeante ?

DORIMENE.

Moi, je vous ai écrit ? Ah celui-là ne ſe peut pas ſupporter !

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

QU'eſt-ce donc que tout ceci, mon Pere ?

DORIMONT.

Qu'avez vous, Madame, je vous trouve bien émuë

DORIMENE.

Ce n'eſt rien.

DORIMONT.

Madame, ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'eſt une bagatelle. C'eſt Monſieur qui prétend

m'avoir écrit, & que je lui ai fait réponſe.

BAGUENAUDIER.

Hé bien oüi, Madame, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là. Je dis la verité, & voilà votre lettre

DORIMONT.

Voyons.

Il lit.

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une réponſe de même....

à Baguenaudier.

Allez, Monſieur, ce n'eſt-là ni le ſtile, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc? Et c'eſt une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt?

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils.

LE BARON.

Hé, oüi, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monſieur, que vous êtes dans l'erreur?

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur! & les boucles que Madame a encore à ſes oreilles?

DORIMONT.

Quoi, Monſieur, vous voulez ſoutenir que ces boucles viennent de vous?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh ! pour le coup, vous avez perdu tout-à-fait l'eſprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'eſprit ?

LE BARON.

Cela eſt vrai, mon Pere. Et pour faire finir toutes ces conteſtations, je veux bien vous avoüer que c'eſt moi qui les ay envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre ; & je vous trouve tous deux bien hardis de tenir un pareil langage, lors que j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque choſe la deſſous que je ne comprend pas.

LE BARON.

Ma foi, ni moi non plus. Ce que je ſçais bien, c'eſt que j'ai payé tantôt ces boucles dix mille francs.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant.

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER.

C'eſt auſſi lui qui doit les avoir donné à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment, l'Eveillé auroit-il joüé un tour de la ſorte? Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON, L'EVEILLE' déguiſé en ſabottier.

DORIMONT.

AH! Coquin!

BAGUENAUDIER.

Ah! Fourbe!

LE BARON.

Ah! Maraut!

L'EVEILLE'.

Oüais, je fais ici une plaiſante entrée de Balet!

DORIMONT,

Il ne s'agit pas ici de badiner. Répons à ces Meſſieurs & à moi, ou bien...

L'EVEILLE'.

Doucement, Meſſieurs, il n'eſt pas permis d'inſulter les Maſques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre ?

L'EVEILLE'.

Vôtre lettre ?

BAGUENAUDIER.

Oüi.

LE BARON.

Et la mienne ?

L'EVEILLE'.

Et la vôtre ? ſongez tous deux que vous m'avez recommandé le ſecret.

BAGUENAUDIER.

Il n'eſt plus queſtion de cela maintenant ; & je veux bien avoüer que j'avois écrit ce matin à Doriméne.

LE BARON.

Et moi de même.

L'EVEILLE.

Puiſque vous voulez que je vous diſe la verité, j'ai donné votre lettre à Zerbine, qui y a fait réponſe ſur le champ.

BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçûës ?

L'EVEILLE'.

La peſte ! Nous n'avions garde de lui montrer

de

de pareilles extravagances. Madame eſt trop ſage & trop raiſonnable pour ſouffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle avanture a-t'elle reçû les boucles d'oreilles ?

L'EVEILLE'.

Et de quoi vous embaraſſez-vous ?

LE BARON.

Comment ! de quoi nous nous embaraſſons ?

DORIMONT.

C'eſt moi qui veux ſçavoir auſſi pourquoi ces boucles que j'ai achetées ce matin pour ma femme....

L'EVEILLE'.

Doucement. Faites moi l'honneur de me répondre a votre tour.

à Baguenaudier.

Ne vouliez-vous pas faire ce preſent à Madame ?

BAGUENAUDIER.

Oüi.

L'EVEILLE' *au Baron.*

Et vous de même ?

LE BARON.

Il eſt vrai.

L'EVEILLE'.

Et vous, Monſieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles ?

DORIMONT.

Sans doute.

L'EVEILLE'.

Hé bien, elle les a de quoi vous plaignez-vous?

LE BARON.

Ma foi il ſe mocque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent?

L'EVEILLE'.

Une reſtitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une reſtitution?

L'EVEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier, vingt mille francs avec les arrérages?

BAGUENAUDIER.

Mais, traitre, qu'a de commun la ſucceſſion de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit?

L'EVEILLE'.

Je ſçavois que votre pere vous avoit recommandé en mourant de les reſtituer à ſa fille; vous n'en avez rien fait. J'ai acquitté ſa conſcience, & la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en les donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine?

L'EVEILLE'

Parce qu'elle eſt fille unique de Maître Guillaume, & elle va bientôt vous en aſſurer.

DORIMONT.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme?

L'EVEILLE'.

Eſt-ce ma faute, ſi ces Meſſieurs en étoient tous deux amoureux à la rage?

DORIMONT.

Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouſer mes Couſines? Elles vous faiſoient trop d'honneur.

DORIMENE.

En verité, Meſſieurs, je ſuis ravie du tour qu'on vous a joüé: & je prens Zerbine & l'Eveillé ſous ma protection, pour vous punir de la mauvaiſe opinion que vous avez euë de moi.

DORIMONT.

Oh, Madame, vous prenez cette affaire encore trop ſerieuſement, & je trouve l'aventure de ces Meſſieurs trop plaiſante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertiſſement: Voici les maſques qui s'aſſemblent, faiſons commencer le Bal.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E DE MASQUES.

UN MASQUE chante.

AH ! que le Bal a des *plaiſirs* charmans !
Sous differens déguiſemens,
On s'engage,
On ſe dégage,
A tous momens :
Tendres Amans,
Que vous ſeriez contens,
Si dans tout ce badinage,
Les belles du tems
Ne déguiſoient que leurs viſages.

ENTRE'E DE MASQUES.

MENUETS.

CLitandre eſt ſage autant qu'on le peut être ;
Quand d'une belle il devient amoureux :
Mais auſſi-tôt qu'il eſt Amant heureux,
Le maſque tombe, on voit le Petit Maitre.

D'un riche Epoux voulant faire l'emplette,
Laïs s'étoit déguiſée en Agnés ;
Mais elle tient la bête en ſes filets,
Le maſque tombe, & l'on voit la Coquete.

La prude Iris ſous ombre de ſageſſe,
Ferme l'oreille aux ſoupirs amoureux ;
On fait briller une bourſe à ſes yeux,
Le maſque tombe, elle n'eſt plus tygreſſe.

D'un riche habit un Parvenu ſe pare,
Tant qu'il ſe taît, il en peut impoſer ;
Mais auſſi-tôt qu'il commence à jaſer,
Le maſque tombe, & le ſot ſe déclare.

Certain Mari faiſoit faiſoit le difficile,
Et ſur l'honneur n'entendoit pas raiſon :
Un Financier a meublé ſa maiſon,
Le maſque tombe, on voit l'Epoux docile.

ENTRE'E DE MASQUES, déguiſez en Polonois & en Polonoiſes.

VAUDEVILLE.

QUand un Berger de bonne grace,
Vient me demander un baiſer,
Faut-il le refuſer ?
Ah ! pour un baiſer paſſe :
Mais s'il venoit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
D'un main indiſcrette,
Lever ma Colerette,
Alte-là.

Quoique l'on diſe & que l'on faſſe,
Fillette peut ſecretement
Ecouter un Amant,
Encore un autre paſſe :
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Que ſans en rien rabattre,
Elle alla juſqu'à quatre,
Alte-là.

Quand d'un œil fripon on m'agace,
Et qu'on me choiſit pour Amant,
Je me rends aiſément,
Une amourette paſſe:
Mais ſi l'on veut, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
En changeant de langage,
Parler de mariage,
Alte-là.

LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace,
Si je n'attends juſqu'à quinze ans
Pour avoir des Amans;
Ah! juſqu'à quinze ans paſſé:
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Attendre juſqu'à ſeize,
Cela change la theze,
Alte-là.

AU PARTERRE.

En vain le Critique menace,
Meſſieurs ſi vous êtes contens,
Il faut malgré ſes dents,
Que notre Piéce paſſe:

Mais

Mais ſi d'ailleurs, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Le Parterre équitable,
La trouve condamnable,
Alte-là.

ENTRE'E GENERALE de tous les Maſques.

LA FRANÇOISE ITALIENNE;

COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Tuteur & Amoureux d'Agathine.

AGATHINE.

LUCIDOR, Amant d'Agathine.

NISON, Femme de Chambre d'Agathine.

SCAPIN, Confident de Pantalon.

LE NOTAIRE, Bredoüilleur.

JASMIN, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS.

VIOLONS.

La Scene eſt à Paris, chez Pantalon.

LA FRANÇOISE ITALIENNE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

Ui, ma chere Niſon, je ſuis au deſeſpoir. J'apprens dans ce moment que Pantalon, mon Tuteur, eſt de retour à Paris de ſon voyage d'Italie, qu'il eſt deſcendu ce matin chez un certain Docteur Lanternon ſon ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien, qu'il vienne, je l'attens de pied ferme.

AGATHINE.

Mais tu ſçais bien, Niſon, que ſur ce que ce maraut de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon ſervice une Françoiſe qui introduiſoit tous les jours un jeune homme dans la maiſon, il m'a recommandé par ſes dernieres lettres de te chaſſer, & de prendre une Femme de chambre Italienne en ta place, que va-t-il dire, s'il te trouve ici?

NISON.

Que voulez-vous qu'il diſe? Il ne m'a jamais vûe. Eſt-ce que je ne ſçais pas aſſez d'Italien, pour paſſer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez ſuivi ſes ordres, & que je ſuis celle que vous avez pris à la place de la Femme de chambre Françoiſe que vous avez chaſſée.

AGATHINE.

Mais Scapin qui te verra?

NISON.

Me craignez rien, Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire enſorte que Lucidor vous épouſe à ſa barbe. Tout eſt diſpoſé pour cela.

AGATHINE.

Ah! je crains que l'arrivée imprévûë de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras. Lucidor qui n'en ſçait encore rien, viendra ici dans le tems qu'il y ſera : il amenera peut-être avec lui les Violons & les Muſiciens, qui doivent executer le petit Divertiſſement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon de voir tous ces préparatifs ?

NISON.

Et mort de ma vie, ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naîtront, votre amour & mon adreſſe nous inſpireront les moyens de nous en tirer.

AGATHINE.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne à ton accent.

NISON.

Bon, bon, je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais dites-moi, Pantalon ne ſçait-il pas le François ?

AGATHINE.

Il entend quelques mots par-ci par-là. Mais en le voulant parler, il confond à tout moment les deux langues enſemble, & parle quelquefois un baragoüin qui n'eſt ni François ni Italien.

NISON.

Tant mieux, tant mieux, nous lui en ferons bien paſſer.

AGATHINE.

Il ne ſera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon en arrivant veut m'épouſer, ſuivant le teſtament de mon Pere?

NISON.

Votre Pere étoit un vieux radoteur. C'eſt bien aux morts à vouloir regler les volontez des vivans. Paſſez outre, Mademoiſelle. On ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais Pantalon ſe va ſervir de l'autorité que lui donne ce Teſtament. Il gardera peut être mon bien.

NISON.

Oui-dà, cela mérite réflexion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant pour le mieux attraper.

SCENE II.

PANTALON derriere le Théâtre.
AGATHINE, NISON.

PANTALON *derriere le Théâtre.*

ANdaté cercaré il Notaro ſubito, ſubito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur, je ſuis dans un trouble ſi grand que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiſelle, il faut vous raſſurer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON *derriere le Théâtre.*

Oh di caza.

AGATHINE.

Qui heurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognoſi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embraſſe.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bondi, bondi, cara Agathina; je mourrois d'im-

patienza di retournare in queſto paéze per embraſſer vous.

AGATHINE.

Ah! Signor, quanto mi a durato il Tempo!

PANTALON *faiſant des révérences.*

Ah! obligatiſſimo. Ma parlaté Franceze per mi l'aprendre à mi, je vous en prie.

NISON *faiſant des révérences à l'Italienne.*

La riveriſco, Si gnor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. Chi e queſta?

AGATHINE.

C'eſt une Italienne que j'ai priſe à mon ſervice à la place de cette Françoiſe que vous m'avez fait renvoyer.

PANTALON.

Bene, bene; & come ſi appelle queſta?

NISON.

Violetta, per ſervir la. Ah! Signor Pantalone, la mia patrona a eſté bien malinconica pendant il voſtro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La pouretta vous attendoit à tout-momento; & l'aſtro giorno entendant braire un azino, elle eſt deſcenduë ſubito credendo chez foſté voi.

PANTALON.

Ah! la bella preuve d'amour! eſt-ce que j'ai la

oix d'un azino, ma ne ſçavez pas vous mieux parlare Francezé.

NISON.

Ah ! ſi Signor, ze le parle un petit brin mieux quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien, parlate ſempré Francezé, quand je ne l'entendrez pas ze vous diro.

NISON.

Puis que vous le voulez, Monſieu, ze parleré Franceze le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave, brave baſta couſſi, maintenant je vous diro que j'ai paſſé chez le Notaro per noſtre Contratto di matrimonio, & queſto Notaro n'entend pas una ſola parola Italiana ; & il parla le Francezé tant preſto, tant preſto, qué mi ni entendo niente.

AGATHINE.

Cela eſt aſſez embaraſſant d'avoir affaire à un bredoüilleur.

PANTALON.

Ma vous lui dicteres en Francezé mes intentioni, que je vais ſcrivere en italiano dans le mio cabinetto. Adeſſo adeſſo.

AGATHINE.

Allez, Monſieur, allez, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

COurage Mademoiſelle, cela va à merveille. Le Notaire n'entend pas l'Italien & Pantalon n'entend gueres mieux le François, nous allons mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons. Laiſſez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprend ton deſſein, cela ſuffit. Mais que vois-je ? Lucidor avec des Violons.

SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH! Lucidor, je tremble. A quoi vous expoſez-vous? Pantalon vient d'arriver. Il eſt ici près dans ſon cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entens-je? Niſon m'avoit aſſuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon Pere après s'être enrichi dans les païs étrangers, eſt depuis un mois à *Paris* incognito.

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plûtôt le chercher?

LUCIDOR.

Comme des interêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pû inſtruire encore de ſa demeure. Mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de ſe rendre.

NISON.

Tout cela eſt bel & bon; mais cela n'empêche-

ra pas Pantalon de s'obſtiner à vouloir épouſer Mademoiſelle. Laiſſez-moi toujours achever un projet que j'ai en tête. Vous ſçaurez que je paſſe ici pour Italienne, & que... Mais j'entens du bruit, & c'eſt Pantalon lui-même.

SCENE V.

PANTALON, LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

PANTALON *à part.*

QUé vois-jé ? un Cavaliero dans la mia Caza.

NISON.

Ne vous démontez point, & laiſſez-moi faire.

Elle chante.

No non, Temeté, la verita. Ah ! Signor Pantalon, vous voilà ! Monſieur, il eſt un Maître de Muſique, qui mi fait ricordare una canzonetta.

PANTALON.

Mouſiù eſt un Maeſtré de Muſica ?

NISON.

Signor ſi ; & les autres ſont les Violoni.

LUCIDOR.

Oüi, Monſieur, je viens vous offrir mes ſervices : ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit Divertiſſement de ma compoſition ; c'eſt la coûtume des Muſiciens de ce païs de venir offrir aux nouveaux Mariez un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah ! ſom obligato à voſſignoria, j'aime fort la Muſica ; ma ce ne ſera qué per tantôt, per ſervir di préludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monſieur.

PANTALON.

Bené, bené. Ma faté un peu recordare à Violetta la ſua canzſonetta preſentement.

AGATHINE.

Monſieur, elle ne la ſçait pas encore aſſez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona, je la canterai bien avec les Violoni.

LUCIDOR.

Si cela eſt ainſi, Meſſieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqu'endroit de cette Salle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE *bas à Niſon.*

Es-tu folle de te haſarder à chanter de l'Italien ;

NISON.

Ne vous mettez pas en peine, c'eſt un air que j'ai appris à la Comedie Italienne, & je me tirerai bien d'affaire.

LUCIDOR *aux Violons.*

Allons, Meſſieurs, accompagnez cet air comme vous pourrez, je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle imite la Cantatrice de la Comdie Italienne.*

PANTALON.

Oh! la bella Muſica! la bella Muſica!

LUCIDOR.

Monſieur, vous verrez toute autre choſe tantôt, & je veux même vous amener des Danſeurs tous habillez en Italiens comiques, pour mieux répondre à votre goût, & rendre le Divertiſſement plus complet.

PANTALON.

Er commé ſi appelle lé voſtro Divertimento.

LUCIDOR.

Monſieur, cela n'a point de titre : Ce ſont des Vaudevilles ſur les divers embarras où l'on ſe trouve ſouvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémo, védérémo.

AGATHINE.

Mais, vous-même, Monſieur, ne ſerez-vous

pas fort embaraſſé de faire executer une pareille idée ? & cela ne coutera-t'il point trop ?

LUCIDOR.

Ah ! Madame, c'eſt une bagatelle, & d'ailleurs je ne ſuis pas intereſſé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre choſe.

NISON.

Ah ! Signor, ce Muſicien-là n'a pas ſon pareil, c'eſt un huomo inimitabile.

LUCIDOR.

Monſieur, juſqu'au revoir.

PANTALON.

Ah ! Signor, obligatiſſimo à voſſignoria.

SCENE VI.

PANTALON, AGATINE, NISON.

AGATHINE.

HE bien, Monſieur, auriez-vous crû que Violette ſçût ſi bien chanter?

PANTALON.

Oh! una figlia comme elle é un teſoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continuë à apprendre la Muſique, cela vous déſennuyra de tems en tems: je me charge de contenter le Maître de Muſique.

NISON.

Ah! Signora Patrona, je vous ſerai bien obligée: hélas! pouretta mi, je ne gagne pas aſſez pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rehauſſerai vos gages.....

Bas à Niſon.

Mais, que vois-je? Ah c'eſt Scapin! tout eſt perdu.

SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE, NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH, ah, c'eſt vous, Monſieur, vous voilà donc à la fin arrivé?

PANTALON.

Bondì, Scapino, bondì.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponſe aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toûjours dans le doute de ſçavoir ſi vous les aviez reçûës.

PANTALON.

Si, ſi.

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, vous voyez comme on a éxecuté vos ordres.

PANTALON.

Je ſuis contento.

SCAPIN.

Ah! c'eſt une autre choſe, ſi pour vous contenter il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela ſuffit, Scapin, Monſieur, il eſt content.

PANTALON.

Si, ſi; elle canta come une cantarina.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce donc qui chante comme une cantaride?

PANTALON.

La Serva dé Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien, auſſi eſt-ce une fine mouche; elle ſçait bien faire autre choſe, Monſieur.

PANTALON.

Hé quoi?

NISON.

Scapin, taiſez-vous, Monſieur n'a que faire de vos balivernes.

PANTALON.

Laſciate le parlaré, je ſuis bien aiſe de ſaperé tous les talens que vous avété.

NISON.

Non, Monſieur, je l'ai trop de modeſtie, & il me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le croi bien, Mademoiſelle Niſon.

NISON.

Monſieur, s'il continuë à parler je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et per che Violetta ?

SCAPIN.

Comment, elle s'appelle à preſent Violette ? & elle s'appelloit hier Niſon.

PANTALON.

Comé, Niſon ?

SCAPIN.

Oüi, Monſieur, voila cette Niſon dont je vous ai écrit, qui introduiſoit tous les jours un jeune homme en votre abſence, & que vous avez mandé qu'on chaſſât.

PANTALON.

Comé, Agathina ! vous me trompez di queſta maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous, Monſieur ? j'aimois cette fille-là, & je n'ai jamais pû me reſoudre à m'en ſeparer. *Mais Scapin* eſt un fourbe de vous avoir mandé quelque choſe contre elle.

PANTALON.

No no coſpetto di diana non reſtera piu dans la mia caza ; & je veux la renvoyer in queſto momento.

AGATHINE.

Monſieur, vous êtes le maître, mais attendez du moins juſqu'à demain ; ſi vous renvoyez celle-ci, il m'en faudra bien un autre.

PANTALON.

Je ne veux piu de Serva auprès de vous, je veux que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah! tout ce qu'il vous plaira, Monſieur, pourvû que ce ne ſoit point Scapin.

PANTALON.

No non, il Dottoré Lanternon mio amico ma offerto un certo Arlequino qui é un balordo, ma un Servitor fedeliſſimo... Scapin, va ſubito diré au Dottoré qu'il me mando queſto Arlequino.

SCAPIN.

Mais, Monſieur, je ne connois point cet Arlequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non piu, mais il ſuffit qué il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va preſto : & tu iras après,

Il parle à l'oreille de Scapin.

Bze, bze, bze.

AGATHINE.

Ah! Niſon que vais-je devenir ſans toi?

NISON.

Ne vous inquietez de rien, je ne vous abandonnerai point : cet Arlequin eſt un de mes anciens

moureux, & je lui ferai faire tout ce que je voudrai ; heureuſement il n'eſt connu ni de Pantalon, ni de Scapin.

PANTALON.

Ché Diavolo dité vous là toù dou ? va preſto ; Scapin, va preſto.

SCENE VIII.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

PANTALON.

ET ti fors tout à l'horo de la mia caza ?

NISON.

Ah ! pouretta mi que vai-je devenir ? Signor, je vous demande pardono, quoi que ze ne vous aye rien fait.

PANTALON.

Va via, va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via, va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte, Signor.

Bas à Agathine.

Mademoiſelle, ne vous embaraſſez de rien, je vais joüer d'un tour à notre homme, auquel il ne s'attend pas. La reveriſco Sior Pantalone.

SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

En verité, Monſieur, vous me traitez bien cruellement de me ſeparer d'une perſonne qui m'étoit ſi chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto.

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me traitez en Eſclave, que ferez-vous quand vous ſerez mon Mari?

PANTALON.

Quand je ſerai voſtro Marito, je paroîtrai piu amabile, & vous ne me ferez piu des tours d'aquella maniera. Or ſû tocca la mano, je ti perdonno, & je veux t'aimer piu que jamais.

AGATHINE

AGATHINE *à part.*

Feignons pour le mieux tromper.

à Pantalon.

Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir, & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oüi, quelques chagrins que je puiſſe eſſuyer dans la ſuite par les injuſtes ſoupçons que vous concevez trop aiſément, votre perſonne me ſera toujours chere.

PANTALON *faiſant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous ſerai toujours auſſi fidelle que ſi vous aviez pour moi les meilleures manieres du monde.

PANTALON.

Oh che felicità! che conſolation! je ti promets de ti donner toutes ſortes de plaiſirs. Je t'ai acheté queſta matina una tentura magnifica haveremo touti ligiorni... dans noſtra caza des Violoni. Nous canterons, nous danſerons. Mais piu di ſerva Francéze.

AGATHINE.

Ah! Monſieur, je n'y ſonge déja plus; & déſormais votre ſeule perſonne me tiendra lieu de tout.

PANTALON.

Brava, brava ; é bené parlato ; ma ecco *il* Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredoüillant.*

MOnſieur, je ſuis votre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bonjour : allons, dépêchons-nous, dreſſons vite le Contrat, car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Che Notaro bruſquo, non entendo, una ſola parola. Signor, ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi ſpoſa la Signora Agathina, & gli dona per il preſente contratto touto il ſuo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monſieur, c'eſt de l'hébreu, pour moi, & je n'entends rien du tout à ce baragoüin-là ; parlez François, ſi vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah ! che, male-detto Nottaro.

LE NOTAIRE.

J'entens fort bien que Notaro veut dire Notaire, & Contratto, Contrat : mais c'eſt tout ce que je ſçai d'Italien ; quand vous aurez appris ma langue, ou que je ſçaurai la vôtre, nous pourrons dreſſer votre Contrat ; juſqu'au revoir.

AGATHINE.

Et attendez Monſieur, je ſçai les deux langues, & je vais vous expliquer en François les articles.

à Pantalon.

Donnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela, car autrement nous ſerions ici juſqu'à demain, Monſieur & moi, ſans nous entendre : mon tems m'eſt cher.

PANTALON *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni, que vela écrites ſur ce papier.

SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, voila le Tapiſſier qui vous apporte cette Tenture que vous avez achetée ce matin, pour votre grande Salle.

PANTALON.

Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'horo.

LE NOTAIRE.

Hé bien, j'entens encore bien cela, vous dites que vous reviendrez tout à l'heure; vous ferez bien; car ſi vous tardez trop vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!

SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnſieur, ayez la bonté de vous aſſeoir, je vais vous approcher une table.

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire, Mademoiſelle, je ſuis ſi peu que je ſuis le plus ſouvent en l'air : je veux ſeulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plait.

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur ?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Paſſons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez ſeulement dans le Contrat que le Seigneur Pantalon de Bizognoni, Tuteur d'Agathine, lui donne tout ſon bien en faveur du mariage qu'elle

contracte avec Lucidor, tout eſt renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entens tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épouſoit.

AGATHINE.

Fi donc, Monſieur, me le conſeilleriez-vous ?

LE NOTAIRE.

Non, par ma foi, car c'eſt un aſſez vilain merle, & je vous demande excuſe de ma bêtiſe : & le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

AGATHINE.

C'eſt ce que je ne ſçai pas, mais toujours *il* aura l'honneur de paſſer chez vous. Le tout eſt de faire ſigner promptement le Seigneur Pantalon ; c'eſt un homme ſi bizare qu'il change à tout moment de ſentiment, & vous voyez que j'ai interêt qu'il ne ſe dédiſe point.

LE NOTAIRE.

Je comprend cela, & je vais faire dreſſer ce Contrat au plus vîte ; contez ſur ma diligence, je ſerai de retour dans un moment : je ſuis expeditif.

SCENE XIII.

AGATHINE ſeule.

J'Entreprens là une choſe bien hardie, & je ne ſçais encore par qui en faire inſtruire Niſon ou Lucidor; car enfin j'ai beſoin de quelqu'un pour me ſeconder, & Pantalon pourroit . . . Mais le voilà déja de retour.

SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

AH! la bella tentura! la bella tentura! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt quand elle ſera tenduë.

PANTALON.

E ben detto. E lou Notaro ſa-t'il il Contratto?

AGATHINE.

Oüi, Monſieur, il l'apportera tout à l'heure ſigner.

PANTALON.

Je ſuis dans l'impatienza qué noſtro matrimonio ſoit perfetto. Ma che vol queſto picolino huomo?

SCENE XV.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, contrefaiſant l'Arlequin de la Comedie Italienne.

NISON *en Arlequin après pluſieurs lazis à l'Italienne.*

MAdemiſelle, ze vous prie di m'enſeigner lou lozis de Mouſou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous voulez peut-être dire de Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Oüi, Mademoiſelle, Pantaillon.

PANTALON.

Ne no no, Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Ah, Pantalon !

PANTALON.

Si Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Hen ? Pantalon dé Bibliognozi.

PANTALON.

Eh no. Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

De Bizognozi.

PANTALON.

Baſta couſi mi ſono Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin lui prenant la barbe.*

Ah ! ſior Barbette, ze ſouis votre ſerviteur de tout mon cœur. Ha ha hoa hoa ha hoa ha ha.

PANTALON.

Qué vos dire queſto impertinente.

NISON *en Arlequin continuant à rire.*

Ha, ha, ha, che muſo, che muſo ! che brutta barbetta.

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami !

NISON *en Arlequin.*

Je ſuis Arlequin, je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la miſon del Signor Pantalon, & lé Director de ſa femme. On m'a dit qué zé ſerois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin, c'eſt perquoi vela qui eſt fait, zé vous reçois à mon ſervice.

PANTALON *riant.*

Ah ! che matto, che matto ! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balardo ; ma c'eſt ce qu'il me faut dans la mia caza. Oüi, caro Arlequino, vela la perſonna dont jé vous ricommando la conduito.

NISON *en Arlequin.*

C'eſt là votre femme, dont vous mi recommandez
conduite? Et y a-t-il long-tems qu'elle eſt votre
emme?

PANTALON.

Non é encore ma femme; elle eſt encore fille.

NISON *en Arlequin.*

Et reſtera-t-elle toujours fille, quand elle ſera
votre femme?

PANTALON.

Et no no no non, ſi agiſcé di queſto, je vous recommando de ne la quitter jamais.

NISON *en Arlequin.*

Ah, ah, laſciate fare à mi, ze ne l'abandonnerai pas d'une minute, ze la menerai boire, manger, dormir, chanter, danſer.

PANTALON.

E *qué diavolo*! qué bizognar de tout ce préambulo? je ti dico ſeulement de n'y laiſſer intrare aucun huomo dans la caza per li parlare.

NISON *en Arlequin prend ſa batte, & en donne ſur le viſage de Pantalon.*

Oh! parbleu ze vous en chaſſerez vous même, s'il le faut, entendez-vous? & né mi raiſonnez pas.

PANTALON

Che vos diré queſto?

NISON *en Arlequin.*

C'eſt une action démonſtrative per vous faire

comprendre comme ze recevrai les gens, qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo, bravo.

AGATHINE.

Ah ! Monſieur, je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON *en Arlequin.*

Je ſuis un honnête homme ; & quand on m'a mis une fois une femme entre les mains, je prétends en repondre corps pour corps, entendez vous ?

PANTALON.

Bené, bené. Ah ! che fortuna di trovare un ſervitor come quello !

NISON *en Arlequin.*

Une jolie femme doit toujours être renfermée, & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à perſonne. Voulez-vous encore un action démonſtrative ?

PANTALON.

No piu di demonſtrationi.

NISON *en Arlequin.*

Je ne vous donnerai donc qu'une comparaiſon pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir ſa femme cachée. Une jolie femme, dit Ariſtote, eſt comme un friand morceau de fromage : ſi-tôt qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

AGATHINE.

'ous voyez bien, Monſieur, que ce garçon-là eſt

PANTALON.

No no no non é matto. Il raiſonne à ſa maniere: a il dit la verita.

AGATHINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur: Mais ſçaons un peu ce qu'il veut gagner.

NISON *en Arlequin.*

Je ne *fais* point de marché avec Mouſiu Pantan. Il n'a pas aſſez de bien per me payer ce que vaux; ainſi je m'offre à vous ſervir tous deux ur rien, à condition que je ne ferai dans la Min que ce qu'il me plaira.

AGATHINE.

C'eſt beaucoup dire: Mais enfin il faut ſçavoir e que l'on vous donnera de gages.

NISON *en Arlequin,*

Attendez Mademiſelle, je m'en vais faire un etit caïcoul avec mes doigts. Combien Monſiu Pantalon a-t'il de Domeſtiques?

AGATHINE.

Comme il arrive d'Italie, il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait ſes commiſſions, & un petit laquais.

NISON *en Arlequin.*

Bon, tant mieux, il n'aura pas beſoin de pren-

dre d'autres domeſtiques que moi, je tiendrai la place de ſix, & je mangerai per dix; & vous me donnerez des gages à proportion.

PANTALON.

Si ſono contento del voſtro ſervitio, je vous prometto una bona ricompenſa.

SCENE XVI.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, le Tapiſſier vous prie de deſcendre pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui reſte de Tapiſſerie.

PANTALON.

Hé che diavol d'huomo! che mi fa ſempré aſcenderé & deſcenderé.

SCENE XVII.

AGATHINE, NISON.

NISON *en Arlequin.*

OH ça, Mademiſelle, c'eſt maintenant qu'il faut vous donner des leçons ſur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laiſſez-moi en repos.

NISON *en Arlequin.*

Comment donc ? eſt-ce ainſi qu'on parle à ſon Directeur ? allons, allons, Mademoiſelle, qu'on m'écoute. *Primo..*

AGATHINE *à part.*

Ah ! que je ſuis malheureuſe ! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes meſures.

NISON *en Arlequin.*

Primo...

AGATHINE.

Oh ! laiſſe-moi ? je ne veux point t'entendre.

NISON *en Arlequin.*

Vous ne voulez point m'entendre ? je vais donc trouver Monſieur Pantalon, il m'entendra lui : je lui

dirai tout ce que j'ai appris ſur votre compte. *Primo*, que vous aimez un certain Lucidor que vous avez fait paſſer pour un Muſicien.

AGATHINE.

O ciel! qu'entens-je?

NISON *en Arlequin.*

Secundo, que le Notaire n'entendant pas l'Italien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire, vous devez de concert avec Niſon, faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah! tais-toi, je te prie, & me dis d'où tu peux ſçavoir tout cela?

NISON *en Arlequin.*

Il ſuffit, je le ſçais de bonne part, & je vais de ce pas en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah! c'eſt ſans doute Niſon qui t'a inſtruit de tout. Voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuſer de ſa confidence? elle m'a dit que tu ſoupirois pour elle.

NISON *en Arlequin.*

Il eſt vrai, Mademiſelle, que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il eſt vrai que tu l'aimes, j'employerai tout pour la rendre ſenſible à ton amour? ſois dans mes interêts, je te prie, Je t'avoüe que j'aime Lucidor,

dor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs de me voir l'épouſe de Pantalon. Voudrois-tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuſe toute ſa vie une perſonne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embraſſe tes genoux? & que ...

NISON *faiſant ſemblant de ſanglotter, comme Arlequin.*

Arrêtez-vous, Mademiſelle, vous m'attendriſſez trop : je vous accorde ma potrefaction, & je vous ... ſervirai ... de toute ma puiſſance.

AGATHINE.

Ah! puiſque tu m'accordes ta protection, je ſuis ſûre de réüſſir dans mon entrepriſe : fais en ſorte de t'aboucher avec Niſon, elle te mettra au fait de nos projets.

NISON *levant ſon maſque d'Arlequin.*

Où diantre la trouver à preſent?

AGATHINE.

Ah! c'eſt toi, ma chere Niſon, & qui t'auroit pû reconnoître? ah! puiſque ton déguiſement m'a trompé, je ne crains pas que perſonne puiſſe te découvrir. Mais comment as-tu fait?

NISON *en Arlequin.*

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici, je l'ai engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroître dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que

ce marouſle de Scapin, & s'il falloit....

AGATHINE.

Ah! le voici lui même, je tremble.

NISON *remet ſon maſque.*

Ah! j'enrage, & je ne ſçais.... Mais non; laiſſez-moi faire je l'aurai bien-tôt renvoyé, raſſurez-vous.

SCENE XVIII.

AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN.

SCAPIN.

AH ah! voici cet Arlequin déja arrivé ici? le Docteur a executé promptement mes ordres.

NISON *en Arlequin.*

Oüi Mademiſelle, vous avez beau dire & beau faire, le Signor Pantalon m'a défendu de vous laiſſer parler à perſonne, & j'aſſommerai de coups tous ceux qui oſeront entrer dans cette Miſon.

SCAPIN.

Diable, voilà un drole qui ne ſe mouche pas du pied.

NISON *en Arlequin.*

Que demandez-vous ici, mon ami?

SCAPIN.

Je ſuis l'homme d'affaire de Monſieur Pantalon.

NISON *en Arlequin, lui donnant un ſouflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un ſuborneur qui venez ici per corrompre la vertou di Mademiſelle.

SCAPIN.

Et non, vous dis-je, je ſuis Scapin, Secretaire du Seigneur Pantalon. qui veille comme vous ſur la conduite de ſa Maîtreſſe.

NISON *en Arlequin, frapant Scapin.*

Ze n'entens point toutes ces raiſons-là, vous êtes un fourbe & un ladro, qui méritez cent coups de bâton.

SCAPIN.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frapez, haïe, haïe, haïe.

SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, SCAPIN, LE NOTAIRE.

Niſon frape Pantalon, le Notaire & Scapin tour à tour.

PANTALON.

CHe vo dire queſto? tou ne mi connoiſſé piou?

NISON *les frappant toûjours.*

Je n'y connois perſonne, & j'exécute les ordres de Monſiu Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je ſuis le Notaire.

PANTALON.

Et mi Pantalon.

NISON *en Arlequin.*

Ah! Signor Patron, excuſez, s'il vous plait l'ardeur de mon zéle.

AGATHINE.

Mais votre zéle ne doit point aller ſi loin.

LE NOTAIRE.

Oüi, mon ami, il faut prendre garde à ce que l'on fait, ce ne ſont pas ici des jeux d'enfans: Que diable, vous venez de maltraiter un Conſeiller du Roi.

NISON *en Arlequin.*

Ah! vous êtes un Conſeiller du Roi?

LE NOTAIRE.

Oüi, mon ami, Conſeiller Garde-Notte.

NISON *en Arlequin.*

Et vous ne garderez-point de Notte de cela?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela eſt paſſé, mais une autre fois prenez garde à ce que vous faites.

NISON *en Arlequin.*

Je vous en prie au moins, car vous qui entendez le François, vous ſçavez que c'eſt un cri-pro-cro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire?

NISON *en Arlequin.*

Oüi, un cli-plo-clo, cela ſe trouve chez les Apocicaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé! que diable cet homme-la me feroit enrager. Qui pro-quo.

NISON *en Arlequin.*

Excuſez, c'eſt que je n'ai jamais pû dire ce mot-là.

LE NOTAIRE

Et que m'importe ? il ne s'agit plus de cela à préſent.

NISON *en Arlequin.*

C'eſt que c'eſt cela pourtant qui eſt cauſe des coups de bâton que je vous ai donné.

LE NOTAIRE.

Et que diable n'en parlons plus, puiſque je les ai oubliez, & que c'eſt une choſe faite.

PANTALON.

Zé ni penſe piu mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela ſera fait dans un moment, car je lis fort vite.

NISON *en Arlequin.*

Monſieur, auparavant, je vous demande une grace.

PANTALON.

Que voiche tou ?

NISON *en Arlequin.*

C'eſt que cet homme là s'en aille, ſa figure mi déplait, il eſt cauſe de ce qui zé viens dé faire ; & s'il reſtoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zéle, car je ne ſuis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu, qu'il s'en aille au diable, & toi auſſi.

PANTALON.

Scapin, retirati.

NISON *en Arlequin, reconduiſant Scapin à coups de batte.*

Va via baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

SCENE XX.

PANTALON, AGATHINE, NISON en Arlequin, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredoüillant toujours.*

OR ça, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat, car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Volontiers, & je veux qu'Arlequino auſſi l'entende per m'expliquer ce qué non intendero.

LE NOTAIRE.

Hom... hom... hom... pardevant les Notaires, *& catera.* hom... hom...

NISON *en Arlequin, à Pantalon.*

Vous entendez-bien *& catera* ?

PANTALON.

Si, ſi.

LE NOTAIRE.

Hom... hom... hom... ſont comparus Armand de Lucidor, *& catera*; & Damoiſelle Agathine de Fernando, *& catera* leſquels ont promis par le preſent Contrat de mariage de ſe prendre à mari & femme.

NISON *en Arlequin.*

Et catera.

PANTALON *à Niſon.*

Que voiche dire, hom... hom... hom... *& catera* hom... hom... *& catera.*

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

C'eſt le preludio di Contratto.

PANTALON.

Bene !

AGATHINE.

Monſieur le Notaire, pour ne vous point fatiguer, paſſez d'abord à l'article qui regarde le Seigneur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hom... hom... hom.. eſt comparu auſſi le Signor Pantalon de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel en faveur de ce mariage, donne tout ſon bien auſdits Epoux, dont leſdits Lucidor & Agathine ſont contens.

PANTALON

PANTALON.

Qué vos dire Louzidor ?

NISON *en Arlequin.*

Cela veut dire qué Pantalon ſpoſa Agathina, che loui adore, loui Pantalon adore : c'eſt ſtilo de Notaro di queſto paéſe.

PANTALON.

Baſta, baſta, couſi, je ne veux piu entendere niente queſto Notaro, mi fa perdre haleine.

NISON *en Arlequin.*

Et voila en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus vîte.

PANTELON *ſigne.*

Pantalon de Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Allons, à vous, Mademiſelle.

AGATHINE.

Agathine Fernardo.

Pendant que l'on ſigne, Niſon en Arlequin dérobe le manteau & la perruque le chapeau du Notaire, & les met ſur elle, le Notaire court après, & Niſon ayant fait pluſieurs lazis fait tomber le Notaire & Pantalon l'un ſur l'autre.

LE NOTAIRE.

J'ai laiſſé les noms des témoins en blanc, vous les envoyerez ſigner chez-moi, auſſi bien que Monſieur Lucidor.

PANTALON

Qué voiche deré encore loui de chidore ?

NISON *en Arlequin.*

Il Nottaro dimandi per le Contratto quatre louis ggidor, c'eſt encore ſtilo di Nottaro di queſto paéſe.

PANTALON *lui donnant quatre loüis.*

Celà eſt jouſte, tenez Monſiu.

LE NOTAIRE *les prenant bruſquement.*

Ah ! Monſieur, celà n'eſt point preſſé. Envoyez-moi les témoins au plûtôt, afin que le tout ſoit expedié inceſſamment.

AGATHINE.

Des témoins ? Et tenez voilà déja Monſieur qui en ſervira.

SCENE XXI.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin. LE NOTAIRE.

AGATHINE.

MOnſieur voulez-vous bien me faire l'honneur de ſigner à mon Contrat de mariage?

LUCIDOR *à part.*

O Ciel! qu'entens je?

NISON *en Arlequin, bas à Lucidor*

Signez ſans rien dire, c'eſt vous qu'elle épouſe.

LUCIDOR *ſignant.*

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de me rendre témoin d'une union ſi parfaite.

NISON *en Arlequin.*

Allez, Monſieur, emportez vîte chez vous ce Contrat, puiſque c'eſt une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expedier ſur le champ une copie: ſi vous n'avez point de temoins, je vous en trouverai: il ſuffit que nous ayons fait ſigner les Parties interreſſées, Pantalon, Agathine & Lucidor.

PANTALON.

Demando encore des louis ggidor.

NISON *en Arlequin.*

No no é contento.

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin.

LUCIDOR.

MOnſieur, tous les Acteurs du Divertiſſement que vous avez demandez, ſont prêts ; ſouhaittez-vous qu'on commence ?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monſieur : allons placons-nous. Mais que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin ?

PANTALON.

Il vient danſer, allé mié nozze.

NISON *en Arlequin.*

Qu'il vienne, je lui battrai la meſure.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON en Arlequin.

SCAPIN.

COmment donc, Monſieur, danſer à votre nôce ! ſeriez-vous la duppe de tout ceci ?

PANTALON.

Qué voiche tu dire ?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'apprendre que Monſieur Lucidor épouſoit Agathine, & que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore louis ggidor ?

SCAPIN.

Je vous dis Lucidor, c'eſt le nom de l'Amant d'Agathine, que Niſon avoit introduit dans la maiſon, & le voilà lui-même.

PANTALON *allant ſur Niſon.*

Ah ! ſouo tradito ! ah ! perfida Agathina ! ah ! Baron di Arlequino !

NISON *en Arlequin, fuyant.*

Aiuto.

LUCIDOR.

Doucement, Monſieur, ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah! ladro di Arlequino, ti voglio mandar in galera.

NISON *ſe démaſquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere?

PANTALON.

Ché vedo? c'eſt la Serva francéze.

NISON *en Arlequin.*

Oüi, Monſieur, je ſuis Niſon que vous avez tantôt chaſſée par une porte, & qui eſt rentrée par l'autre; mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien, Monſieur Lucidor eſt un galant homme qui en uſera bien.

LUCIDOR.

Monſieur, tout le mien eſt à votre ſervice, j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me paſſer du vôtre; le Docteur Lanternon que je viens de reconnoître pour mon Pere....

PANTALON *l'embraſſant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno, il mio caro amico?

NISON *en Arlequin.*

Ah! nous allons bien-tôt voir un dénouëment à l'Italienne.

PANTALON.

Monſieur, en ce cas j'approuve votre matrimonio.

NISON *en Arlequin à Pantalon.*

Faiſant réflexion que vous êtes trop vieux pour pouſer une jeune perſonne, il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons, allons, paſſons au Divertiſſement, & puiſque j'ai pris le maſque d'Arlequin, je tiendrai ici ſa place juſqu'à ce qu'il revienne.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E
de tous les Caracteres de la Comedie Italienne.

UN VENITIEN *chante.*

NOn, ce n'eſt que dans la jeuneſſe,
Que l'on doit ſuivre les amours;
Sur nos vieux jours
Ils nous trompent ſans ceſſe:
Suivons Bachus, laiſſons-là la tendreſſe,
Il eſt de la vieilleſſe
L'unique recours.
Non ce n'eſt que dans la jeuneſſe,
Que l'on doit ſuivre les amours.

ENTRE'E

de Polichinels & de Dames Ragondes.

AGATHINE.

JE mets au bas de la requête,
Amoureuſe, honnête,
D'un Galand de bonne façon,
Bon :
Mais à celle que me préſente,
D'une main tremblante,
Un Vieillard froid & languiſſant,
Néant.

NISON *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hymenée,
Pour toute l'année,
L'Amour ſigne & met ſans façon,
Bon :

Même il paye ſans répugnance
Un quartier d'avance ;
Mais s'il faut aller plus avant,
Néant.

ENTRE'E

De Pierrot & de Perrette.

VAUDEVILLE.

Ans tous les differens états,
Que l'on rencontre d'embarras !
and à tout le monde on veut plaire.
puis le matin juſqu'au ſoir,
n le veut blanc & l'autre noir.
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit ſoir & matin,
evient ennuyeux à la fin ;
faut être rare pour plaire.
'eloigne-t-il, on prend l'eſſort,
t les abſens ont toujours tort.
Comment faire ?

Si vous prenez fille à quinze ans,
Elle n'a pas les ſentimens
Qu'il faut dans l'amoureux myſtere :
Si vous attendez plus long-tems,
Un autre aura pris les devants.

Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas,
On ne vous la ravira pas,
Mais elle ne vous plaira guere.
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter,
Vos Voiſins en voudront tâter!
Comment faire ?

Si vous ne vous mariez pas,
Vos biens après votre trépas
Paſſeront en main étrangere.
Et ſi vous devenez Epoux,
Vos Enfans ſeront-ils à vous?
Comment faire ?

Pour réuſſir dans les amours,
L'argent eſt d'un puiſſant ſecours;
Qui n'en a point n'avance guere.
Mais ſouvent l'Amant financier,
Eſt traité comme un Créancier.
Comment faire ?

Les jeunes filles de mon tems,
S'armoient de griffes & de dents;

Ma foi je n'en attrapois guere:
Elles ſont douces maintenant,
Mais moi j'ai quatre-vingts-un an.
Comment faire?

Maris, ſi vous êtes jaloux,
Et gardez vos femmes chez vous,
Elles s'en vengent d'ordinaire:
Si par douceur vous les menez,
Elles vous menent par le nez.
Comment faire?

LA PETITE FILLE.

Un Galant d'un âge un peu mûr,
M'eſt choiſi pour Epoux futur:
Mon enfance fait qu'il differe;
Si je ſuis trop jeune à préſent,
Il ſera trop vieux s'il attend.
Comment faire?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Le Comique écrit noblement,
Fait bâiller ordinairement,
A tout le monde il ne peut plaire.

Le plaiſant paſſe pour boufon,
On y rit ſans le trouver bon.
Comment faire?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François,
Nous nous trompons à chaque fois,
Faute de ſçavoir la Grammaire:
Si nous parlons Italien,
Les trois quarts n'y comprennent rien.
Comment faire?

ENTRE'E GE'NE'RALE de tous les Caracteres Italiens.

FIN.

LA CHASSE DU CERF,

OMEDIE-BALLET.

Répréſentée en 1726.

ACTEURS du Prologue.

Melle. DU FRESNE, }
Melle. LA MOTTE, } Comedienne
Melle. DU BOCAGE, }
Mr. LE GRAND, Comedien.
UN AUTEUR.

La Scene eſt dans les Foyers de l
Comedie.

LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Meſdemoiſelles DU FRESNE, LA MOTTE & DU BOCAGE aſſiſes chacune ſur un fauteüil, reſtant un tems à ſe regarder ſans rien dire.

Melle. DU FRESNE.

H! E' bien, Meſdemoiſelles, reſterons nous encore long-tems dans ce profond ſilence ? Trois femmes enſemble depuis un quart d'heure ſans parler ! voilà ce qui ne s'eſt jamais vû.

Melle. LA MOTHE.

Que voulez-vous que nous diſions? La ſituation où nous nous trouvons nous coupe la parole : voilà la moitié de notre Troupe partie, & il nous faut joüer la Comedie ; nous ne manquons point de zele, mais il nous faut des Piéces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. DU FRESNE.

Je ſuis auſſi chagrine que vous, mais pour cela il ne faut rien perdre de nos droits, il faut parler.

Melle. DU BOCAGE.

Parlons, Meſdemoiſelles, parlons, & cherchons du moins un remede à tout ceci.

Melle. LA MOTTE.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle. DU FRESNE.

Où le trouver? vous ſçavez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages, & ne diſtribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs; Ainſi nous ne pouvons avoir que des Auteurs du ſecond ordre? Songeons à autre choſe. Si nous joüions cette Tragedie qu'on nous a propoſée?

Melle. DU BOCAGE.

Ah, fy donc, du ſerieux! nous ferions rire, joüons plûtôt cette Comedie en cinq actes qu'on a reçûë dernierement.

Melle DU FRESNE.

Fort-bien, pour faire bailler tout le monde.

Elle

Elle eſt encore plus ſerieuſe que la Tragedie.

Melle. LA MOTTE.

Pour moi, ſi j'en étois cruë, nous joürions la Paſtorale: cela eſt ſi joli, une Paſtorale!

Melle. DU BOCAGE.

Encore une Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Mais il n'étoit pas neceſſaire de rompre le ſilence pour nous trouver toutes trois d'un avis contraire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Melle. DU FRESNE.

Mais vous avez beau dire, pour moi je ſuis pour la Tragedie.

Melle. DU BOCAGE.

Et moi je vous conſeille de joüer au plûtôt la Comedie.

Melle. LA MOTTE.

Je n'en démorderai point, & l'on jouëra la Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Fort-bien, parlons toutes trois enſemble, cela ſera encore mieux.

SCENE II.

Mr. LE GRAND, Meſdemoiſelles DU FRESNE, LA MOTTE. DU BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

COmment donc ! Meſdames, quand toute la Troupe ſeroit ici on n'entendroit pas plus de bruit ?

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la difference, nous ne diſputons que pour le bien du general, & il n'y a point entre nous d'interêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc ?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous ſommes, & je propoſois à ces Dames de joüer cette Tragedie que la grande Troupe a refuſée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien, Meſdemoiſelles, y a-t'il de la raiſon là dedans? Comment pouvez-vous vous flatter, avec le petit nombre d'Acteurs que nous ſommes

ci, de faire réüſſir une Tragédie que la Troupe en general n'a pas trouvée joüable?

Melle. DU BOCAGE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que nous ferions mieux de joüer cette Comedie en cinq actes que l'on trouve ſi bien écrite?

Mr. LE GRAND.

Cela eſt trop ſerieux pour ce tems cy, où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amuſe.

Melle. LA MOTTE.

C'eſt mon ſentiment. Il ne faut que des bagatelles, & c'eſt ce qui me faiſoit propoſer cette Paſtorale.

Mr. LE GRAND.

Hé, Mademoiſelle, nous venons d'en joüer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien, Monſieur, cette nouveauté n'a-t'elle pas fait plaiſir?

Mr. LE GRAND.

Oüi, elle a réüſſi. Mais ce n'eſt point là du tout ce qu'il nous faut, nous n'avons beſoin à preſent que d'une Piéce Comique en trois actes avec des Divertiſſemens, qui puiſſe dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

Oüi-dà, allez l'expoſer ſur votre Théâtre?

Mr. LE GRAND.

Pourquoi non ? elle y ſera auſſi-bien executée que par tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaiſe, mais peut-être on y rira, & ſi l'on y rit, on y reviendra ; & j'aime mieux cela que ces grandes Piéces ennuyantes vantées par quelques beaux eſprits amis de l'Auteur, parce qu'elles ſont dans toutes les regles d'Ariſtote ; le Public n'en dit point de mal, mais il ne les voit pas deux fois.

Melle DU FRESNE.

Il a encore raiſon.

M. LE GRAND.

Croyez-moi, Meſdames, après avoir vû réüſſir Arlequin ſur notre Théâtre, nous y pouvons tout hazarder, & ſur tout, comme je vous ai dit dans un tems où Paris n'a ni Troupe Italienne, ni Opera Comique. Mais voici juſtement l'Auteur de la Piéce en queſtion.

SCENE III.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND, Meſdemoiſelles DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

COmment donc, Meſdames, je viens tout exprès de la Campagne pour voir joüer ma Piéce au jour prefix que vous m'aviez marqué, & je ne la vois pas ſeulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh pour cela, ce ne ſeroit pas la premiere fois que nous aurions manqué de parole; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payons pas de quelque indiſpoſition.

L'AUTEUR.

Cela ſeroit cruel, que l'on ne joüa pas ma Piéce lorſque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'aplaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiſelles en propoſoient d'autres, mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

L'AUTEUR.

Et quelles raiſons avoient-elles de ne la vouloir point repreſenter ?

Melle. DU FRESNE.

Pour moi, Monſieur, je vous dirai franchement que j'y trouve des Scenes un peu trop badines & trop folatres pour notre Théâtre.

L'AUTEUR.

Plaiſant ſcrupule ! & c'eſt avec des Piéces dans ce goût-là que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plûtôt qu'on ne trouve ma Piéce trop ſérieuſe dans des endroits; car enfin aujourd'hui on veut rire.

Melle. L'A. MOTTE.

La Chaſſe du Cerf ! le plaiſant titre !

L'AUTEUR.

Je l'ai mis exprès pour faire paſſe quelques termes de Chaſſe que j'ai hazardez, & qui ne ſeront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pû fort bien intituler ma Piéce la Vangeance de l'Amour, mais c'eſt un titre trop vague & trop uſé.

Melle. DU BOCAGE.

Quoi, Monſieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chaſſe comme on vous l'avoit conſeillé ?

L'AUTEUR.

Non pas entierement, Mademoiſelle, il a bien fallu en conſerver quelques uns qui ſont abſolument neceſſaires au ſujet.

Melle. LA MOTTE.

A propos de ſujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L'AUTEUR.

Tant mieux, il en ſera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Nieces, des Amans ſupplantez par des Rivaux, des Procureurs trompez par leurs Femmes, & des Notaires gagnez pour faire le dénoüement? Cela eſt trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plûpart des Pieces d'aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Monſieur a raiſon, & ſi vous m'en croyez nous joüerons tout à l'heure ſa Piéce telle qu'elle eſt, auſſi bien tout étoit prêt pour la repeter.

Melle. DU FRESNE.

Quoi, ſans l'avoir annoncée ni affichée?

Mr. LE GRAND.

Et qu'importe, nous ſurprendrons le Public, & nous ne ſerons pas les premiers Comediens qui ſe ſeront ſervis de ce ſtratagême pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

L'AUTEUR.

Ah! voilà la frayeur qui me prend, Meſſieurs mes chers amis, que j'ai poſtez dans le Parterre pour applaudir, je me recommande à vous, faites bien votre devoir, je vous prie, & avertiſſez vos voiſins à propos aux endroits où il faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

ACTEURS.

L'AMOUR.
DIANE.
DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, } Nimphes de Diane.
ACTEON, Prince Thebain.
HILACTOR. CELIDAN, } Chaſſeurs, Amis d'Acteon.
LICAS, Valet de Limier.
ZACORIN, Domeſtique d'Actéon.
DROMONT, Garde-Chaſſe de Diane.
LE SOMMEIL & ſa ſuite.
Troupe DE SONGES.
Troupe DE NIMPHES DE DIANE.
Troupe DE SILVAINS.
Troupe DE PIQUEURS.

La Scene eſt dans la Foreſt de Gargaphe.

LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repreſente une Foreſt, on voit une Montagne en perſpective, au bas de laquelle coule un Ruiſſeau.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR ſeul.

ENfin j'ai pénétré dans la Forêt de Diane, malgré les ronces & les épines qui m'en défendoient l'entrée les Sylvains m'ont reçûs à bras ouverts, & m'ont tour à tour caché ns les troncs de leurs arbres ; il ne me reſte plus 'à percer le Fort où la Déeſſe tient ſes Nimphes

renfermées. Quel plaiſir de me vanger de cette D
vinité fiere & farouche, qui me décreditte par tou
Si elle a aſſez de puiſſance pour braver mes trait
je trouverai bien le moyen de rendre ſes Nimph
ſenſibles pour les Dieux de ces Forêts. Ils ont im
ploré mon aſſiſtance, & je ne puis leur refuſer mo
ſecours, après l'accüeil qu'ils m'ont fait. Voi
Zacorin, le Valet ou plûtôt le fou d'Actéon, q
j'ai déja rendu éperdûment épris de Lucinette, l
plus aimable des Nimphes de Diane : Je veux ren
dre le Maitre encore plus amoureux de la Déeſ
Oüi, je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueu
qu'elle exercera ſur lui le puniront d'avoir de ſo
côté bravé juſqu'ici mon Empire. Enfin je ne pui
faire trop de ravage dans des lieux où l'on a ſi long
tems mépriſé ma puiſſance.

SCENE II.

ZACORIN ſeul.

E ne ſçais ce que cela veut dire ; je n'ai pû fermer l'œil de toute la nuit : ce n'eſt pourtant pas anque de fatigue. Il nous a fallu toucher tous en fond de la Forêt pour requêter à la pointe du ur le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'Auro commence a paroître, & voici déja Hilactor & élidan, les amis d'Actéon mon Maître.

SCENE III.

HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN.

HILACTOR.

AH ! c'eſt toi, Zacorin, que fais-tu-là ?

ZACORIN.

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre ?

ZACORIN.

Je me ſuis couché ſans ſouper.

HILACTOR.

Cela eſt aſſez nouveau en effet. N'as-tu vû encore perſonne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur, mais je crois qu'Actéon arrivera bien-tôt. C'eſt ici le lieu du rendez-vous, & il a promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrois qu'il y fût déja, car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laiſſé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons briſé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus ruſé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'eſt-il obſtiné à battre l'eau ?

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'eſt ce relais que Policlés a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plûtôt cette vieille Prêtreſſe de Minerve qui a traverſé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chaſſeurs comme ces ſortes de rencontres.

HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'eſt la verité. Nous n'aurions pas été ſi malheureux, ſi nous avions rencontré quelque Nimphe de Venus.

HILACTOR.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des ſuperſtitions bien ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce qu vous voudrez, mais j'ai dans la penſée qu'il ſera très-difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf-là.

HILACTOR.

Et moi, je crois le contraire. Il a trop de fois tenu les abois devant nos Chiens pour craindre qu'il prenne deſormais le change. Nous l'avons pourchaſſé, raproché, relancé ; & ſi la nuit ne fût venuë .... Mais voici Acteon. Quel trouble paroit ſur ſon viſage !

SCENE IV.

ACTEON, HILACTOR, CELIDAN, ZACORIN, Suite de Piqueurs.

ACTEON.

AH ! mes chers amis, vous voyez le plus infortuné de tous les mortels ; j'ai perdu enfin ma liberté.

HILACTOR.

Comment, Seigneur ?

ACTEON.

Je viens de voir Diane pour la premiere fois, & cette vûë m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane !

ACTEON.

Dans ce même moment, elle pourſuivoit à la

courſe un Sanglier terrible. L'Animal bleſſé d'un de ſes traits, retournoit ſur elle quand elle s'eſt arrêtée pour le percer d'un ſecond qui l'a mis à mort. J'admirois ſon intrépidité & ſon adreſſe, lorſque détournant ſa vûë ſur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté qui me pénétrant juſqu'au cœur, m'a ſemblé un trait des plus ſenſibles. J'en ai treſſailli dans le moment, & dans un tranſport dont je n'étois pas le maître, je courrois à elle avec moins de reſpect que d'ardeur, quand elle-même a repris ſa courſe avec tant de légéreté, que la plante de ſes pieds touchoit à peine la ſurface des eaux qu'elle a traverſé pour ſe dérober à ma vûë. J'ai bien-tot ceſſé de la voir, mais ſon image Divine a reſté gravée dans mon cœur, & je ſuis réſolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monſeigneur, je ſuis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi, miſérable, tu oſerois aimer auſſi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne ſuis pas ſi fou, je me contente d'aimer Lucinette, une de ſes jeunes Nimphes, qui ne coure pas ſi vîte qu'elle a beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour ſeule. C'eſt le plus gentil corſage du monde.

ACTEON.

Ah ! mon cher Zacorin, tâche de me faire parler à cette petite Nimphe, qu'elle puiſſe découvrir à Diane ce que je ſens pour elle. Je veux de mon côté tâcher de gagner Dromont ſon Garde-Chaſſe : il a été autrefois à mon ſervice, & quoique ruſtre, il pourroit . . .

HILACTOR.

Hé, Seigneur Actéon, abandonnez, croyez moi, cette entrepriſe téméraire, ſongez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

ACTEON.

Tout ce que vous me direz ne ſervira de rien, je ſuis d'un âge à faire des folies & non des réflexions.

ZACORIN.

C'eſt bien dit, & je ſuis réſolu d'être auſſi fou que mon Maître.

CELIDAN.

Peut-être que le plaiſir que nous donnera aujourd'hui la chaſſe, vous fera oublier cette rencontre malheureuſe.

HILACTOR.

C'eſt bien dit. Il faut donc promptement ſéparer nos relais. Célidan, rendez-vous ſur le chemin de Platée, entre le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux Chiens, & le Pays d'où nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare, & que Si-

on ſe tienne au fond de la Forêt. Et nous, Seigneur, partons pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport, & s'il eſt veritable, nous irons droit frapper à nos briſées.

SCENE V.

ZACORIN ſeul.

LAiſſons-les partir, & tandis qu'ils vont courre leur Cerf, & tâchons de requeſter Lucinette, je n'ai point d'autre Limier que l'Amour, mais j'eſpere qu'il me conduira vers le Fort où elle a paſſé ſa nuit: En effet j'y découvre des pinces d'une Nimphe de ſon âge. Courage, Amour, va outre, velcy, Vault, Vault par les foulées: Mais que vois-je? C'eſt Dromont, le Garde-Chaſſe de Diane, tâchons de l'éviter.

SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

QUe je ſuis malheureux ! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe qui s'eſt échapé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entens remuer quelque choſe autour de moi, ne ſeroit-ce point lui ? Non c'eſt Zacorin. Que le Diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi ?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'eſt vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne penſez pas railler, il vous reſſembloit comme deux goutes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe ?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne, mais il n'en étoit

pas moins gracieux; toutes nos Nimphes ſont au deſeſpoir qu'il ſoit perdu ; elles lui faiſoient mille careſſes, il leur faiſoit mille ſingeries; on ne le nourriſſoit que de confitures & des fruits les plus exquis : & ce chien d'animal s'en eſt allé ſans rien dire.

ZACORIN *à part.*

Ah ! morbleu, ce ſera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour, & dont on a rempli la peau de foin, pour le garder par curioſité.

DROMONT.

Hem, que dites vous?

ZACORIN.

Je dis que ce Singe-là eſt un fou, d'avoir quitté une ſi bonne Auberge, & que ſi j'avois été à ſa place je me ſerois eſtimé trop heureux.

DROMONT.

Comme il eſt deffendu à nos Nymphes de regarder les hommes en face, elles étoient du moins conſolées d'avoir auprès d'elles un Animal qui reſſemblât à quelqu'un d'eux.

ZACORIN.

Comment, il eſt deffendu à vos Filles de regarder les hommes?

DROMONT.

Oüi vraiment, & aux hommes de leur parler ſur peine d'être métamorphoſez. Et voila déja de ma connoiſſance cinq ou ſix débaucheurs de Nymphes que notre Maitreſſe a changez, les uns en Loups,

& les autres en Ours. Et d'où diable venez-vous pour ignorer cela ?

ZACORIN.

Je ne croyois pas qu'il y eût des deffenſes ſi rigoureuſes. Mais vous qui êtes au ſervice de Diane ?

DROMONT.

Oh ! moi, je ſuis ſans conſequence, & Diane ſçait que j'ai aſſez de peine aprés ſes chiens ſans ſonger à l'Amour. Mais adieu, je pourſuis mon chemin, ſi vous avez quelques nouvelles de notre Singe je vous pris de m'en donner.

ZACORIN.

Je n'y manquerai pas. Mais dites-moi un peu, que font vos Nymphes à preſent ?

DROMONT.

Bon, elles ne ſont pas encore éveillées ; pour Diane, elle a déja devancé l'Aurore, & il y a plus d'une heure qu'elle chaſſe. Mais adieu, je n'ai pas le tems de m'amuſer davantage, juſqu'au revoir.

SCENE VII.

ZACORIN ſeul.

Puiſque les Nymphes de Diane ne ſont pas encore éveillées, tâchons de dormir de notre côté n attendant le grand jour, cela me guerira peut-tre de la migraine qui me tourmente, & j'en ſerai antôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinet-e, ſi le hazard m'offre à ſes yeux. Mais comment n'expoſer à lui parler après ce que me vient de dire Dromont? c'eſt à quoi nous ſongerons à notre ré-veil, dormons toujours, le ſommeil porte ſouvent on conſeil, appellons-le à notre ſecours. Sommeil, loux ſommeil, viens répandre ſur moi la douceur de es Pavots. Il n'en fera rien, ſi quelqu'un n'a la bonté de l'appeller en muſique. Depuis un tems la Muſique a le privilége d'endormir les gens les plus éveillez. Petits Oyſeaux, Muſiciens de ces Fo-rêts, mettez je vous prie, un moment la tête à la fenêtre, & joignez vos tendres gazoüillemens au doux murmure de ces eaux.

SCENE VIII.

CHOEUR DES OYSEAUX, L'AMOUR, ZACORIN sur un gazon.

L'AMOUR.

JE triomphe, & j'ai mis Actéon hors de lui même. Tandis qu'il eſt plongé dans de mortelles inquiétudes, comme le Sommeil obéït à ma voix, égayons nous ici un moment, en flatant les déſirs amoureux de Zacorin, par les ſonges les plus extravagans, & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il reſſent pour Lucinette. C'eſt un fou qui ne nuïra pas aux deſſeins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane; d'ailleurs je me plais ſouvent à badiner avec les cœurs des plus chetifs mortels. Si je n'inſpirois jamais que des ardeurs nobles & ſerieuſes, je m'ennuyrois moi même.

L'AMOUR *chante.*

Viens doux Sommeil appaiſer la migraine,
D'un Chaſſeur amoureux qui ſe jette en tes bras,
Hélas, helas, helas,
Il eſt ſi las, ſi las, ſi las,

Qu'à

Qu'à l'endormir tu n'auras pas,
Tu n'auras pas grand'peine.

SCENE IX.

LE SOMMEIL & ſa ſuite, L'AMOUR; ZACORIN endormi.

LE SOMMEIL.

QUe tout garde un profond ſilence;
Vents, ceſſez de ſouffler,
Ruiſſeaux coulez ſans violence,
Zacorin va ronfler.

RONFLEMENS DES BASSES.

TRIO.

Ronfler ſans allarmes,
Ah que le ſommeil eſt doux!
A ſes charmes,
Abandonnez-vous.
Ronflez ſans allarmes,
Ah que le ſommeil eſt doux!

LE SOMMEIL.

Rêves boufons, Comiques ſonges,
Accourez, volez en ces lieux.
Par vos agréables menſonges,
Rendez Zacorin heureux,
Par vos agréables menſonges,
Flatez ſes déſirs amoureux.

ENTRE'E DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin, je ſuis Lucinette,
Je cede enfin à tes ſoupirs,
Si mes faveurs ſont tes plaiſirs,
Je les prodigue, je les jette,
Au devant de tes déſirs.

ENTRE'E
des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant.
Songe qu'en ce moment,
L'Amour te change en chien couchant;

Songe qu'en ceſſant d'être fille,
Lucinette devient Perdreau.
Si le reſpect te dit, tout-beau,
L'Occaſion te dit, pille.

ZACORIN *ſe reveillant en ſurſaut aboye comme un Chien, & le ſommeil & ſa ſuite diſparoiſſent.*

Houp, houp; mais le Perdreau s'eſt envolé. Hélas! on dit bien vrai que tous Songes ſont menſonges. je penſois aller gober Lucinette, & je n'ai pris que du vent. mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette ſans être reconnu de perſonne. Courage Zacorin c'eſt l'Amour qui t'inſpire, il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

DROMONT ſeul.

C'Eſt ici que Diane va raſſembler toutes ſes Nymphes ; & elle m'a chargé d'en écarter les Silvains, les Faunes & les Satyres, s'il en tomboit quelqu'unes entre leurs pattes autant de gobé. Ils vous l'enleveroient auſſi-tôt dans la Forêt de Venus, qui eſt tout proche d'ici, & puis allez les chercher-là. Si-tôt que la Riviere eſt paſſée c'eſt un lieu de franchiſe. Mais que vois-je ? le Prince Acteon ? je le croyois à la Chaſſe.

SCENE II.

ACTEON, DROMONT.

ACTEON.

AH ! mon cher Dromont, que j'ai de joye de te rencontrer.

DROMONT.

Monſeigneur, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

ACTEON.

Tu ſçais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh, par de-là mes merites, Monſeigneur ! il me ſouviens que du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir, j'étois comme le poiſſon dans l'eau.

ACTEON.

Tu n'as rien perdu en entrant au ſervice de Diane.

DROMONT.

Cela eſt vrai, je ſuis dans une aſſez bonne condition, cependant il m'en ennuye, & j'avois beaucoup plus de liberté quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nymphes me font tous les jours mille niches, elles me viennent ſans ceſſe agacer. Oh! ne me parlez point du ſervice des femmes.

ACTEON.

Compte-tn pour rien d'être auprès d'une ſi charmante Maîtreſſe? tu la vois tous les jours, tu lui parle, tu la ſers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de toutes ſes Filles?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable, mon cher Dromont, je changerois bientôt ta condition en une fortune des plus conſiderables.

DROMONT.

Cela me viendroit bien à point. Et en quoi pourrois-je vous être utile?

ACTEON.

J'aime, j'adore Diane, & ſi tu voulois lui parler de mon amour....

DROMONT.

Vous aimez Diane? Ah vous voilà bien tombé! Et d'où diantre vous eſt venu cet amour-là? vous qui condamniez tant autrefois les amoureux?

ACTEON.

Je viens de voir cette Déeſſe pour la premiere fois, je me ſuis ſenti bleſſé d'un trait ſi terrible, que je n'en guerirai jamais.

DROMONT.

Il y avoit longtems que l'amour vous gardoit ce coup-là. Ma foi je vous plains, car Diane ne

eut pas qu'on parle de tendreſſe à la moindre de s Nimphes, ce ſeroit bien pis ſi on lui en parloit.

ACTEON.

Que ſçais-tu ? ſouvent on blâme dans les autres e qu'on paſſe aiſément à ſoi-même ; & ſeroit-elle a premiere Déeſſe qui auroit écouté les ſoupirs d'un nortel ?

DROMONT.

Celle-là eſt faite tout à rebours des autres. Elle ſe âche d'un rien, & quand elle eſt offenſée, il n'y a oint de Déeſſe plus vindicative.

ACTEON.

Ne lui parle de mon amour qu'en paſſant, & ſans lui dire que je te l'aye déclaré, fais lui ſeulement connoître que tu le ſoupçonne.

DROMONT.

Allons, je veux bien m'expoſer à tout pour vous plaire ; mais il faudra que j'employe bien de l'eſprit pour en venir à bout.

ACTEON.

Songe que mon bonheur, mon repos & ma vie ſont entre tes mains.

DROMONT.

J'aurai ſoin de tout cela, allez rejoindre votre Troupe comme ſi de rien n'étoit, & ne paroiſſez point ici, j'irai tantôt vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

SCENE III.

DROMONT ſeul.

VOilà une bonne chienne de commiſſion dont je me charge-là. Après tout le pauvre Actéon eſt un bon Prince, ce n'eſt pas ſa faute s'il a le cœur tendre; mais d'un autre côté, nôtre Déeſſe l'a dur comme un rocher. La voici avec une partie de ſes Nimphes, attendons qu'elle ſoit ſeule pour lui parler.

SCENE IV.

DIANE, DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

DIANE.

VEnez, cheres Compagnes de Diane, retirons-nous ſous ce feüillage épais, Actéon & ſa trou- chaſſent dans cette Forêt, & nous devons éviter urs regards profanes.

DORIS.

En verité, Déeſſe, il y a trop de cruauté à vous e cacher ainſi ſans ceſſe vos appas ; de quoi vous ert cette beauté capable de ravir les mortels & les Dieux, ſi vous n'en faites aucun uſage ?

DIANE.

Je laiſſe à la coquette Venus l'ambition de plaire : cette Déeſſe pour s'être renduë trop familiere, ne s'eſt attirée que des vœux ſans reſpects, & des offrandes mépriſables ; on l'aime ſans l'eſtimer. Mais moi, j'ai cet avantage, que ſans me voir on me deſire, on me reſpecte autant qu'on me redoute, & c'eſt ce que je demande.

DORIS.

Ah ! Déeſſe, ſi j'oſois parler, j'aurois bien des choſes à vous dire là-deſſus !

DIANE.

Parle, ma chere Doris, tu ſçais que tes diſcours n'ont jamais pû m'offenſer ; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouëment, que tu me peux dire librement toutes mes veritez.

DORIS.

Hé bien, je vous ſoutiens donc que c'eſt la plus grande injuſtice du monde, que de ſe cacher quand on eſt belle.

DIANE.

Pourquoi ?

DORIS.

C'eſt que notre beauté n'eſt pas un bien qui nous appartienne ; le Deſtin ne l'a pas faite pour nous, elle eſt faite pour le plaiſir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi ! mes appas ne ſont pas à moi ?

DORIS.

Non certainement ; c'eſt le bien d'autrui ! vous n'êtes, pour ainſi dire, que gardienne de votre beauté ; tous les yeux du monde ont ſur elle des droits, & c'eſt leur dérober leur bien que de les priver du plaiſir d'une ſi charmante vûë.

DIANE.

Je crois faire grace aux prophanes de prévenir les

criminels desirs, & les coupables feux que mes attraits pourroient allumer dans leur ame, & que je me verrois obligée de punir comme j'ai déja fait tant de fois.

DORIS.

Mais seroit-ce une si grande offense que d'oser vous aimer ?

DIANE.

On aime rarement sans espoir, & cet espoir seroit un manque de respect à ma Divinité, qui attireroit bientôt tous les traits de ma vengeance sur le témeraire qui oseroit se flater... Mais finissons ce discours, & ne parlons jamais de l'Amour que pour le detester. Voici l'heure où le Peuple s'assemble dans mon Temple pour m'offrir ses vœux, je vais invisible recevoir ses offrandes, & respirer un moment l'encens qu'on fait brûler sur mes Autels. Pendant ce tems, aimables Nimphes, allez rassembler vos Compagnes, & livrez-vous à d'innocens plaisirs, exprimez dans vos jeux & vos chansons, toute l'horreur que l'Amour vous inspire ; je promets à mon retour un Arc & un Carquois des plus galans à celle de vous qui en aura dit le plus de mal.

SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

AGLANTE.

Livrez-vous à d'innocens plaiſirs. Cela eſt bien aiſé à dire ; mais la Déeſſe eſt ſi ſévere, qu'elle trouve du crime à preſque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus depuis que nous avons perdu notre Singe.

SILVIE.

Ah ! Lucinette, qu'allez-vous rappeller à notre mémoire ! Ne m'en parlez point, ſa perte m'a été auſſi ſenſible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi je le regreterai toute ma vie.

DORIS.

Conſolez-vous, mes cheres Sœurs, le Garde-Chaſſe a mis des piéges par toute la Forêt, nous en attraperons bien-tôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne ſera pas aprivoiſé comme Magotin,

AGLANTE.

Oüi, il nous amenera peut-être quelque Singe mal-faiſant, qui nous mordra en feignant de nous careſſer.

DORIS.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin ſage & docile; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même reſpect qu'avoit le premier; rien n'eſt impoſſible à notre Déeſſe. Mais que vois-je au haut de cet arbre?

SCENE VI.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

AH! ma Sœur, je crois que c'eſt notre Singe.

SILVIE.

Si ce n'eſt pas lui, il lui reſſemble tout-à-fait.

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, c'eſt lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin ? Il eſt encore tout effarouché.

AGLANTE.

Venez, mon fils, venez. Ah ! ma Sœur ce n'eſt pas lui, il vous fait la grimace.

SILVIE.

C'eſt qu'il ne vous connoit pas comme moi. Vous allez voir. Magotin, Magotin ?

LUCINETTE.

Bon, vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanſeuſes ; que ne me laiſſiez-vous l'appeller ? il connoît mieux ma voix que celle de perſonne. Il revient, ne dites mot, & laiſſez moi faire. Petit, petit, petit, deſcendez, mon ami, deſcendez, on ne veut point vous faire de mal, c'eſt Lucinette qui vous appelle. Hé bien ? que vous avois-je dit ? Ne le voila-t-il pas qui deſcend ? Bons Dieux que de careſſes !

SILVIE.

Ah ! l'aimable animal !

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons, baiſez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oublié de ſes ſingeries.

DORIS.

Allons, danſez, ſautez pour Diane, ſautez

Pour moi, pour Aglante, pour Silvie, pour Lucinette.

SILVIE.

Ah ! je ſuis jalouſe, il ſaute mieux pour Lucinette.

DORIS.

Sautez pour les vieilles Nymphes, pour les vieilles Nymphes.

(*le Singe refuſe de ſauter.*)

AGLANTE.

Il n'en fera rien, & il commence même à ſe fâcher ; Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous lui remettrons ſa chaine.... Au ſecours.

(*Toutes les Nymphes enſemble, crient & s'enfuient voyant le Singe en fureur.*)

SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORIN en Singe.

LUCINETTE.

POur moi, je ne le crains point, il ne m'a jamais fait de mal. Venez, venez, mon ami, je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah! charmante Lucinette!

LUCINETTE.

Ah!

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nymphe adorable, & ne fuyez point un Veneur malheureux, qui loin de vouloir vous donner la Chaſſe, vient ſe jetter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où ſuis-je? qu'entens-je? ah je n'en puis revenir! que dois-je penſer de ce que je vois? Diane auroit-elle donné la parole à notre Singe?

ZACORIN.

Je ne ſuis point un Singe, belle Lucinette, je

bis le plus tendre, le plus paſſionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment, vous êtes un homme ? Ah je dois vous fuir.

ZACORIN.

Hé de grace, reſtez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc ? que me voulez-vous ?

ZACORIN.

Vous faire entendre le ſon de mes ſoupirs amoureux.

LUCINTTE.

Quoi ? c'eſt de l'Amour que vous voulez me parler ? On m'en a toujours fait un portrait horrible, & je vous avouërai franchement que c'eſt ce qui me donne quelquefois la curioſité de le connoître. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y aurois-je jamais ſongé. Mais où trouve-t'on ce petit animal-là ? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez peint ſur mon viſage. Mais plûtôt il faudroit pénétrer juſqu'au fond de mon cœur, vous verriez....

LUCINETTE.

Paix, ne parlez plus, voilà notre Garde-Chaſſe, & vous ſeriez perdu s'il vous reconnoiſſoit.

ZACORIN.

Ah ! je ſuis mort ! où fuïr ?

SCENE VIII.

LUCINETTE, ZACORIN en Singe, DROMONT, deux Bouviers.

DROMONT.

NOs Nymphes m'ont averti que le Singe... Mais le voici, prenons bien garde qu'il ne nous échape. Ah ! ah ! Monſieur le drôle, nous vous tenons pour le coup. Oh vous avez beau faire, nous vous allons garder de ſi près, que vous ne vous échaperez plus à l'avenir.

(*Dromont lui remet ſa chaine, il ſaute ſur les paſtres.*)

LUCINETTE.

Ah ! Dromont ne lui faites point de mal.

DROMONT.

Oh ! vous ne connoiſſez-pas ces animaux-là, ils veulent être battus.

LUCINETTE.

C'eſt moi qui vous en prie, ne lui faites rien.

DROMONT.

Je le veux bien, mais ſi dans la ſuite vous en

morduë, ne vous en prenez qu'à vous-même; z promptement rejoindre vos Compagnes qui t en peine de vous.

LUCINETTE *en s'en allant.*

Ah que je tremble pour ce pauvre malheureux !

DROMONT.

En vous remerciant, mes amis, maintenant que i retrouvé notre Singe, je n'ai plus beſoin de ius.

SCENE IX.

DROMONT, ZACORIN en Singe.

DROMONT.

OH ça, Monſieur Magotin, maintenant que nous ſommes ſeuls, il faut que je vous étrille de la bonne ſorte, pour la peine que vous m'avez donné depuis trois jours à vous chercher, je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi vous voulez vous enfuir encore une fois ! allons ici, oüi, oüi, tout cela eſt bel & bon, nous ſçavons bien que quand vous êtes enchaîné vous êtes ſouple comme un gand.

(*Il s'échape & veut monter ſur l'arbre.*)

ZACORIN.

Hélas ! mon cher Dromont.

(*Il ſe jette à genoux.*)

DROMONT.

Miſericorde ! un Singe qui parle, au ſecou moi.

ZACORIN.

Hé ne faites point bruit, & reconnoiſſez les traits de vôtre Singe, l'infortuné Zacorin.

DROMONT.

Zacorin !

ZACORIN.

C'eſt lui-même. Par malheur votre Si ayant été tué il y a quelques jours par des Chaſſe qui ne le connoiſſoient point, je me ſuis revê ſa peau.

DROMONT.

Fort-bien, pour venir chaſſer ſur nos terres, tâcher de nous détourner quelqu'une de nos Ni phes en les amuſant par vos ſingeries ?

ZACORIN.

Hélas, brave & genereux Dromont, ne me p dez pas, je vous avoüerai franchement que je ſ amoureux malgré moi de la belle Lucinette, que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui declar mon amour.

DROMONT.

Vous êtes encore un plaiſant magot. Hé parbl ſi nos Nymphes vouloient qu'on les pourchaſſ

ır, il y a ici d'auſſi bons Chaſſeurs que afin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

e crοi, mon cher Dromont, quand ce ne que vous, j'ai toujours admiré votre adreſſe, bonne mine.

DROMONT.

ıs faites encore le railleur ? oh parbleu, je ous mener tout à l'heure à Diane dans cet ıge.

ZACORIN.

parbleu vous n'en ferez rien, & nous verrons ra le plus fort.

DROMONT *ſe bat avec Zacorin.*

moi, Licarſis, Ruſtaut, Clabaut, Agrette. *Zacorin les renverſe tous par terre & s'échape.*)

SCENE X.

DROMONT ſeul, ſe relevant de ſa chûte.

AH le coquin me la payera. Mais voici no Nymphes qui s'avancent, elles viennent ici s'exercer à leur ordinaire à la Muſique & à la danſe, notre Déeſſe en eſt auſſi entêtée que de la Chaſſe. Eloignons nous. Sitôt qu'elle ſera de retour de ſon Temple, je ſaiſirai un moment favorable pour m'acquitter de la commiſſion dont Actéon m'a chargé.

SCENE XI.

DORIS ſeul.

VEnez, mes Sœurs, il eſt tems d'executer les ordres de la Déeſſe; commençons nos danſes nos chants, & voyons qui de nous pourra le lus donner d'horreur de l'Amour.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E DE NYMPHES.

I. NIMPHE.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,
Soyons toujours en crainte
D'entrer dans ſon enceinte,
Evitons ce cruel Chaſſeur.

Juſqu'à notre défaite,
A cors & cris, il nous pourſuit,
Mais la chaſſe faite,
Notre cœur aux abois réduit,
Souvent il s'en rit,
Et ſonne auſſi-tôt la retraite.

ENTRE'E.

II. NYMPHE.

En vain mon cœur vers la tendreſſe panche,

Je

Je ne veux point jouer avec l'Amour,
Quand on y perd, on y perd ſans retour,
Quand on y gagne, il prend bien ſa revanche.

SYMPHONIE:
douce & agréable.

L'Amour arrive avec les Silvains.

I. SILVAIN.

Sans le connoître,
Jeunes cœurs, voulez vous toujours
Mépriſer le Dieu des Amours ?
Quand vos apas qui le font naître
Du tems auront ſuivi le cours,
Vous vous repentirez peut-être
D'avoir paſſé vos plus beaux jours
Sans le connoître.

ENTRE'E DE L'AMOUR
& des Silvains.

DEUX NYMPHES,

DUO.

Quelle inviſible flame,

Quels traits ſenſibles & perçans
Ont penetré mon ame !
Quels ſont les tranſports que je ſens !

Je languis, je ſoupire,
Je crains, je forme des deſirs,
Amour ſi c'eſt là le martyre
Que l'on ſouffre dans ton Empire,
Quels doivent être tes plaiſirs ?

ENTRE'E DE SILVAINS & de Nymphes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

DIANE ſeule.

QUel déſordre eſt ceci ? que s'eſt-il donc paſſé dans mon abſence ? que ſont devenuës mes Nimphes ? Je croyois les trouver toutes raſſemblées dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. Hola, Dromont, n'y a-t'il rien de nouveau ?

SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DROMONT.

JE ne ſçache rien, Madame, ſinon que l'on avoit ratrapé votre Singe.

DIANE.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien, il s'eſt échapé une ſeconde fois, mais il n'y a pas grand mal, car il étoit devenu ſi méchant, qu'il a tantôt effarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'eſt donc pour cela qu'il n'en paroît pas une ; mais j'eſpere que ma preſence les raſſurera. N'y a t'il rien autre choſe ?

DROMONT.

Ah ! Déeſſe, il eſt arrivé un grand malheur, & j'ai vû un pauvre Chaſſeur dans un triſte état.

DIANE.

Comment ! quel Chaſſeur ?

DROMONT.

Le prince Actéon, Madame.

DIANE.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui ſeroit-il arrivé depuis ce tems-là ?

DROMONT.

C'eſt de ce tems-là tout juſtement qu'il a été bleſſé mortellement.

DIANE.

Et qui l'a bleſſé ?

DROMONT.

Un Animal bien dangereux, Madame.

DIANE.

Et qui encore ? un Sanglier ? un Ours ? un Tigre ?

DROMONT.

Pire que tout cela, Madame. L'Amour.

DIANE.

Et d'où ſeroit parti cet Amour ?

DROMONT.

De vos Terres, Madame.

DIANE.

Tu te trompes, mon ami, ce monſtre-là n'habite point nos Forêts.

DROMONT.

Cependant.....

DIANE.

Cependant, tu voudrois me faire entendre que quelqu'unes de mes Nymphes lui auroit donné dans la vûë.

DROMONT.

Oh non, Madame, je vous aſſure.

DIANE.

Un Mortel quel qu'il fût, qui oſeroit lever ſes yeux ſur elles en ſeroit puni ſévérement.

DROMONT.

La peſte, le Prince Actéon n'eſt pas ſi impolique cela, il connoît trop le mérite d'une Déeſſe comme vous pour....

DIANE.

Cela ſuffit, lorſqu'il n'aime aucune de mes Nymphes, il peut aimer qui bon lui ſemblera, je ne m'y oppoſe pas, je ne puis que le plaindre.

DROMONT.

Ah! Déeſſe, c'eſt trop de bonté que vous avez lui.

DIANE.

De quoi?

DROMONT.

De lui donner la permiſſion d'aimer qui il voudra hors vos Nymphes.

DIANE.

Pourquoi?

DROMONT.

C'eſt que c'eſt vous-même qu'il aime.

DIANE.

Qu'entens-je! Ah quelle inſolence! quelle témerité!

DROMONTr

Hé ! mais il me ſemble...

DIANE.

Tais-toi malheureux, tu ès bien hardi de me tenir : pareils diſcours : ne ſçais-tu pas le reſpect qu'on oit à Diane ?

DROMONT.

Je vous demande pardon, grande Déeſſe, je royois bien faire. Vous m'avez donné ordre de ous avertir de tout ce qui ſe paſſeroit dans vos orêts, & je m'acquite de ma charge.

DIANE.

Le téméraire Actéon oſe aimer Diane, quand ous les Dieux n'oſent lever les yeux ſur elle !

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je lui ai dit.

DIANE.

Comment ? c'eſt donc lui qui t'envoye ?

DROMONT.

Non pas autrement, mais...

DIANE.

Quoiqu'il en ſoit, va trouver ce Prince audacieux, & lui dis que ſi j'entens jamais parler de ſon amour, il apprendra juſqu'où peut aller le couroux de Diane offenſée.

SCENE III.

DROMONT ſeul.

JE m'étois douté que les choſes iroient comme
la, & je ſuis encore bien heureux de m'en
tiré à ſi bon marché. Mais voici Zacorin, &
veux me vanger de l'affaire de tantôt, je ne ſe
pas faché qu'il ſoit un peupuni de l'effronterie qu
a d'aimer Lucinette.

SCENE

SCENE IV.

DROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

HE' bien, mon cher Dromont ? êtes vous encore fâché contre moi ?

DROMONT.

Tout au contraire, & je viens de déclarer tout net à Diane l'amour d'Actéon pour elle, comme il m'en avoit prié.

ZACORIN.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien, ſon affaire eſt faite.

ZACORIN.

Ah ! quel bonheur ! vous deviez bien auſſi parler de la mienne.

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je n'ai pas manqué de faire, & je crois qu'elle ira à peu près de même.

ZACORIN.

Seroit-il poſſible ?

DROMONT.

Bon, cela pouvoit-il aller autrement ? mais je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, il faut

que j'aille au plûtôt trouver Actéon de la part de Diane.

ZACORIN.

Mais du moins apprenez-moi . . . .

DROMONT.

Je n'ai rien à vous apprendre, vous n'avez qu'à vous preſenter, vous ſerez reçû à merveille, & vous allez trouver la Demoiſelle de la meilleur humeur du monde.

SCENE V.

ZACORIN ſeul.

QUe Diable! on diſoit Diane ſi fiere & ſi ridicule! je ſçavois bien moi, que l'Amour n'offenſoit jamais les Belles; il n'y a que maniere de s'y prendre. Mais voici la Déeſſe, & Lucinette eſt heureuſement avec elle; je ſuis ſi troublé que je n'ai pas la force de parler, éloignons-nous un peu pour reprendre courage.

SCENE VI.

) IANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH ! que m'aprenez-vous ? Quoi l'Amour a pénétré juſqu'ici ? il m'a enlevé les plus belles de ıes Nimphes ? il les a rendu ſenſibles pour les ›ieux de cette Forêt ? Tout a deſerté de ces lieux our aller groſſir la Cour de Venus. Ah ! je ſuis dans ıe telle fureur que je ne me connois plus, & je ne :ſpire que la vengeance. Mais ſur qui me vanger ? i je me plains à Jupiter, il ne m'écoutera pas. ondamnera-t-il l'Amour dont il implore lui-mêıe tous les jours l'aſſiſtance ?

DORIS.

Déeſſe, ſi nous oſions...

DIANE.

Non, non, abandonnons plûtôt toutes ces ingraes Nimphes à leur mauvais ſort ; l'Amour qui les ſouſtraites à mes loix, ſervira le premier dans la uite à me vanger de leur perfidie ; il m'en reſte ncore aſſez pour me dédommager de celles qui n'ont abandonnée ; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette qui ont ſi généreuſement repouſſé les

traits de l'Amour, c'en ſeroit aſſez pour me conſoler de tous les chagrins que j'ai eſſuyé dans ce jour.

(*Elle les embraſſe.*)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINETTE, ZACORIN.

ZACORIN.

LA Déeſſe embraſſe Lucinette ; voici juſtement le tems de me préſenter. Grande Déeſſe, je viens vous rendre grace de toutes vos bontez.

DIANE.

Que vois-je ? Quel mortel oſe s'approcher d'ici ? Quel eſt-tu.

ZACORIN.

Je ſuis Zacorin, Madame, un des Chaſſeurs de la ſuite d'Actéon

DIANE.

D'Actéon ! Viens-tu encore m'entretenir de ſon amour ?

ZACORIN.

Non, Madame, je ne ſuis ici que pour mon compte, vous ſçavez que j'adore Lucinette, je crois

elle ne me hait pas, & je viens vous remercier la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci ? Se moque-t-on de Diane ? oi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le aître oſe s'attaquer à moi, & ſes gens à mes Com-ies ! Et où eſt donc le reſpect qu'on doit à une éeſſe à qui tout l'Univers ne doit ſonger qu'en emblant ?

ZACORIN.

Bas. Que Diable veut dire ceci ? *Haut.* Mada-ne, quand vous aurez une Nimphe de moins, c'eſt our vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi ! téméraire audacieux, tu es aſſez hardi ....

ZACORIN.

Moi téméraire, moi audacieux, moi hardi ? je vous aſſûre, Madame que ce ſont des noms qui ne me ſont pas dûs, & que vous n'avez jamais chaſſé de liévre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah ! traitre, il faut que le plus affreux trépas...

DORIS.

Hé ! Madame, c'eſt le fou du Prince Actéon, il ſeroit honteux à une grande Déeſſe de tremper ſes traits dans un ſang ſi abjet.

ZACORIN.

Cela eſt vrai, Madame, je ne mérite pas de mourir de votre main.

DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamorphoſer comme vous avez fait tant d'autres.

DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là, qui ſoit au deſſous de la ſienne ?

LUCINETTE.

Hé, Déeſſe, ayez aſſez de bonté pour lui, pour ſouffrir qu'il en ait le choix.

DIANE.

J'y conſens.

ZACORIN.

Hé bien, s'il en faut paſſer par là, je vous prie, Madame, de me métamorphoſer en joli Epagneul, pour avoir le plaiſir de careſſer ſans ceſſe Lucinette.

DORIS.

Quoi ! malheureux, tu n'es pas encore guéri de ton amour ? Hé, Madame, je vous demande grace toute entiere pour ce miſérable.

LUCINETTE.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

DIANE.

Va, malheureux, retire-toi, tu es redevable à ta baſſeſſe qui te dérobe à ma vengeance ; mais ſur tout garde-toi de paroître jamais devant moi.

ZACORIN.

Hé ! Madame la Déeſſe, je vous le promets, & j'en jure . . .

DORIS.

On n'a pas beſoin ici de tes ſermens. Mais, Déeſſe, maintenant que le Soleil votre Frere a diminué l'ardeur de ſes rayons, ne voulez-vous pas pour vous délaſſer des fatigues de la journée, aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche, & dont ces bois touffus ferment l'accès ?

DIANE.

Oüi c'eſt mon deſſein, & je vais vous y attendre ; prenez ſoin de raſſembler tout ce qui me reſte de fidelles Compagnes pour les y mener avec vous.

ZACORIN.

Meſdames, ſi vous ſouhaitez j'irai garder vos habits.

DORIS.

Quoi tu n'es pas encore loin d'ici ; fuis, profane, & ne paroît jamais dans ces lieux.

SCENE VIII.

ZACORIN ſeul.

ELles ont beau dire, je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah! pauvre Zacorin! Après tout je ſuis bien heureux de ne m'être trouvé qu'un chetif mortel. Souvent les petits ſe ſauvent où les Grands laiſſent leur peau. Mais voici Actéon, que diantre vient-il faire encore ici?

SCENE IX.

ACTEON, ZACORIN.

ACTEON.

MAlgré tout ce que vient de me dire Dromont, mon amour eſt trop violent pour le contraindre; & tandis que nos Chaſſeurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils pourſuivent, je viens chercher ici Diane, lui déclarer moi-même tout ce que je ſens pour elle, duſſai-je m'expoſer à tous les traits de ſa vangeance. Mais que fait ici Zacorin?

ZACORIN.

Paix.

ACTEON.

Comment ?

ZACORIN.

Chut.

ACTEON.

Explique-toi.

ZACORIN.

N'avancez pas plus loin, ſi vous ne voulez être changé en grenoüille.

ACTEON.

Je crois que ce maraut extravague, que veux-tu dire ?

ZACORIN.

Je veux dire que Diane eſt à deux pas d'ici avec ſes Nymphes.

ACTEON.

Quoi tu viens de voir Diane ? Ah, trop heureux mortel !

ZACORIN.

Je voudrois bien ne l'avoir pas vû, car elle m'a donné une terrible frayeur.

ACTEON.

Ah ! il faut abſolument que tu me conduiſes où elle eſt.

ZACORIN.

Non, Seigneur, j'ai promis de ne me plus preſenter devant-elle.

ACTEON.

Mais du moins dis-moi où elle peut être, je veux abſolument la voir.

ZACORIN.

Puiſque vous le voulez abſolument, vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruiſſeau, vous le trouverez qui ſe baigne avec ſes Nimphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher ; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

ACTEON.

Quoiqu'il puiſſe m'en arriver, mon amour & ma curioſité l'emporte ſur tous les perils qui pourroient ſuivre une entrepriſe auſſi temeraire. Et quel malheur puis-je craindre qui ſoit au-deſſus du bonheur que le hazard me preſente ?

SCENE X.

ZACORIN ſeul.

QUe *diable va-t'il là tenter ?* Je tremble ! & Diane va exercer ſur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refuſé ma chere Lucinette ! je ſerai long-tems à guérir de mon amour, & cette aimable Nimphe ſera toujours gravée dans mon cœur. Malheureux Zacorin, tu n'oſerois plus déſormais regarder en face cet objet ſi charmant ! ſi tu la vois ce neſera qu'en dormant. En dormant : quelle cruelle extrêmité !

ſere obligé de fermer les yeux pour voir ſa maieſté ! Mais Actéon eſt long-tems, je ſouhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enſeigné, & que Diane....

Les Nimphes de Diane crient derriere, le Théâtre.)

Haye.

ZACORIN.

Ah ma foi pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE *derriere le Théâtre.*

Apprens, mortel audacieux,
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah, mon pauvre Maitre eſt aſſurément payé de ſa curioſité ! je crains bien que la Déeſſe n'étende ſa vangeance juſques ſur moi, pour lui avoir enſeigné. Mais que vois-je ?

SCENE XI.

ACTEON un bois de Cerf ſur la tête, ZACORIN.

ACTEON.

AH ! mon cher Zacorin, je ſuis tout hors de moi. Non, jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à mes yeux. Que la Déeſſe me puniſſe par les plus cruels tourmens, il n'eſt point de peine ſi grande qui égale le raviſſement où je ſuis. Ah ! ſi tu ſçavois ce que je viens de voir. . . .

ZACORIN.

Ah ! ſi vous ſçaviez ce que je vois?

ACTEON.

Que vois-tu ? quelques gouttes d'eau que dans ſon dépit la Déeſſe m'a jetté au viſage ; mon cerveau en a été un peu troublé dans le moment, mais ce n'eſt rien.

ZACORIN.

Et non dà, il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle : mirez-vous, s'il vous plait, dans le clair ruiſſeau.

ACTEON *ſe regardant dans le ruiſſeau.*

Ah que vois-je, malheureux ! mais je ſens mon

ſage s'allonger, je ſens mes bras s'étendre, mes ieds ſe retreſſiſſent, une frayeur s'empare de mon me. Que dis-je ? je me trouve plus leger que de outume, & il me prend une envie de courir & de t de fuir à laquelle je ne puis reſiſter.

ZACORIN *parlant dans l'aile.*

Et où allez-vous donc, Seigneur? avez vous perdu l'eſprit ? Mais le voilà métamorphoſé tout-à-fait, il a pris la même forme du Cerf que nous courrons, & voila nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le cors ſonne la vûë du Cerf.*)

ZACORIN.

Ah ! que vois-je, voilà bien pis, on lui donne la vieille Meute.

CHOEUR DE PIQUEURS.

derriere le Théâtre.

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Princeſſe, Tigreſſe,
Rapidaut, Rafinaut,
Viteſſe, Soupleſſe,
Murmuraut, Fanfaraut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ZACORIN *criant derriere le Théâtre.*

Ah malheureux ! Voilà ſes chiens qui le pour-

ſuivent de plus belle, haye, haye, ce n'eſt pas là le Cerf de Meute, Hourvari, Hourvari à moitié haut.

(Le Cors continuë à ſonner.)

ACTEON *en Cerf traverſe le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui, le Cerf & les chiens lui paſſent ſur le corps.*

Ah, mon cher Maître! *(Aux Piqueurs.)* Hé, Meſſieurs, arrêtez-vous donc, & écoutez-moi.

CHOEUR DE CHASSEURS.

derriere le Théâtre.

Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Que l'on ſonne,
Que l'on donne,
Comme il faut.
Tayaut, Tayaut, Tayaut.

ACTEON *en Cerf revient ſur le Théâtre avec tous les chiens.*

ZACORIN *courrant après les Piqueurs.*

Ah, voilà bien-tôt mon Maître aux abois.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Allali, Allali, Allali,
Qu'on ſe réjoüiſſe,
Que l'air retentiſſe,

Des cors & des cris,
Il eſt pris, il eſt pris.
Allali, Allali, Allali.

HILACTOR.

Ah ! que je voudrois qu'Actéon fût ici preſent, il auroit de plaiſir.

ZACORIN *revenant tout eſſouflé.*

Plût au Ciel, bien plûtôt, qu'il en fût abc !

CELIDAN.

Il faut promptement lui lever le pied pour le prêter à Actéon à ſon arrivée.

ZACORIN.

Arrêtez donc, vous allez couper le bras de on Maître.

HILACTOR.

Que dis-tu ?

ZACORIN.

Je dis que cet animal là eſt Actéon lui même, ue Diane vient de métamorphoſer en Cerf, pour 'avoir vûë tout-à l'heure dans le bain toute nuë.

(*Il prend le foüet d'un Piqueur.*)

Derriere, chiens, derriere.

HILACTOR.

Ah, malheureux ! Et que ne nous diſois-tu celà d'abord ?

ZACORIN.

Bon, eſt-ce que les Chaſſeurs le plus ſouvent

entendent raiſon ? Ah, mon cher Maitre ! com vos chiens vous ont accommodé ! La pauvre bê reſpire encore, hélas ! ſi l'on pouvoit lui donn du ſecours.

SCENE XII.

L'AMOUR & les Acteurs de la Scene precedente.

L'AMOUR.

SUſpendez vos regrets, Diane touchée du ſort d'Actéon va lui rendre ſa premiere forme. Allez promptement laver ſes playes dans la prochaine fontaine dont l'eau ſalutaire va dans ce moment le guérir de toutes ſes bleſſures.

ZACORIN.

Ah ! grace aux Dieux, nous en ſerons quittes pour la peur.

L'AMOUR.

Et vous, heureux habitans de ces forêts, ne craignez plus déſormais la ſeverité de Diane, puiſque le trait que je viens de lui lancer l'a déja rendue ſenſible à la pitié ; j'eſpere que dans la ſuite ſon cœur ne ſera pas inpénétrable à l'Amour, & je lui

ferai

ërai voir que je ſçais tôt au tard me vanger de le ceux qui mépriſent mon Empire.

ZACORIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point népriſé.

L'AMOUR.

J'aurai ſoin d'aſſurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joïe & d'allegreſſe, celebrer iei mon Triomphe.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E

De Chaſſeurs, de Silvains, &

Nymphes.

CHOEUR.

QUe tout celebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour

UN SILVAIN.

Jeunes Nimphes, venez-vous rendre,
Ne fuyez-plus des traits vainqueurs,
Dont malgré toutes ſes rigueurs,
Diane ne peut ſe deffendre.

CHOEUR.

Que tout celebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

II. SILVAIN.

ans craindre ſes peines cruelles,
haſſeurs, vous pouvez être Amans.
Courez de belles en belles,
hangez d'objets à tous momens,
Pour les cœurs infidelles,
L'Amour n'a point de tourmens,
Il ne punit que les rebelles.

CHOEUR.

Que tout celebre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

TOutes les Nymphes de Diane,
Me regardoient comme un profane,
Mes traits leur ont livré l'aſſaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut.
Mais loin de gemir de leurs peines,
Leur cœur trop farouche adouci,
Se plaint encor portant mes chaînes,
D'avoir été trop tard puni.
Et chante Allali, Allali.

UNE NYMPHE.

Qu'un vieillard prés de moi ſoupire,
Qu'il me parle de ſon martyre,
Je romps les chiens tout auſſi-tôt,
A haut, A haut, A haut, A haut,
Mais qu'au doux ſon de ſa muſette,
Un tendre Amant jeune & joli,
S'en vienne me conter fleurette,

Mon cœur en eſt tout réjoüi,
Je chante Allali, Allali.

UN CHASSEUR.

Chaſſeurs qui pourſuivez les Belles,
Si voulez triompher d'elles,
Ne reſtez jamais en deffaut,
Tayaut, Tayaut, Tayaut, Tayaut,
Criez en ſuivant votre proye,
Amour à moi, Velci, Velci,
Si vous ne quittez point la voye,
Vous aurez bientôt réuſſi.
Et puis Allali, Allali.

UNE NYMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,
Et me croit toujours en deffaut,
A hau, A haut, A haut, A haut,
L'Amant jaloux gronde ſans ceſſe,
Avec lui toujours Hourvari.
L'inconſtant changeant de Maîtreſſe,
Me permet de changer auſſi,
Et puis Allali, Allali.

AU PARTERRE.

Contre le ſuccès d'un Ouvrage,

Souvent la Cabale fait rage,
S'écriant au moindre deffaut,
A haut, A haut, A haut, A haut,
Mais le Parterre veridique,
Dont ſe goût n'a jamais failli,
Laiſſant aboyer le Critique,
Lorſque la Piéce a réuſſi,
S'écrie allali, allali.

ENTRE'E GENERALE de Chaſſeurs, de Silvains & de Nymphes.

FIN.

LA NOUVEAUTE', COMEDIE.

Répréſentée en 1727.

ACTEURS.

LA NOUVEAUTE'.
LE TEMPS.
MOMUS.
MERCURE.
LISANDRE, Petit Maître de Robe.
ELIANTE, Jeune Coquette.
UN NOUVELLISTE.
CLAUDINE, Païſanne.
UN VIEUX BARON, } Vêtus à l'ancienne mode.
UNE VIEILLE BARONNE, }
UN PAGE DE LA BARONNE, }
LA CASCADE, Maître de Muſique.
LA RIMAILLE, Poëte.
Un Conſeiller, une Marquiſe, une Comteſſe, un Bourgeois, une Bourgeoiſe, un Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand, un Provincial, & pluſieurs autres perſonnages amoureux de la Nouveauté.

La Scene eſt ſur les bords du Fleuve de l'Ennuy.

LA NOUVEAUTE',

COMEDIE.

Le Théâtre repreſente un Bois de Cyprès dépoüillez de verdure, au travers duquel paſſe le Fleuve de l'Ennuy, dont les Eaux ſont noires & bourbeuſes. On voit ſur ſes bords pluſieurs perſonnes de divers caractéres qui attendent que le Tems vienne les paſſer, & les tirer de ce triſte lieu, & pluſieurs images de gens qui s'ennuyent.

SCENE PREMIERE.

LE TEMS une Rame à la main.

Chante.

C'Eſt ici de l'Ennuy le Fleuve affreux & ſombre,
Les plus heureux Mortels le paſſent tour à tour.
Des plaiſirs on n'y voit que l'ombre,
Les ſoucis, les chagrins regnent dans ce ſéjour.

SCENE II.

LE TEMS, MOMUS.

MOMUS.

HOla, bon-homme, ne ſçauriez-vous m'enſeigner le Fleuve de l'Ennuy ?

LE TEMS.

C'eſt ici, mon Enfant, vous voilà ſur ſes bords; ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres, & en voyant tant de gens aſſoupis ? Mais me tromperois-je, ou ſeroit-ce Momus ?

MOMUS.

C'eſt le Tems, je penſe ? oüi, c'eſt lui-même; bons Dieux, que je le trouve changé ! hé que faites vous ici, Pere Saturne ?

LE TEMS.

Hélas, mon cher Ami, depuis que Jupiter nous a tous chaſſez du Ciel, il m'eſt arrivé bien des traverſes ſur la terre ; mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir ſur ces bords : c'eſt moi qui paſſe & repaſſe tous les Mortels de la joye à la triſteſſe, & de la triſteſſe à la joye.

MOMUS.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien u Tems.

LE TEMS.

Oüi, mais il eſt bien fatiguant; le Fleuve de Ennuy coule bien lentement, & j'ai toutes les eines du monde à amener à bon port ceux qui ſe nt une fois embarquez ſur ſes eaux bourbeuſes.

MOMUS.

Et qui ſont ces eſpéces d'Ombres que je vois le ong de ces arbres ?

LE TEMS.

Ce ſont les images de ceux qui s'ennuyent actuellement dans le monde. Par exemple. Une jeune emme mariée à un Vieillard. Un Ecolier de Droit qui attend de l'argent de ſa Province, s'amuſe à lire des Epitaphes. Un Poëte qui attend ne penſion de la Cour, & un Tailleur de l'argent 'un Intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même tems.

LE TEMS.

Ceux que tu vois-la endormis, ſont deux petis Maitres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq Actes écrites en vers ſerieux. Plus loin ce ſont des Coquettes qui ont vieilli & que la perte de leur Amans a réduites à ſe plonger dans le Fleuve de l'Ennuy. Plus haut, c'eſt un galant homme qui depuis

une heure attend qu'un Commis de la Doüanne daigne lui répondre ; & plus bas un Gaſcon prié à diner, à qui un plaideur Manceau conte le fond de ſon Procès. Mais je n'aurois jamais fini ſi j'entreprenois de t'expliquer tous les ſujets que chacun a de s'ennuyer ; je te dirai ſeulement, que ceux que tu vois ici aſſoupis autour de moi, ſont des Curieux de ſpectacles, qui attendent que les Comediens, ou l'Opera donne quelque choſe de bon.

MOMUS.

Oh, parbleu, cela vient à merveille, & c'eſt juſtement ce que je cherche.

LE TEMS.

Comment ?

MOMUS.

Vous ne ſçavez donc pas que depuis notre diſgrace je me ſuis fait Courtier des Théâtres ?

LE TEMS.

Courtier des Théâtres !

MOMUS.

Oüi.... C'eſt moi qui annonce tous les jours au Public les Piéces qu'on y doit jouër.

LE TEMS.

Il faut que tes Marchands de paroles n'ayent pas vendu de trop bonnes choſes depuis un tems, car au ſortir de chez eux nous avons vû arriver bien des gens ſur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des Magazins remplis des meil-eures Marchandiſes ; elles n'ont qu'un défaut, c'eſt u'elles ſont trop anciennes, & j'ai toutes les peines u monde à en procurer le debit. Chacun tombe 'accord qu'elles ſont parfaites, on les a admirées utrefois, & l'on ne ſe donne pas ſeulement la pei-e de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les nnoncer encore pour voir ſi le goût ne ſeroit point hangé.

LE TEMS.

Annonce tant qu'il te plaira. Mais je ſuis ſûr que u n'étrenneras pas.

SCENE III.

MOMUS, LE CONSEILLER, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE BOURGEOIS, & pluſieurs gens endormis.

MOMUS.

L'Académie Royale de Muſique répréſentera aujourd'hui Pirame & Thiſbé.

LE CONSEILLER.

Allons, Meſdames, voici l'heure de l'Opera ; ſouhaittez-vous que je vous y mene ?

LA COMTESSE.

Pirame & Thiſbé ? ah ! je le ſçais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe , c'eſt toujours de la Muſique. Pour moi , que l'Opera jouë tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une répréſentation pendant toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh ! pour aujourd'hui , Monſieur le Conſeiller, vous ne nous quitterez point , s'il vous plaît.

MOMUS.

Les Comediens Italiens répréſenteront aujourd'hui Arlequin jouët de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah ! c'eſt une Piéce toute Italienne , il n'y va jamais perſonne, & la plûpart de leurs Piéces Françoiſes ſe reſſemblent toutes , elles roulent toujours ſur le même pivot ; les amans y parlent ſans ceſſe un langage guindé , auſſi obſcur pour moi que l'Italien même.

MOMUS.

Les Comediens François répréſenteront aujourd'hui le Miſantrope , à demain Tartuffe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que Diable, toujours le Miſantrope, Tartuffe ou l'Avare. Eſt-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes ?

MOMUS.

On la joüoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela eſt fâcheux, car nous l'aurions euë aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la jouëra bientôt... Mais où va Mercure ſi vite ?

SCENE IV.

MOMUS, MERCURE, & les Acteurs de la Scene précedente.

MERCURE.

AH ! mon cher Momus, je ſuis ravi de te trouver ; j'ai à t'apprendre que je ſuis entré ce matin au ſervice d'une Dame capable d'enrichir tes Marchands, s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

Et quelle eſt-elle ?

MERCURE.

C'eſt une jeune Coquette qui change tous les jours ; elle eſt tantôt belle, tantôt ridicule, & cependant on court toujours après elle. Elle a pour pere le Caprice, & pour fille la Curioſité ; en un mot c'eſt la Nouveauté, dont je ſuis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au ſervice de la Nouveauté? ah! mon cher ami, que tu es heureux! tu ſers pourtant là une grande friponne.

MERCURE.

Pourquoi?

MOMUS.

C'eſt qu'elle vole tous les jours les anciennes Marchandiſes de nos Magaſins, qu'elle déguiſe le mieux qu'elle peut pour les faire paſſer; mais elle a beau faire, on reconnoit toujours ſes larcins. *Quoi*qu'il en ſoit, que nous viens-tu annoncer de ſa part?

MERCURE.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ſes Audiences ſur le Théâtre de la Comedie; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle, pourra former une eſpece de petite Comedie d'un goût nouveau, dont la Nouveauté ſera le ſujet & le titre.

MOMUS.

Cette idée ne me déplaît pas; mais il faudroit après cela un petit Divertiſſement à la loüange de la Nouveauté, quelques Vaudevilles.

MERCURE.

C'eſt à quoi nous avons pourvû. Annonçons toujours ſon arivée comme un Piece nouvelle. La Nouveauté, Meſſieurs, la Nouveauté, Piéce nouvelle. Hé bien, vois-tu comme déja chacun ſe réveille?

MOMUS.

Oüi vraiment, & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

SCENE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBE'.

UN GARÇON MARCHAND.

UNe piéce nouvelle ! Monſieur, eſt-elle bonne?

MERCURE.

C'eſt ce qu'on ne ſçait pas encore, Monſieur.

UN CLERC.

Monſieur, eſt-elle bien riſible?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monſieur, eſt-elle de Moliere?

MERCURE.

Un Comedie nouvelle de Moliere? Et d'où diable venez-vous?

LE PROVINCIAL.

Ah! je vous demande pardon, c'eſt que je croyois que c'étoit un Tragedie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre, une Tragedie de Mo-

liere en un Acte, & intitulée la Nouveauté encore ! Oh ! pour le coup c'eſt ce qu'on n'a jamais vû, & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'eſt une petite Comedie en Proſe.

LE PROVINCIAL.

Hé, Monſieur, les Vers en ſont-ils beaux ?

MERCURE.

Ah ! je perds patience ! & l'on vous dit qu'elle eſt en Proſe.

LE PROVINCIAL.

Le ſujet eſt-il tiré de la Fable ou de la Métamorphoſe ?

MERCURE *en riant.*

Non ; c'eſt de l'Hiſtoire.

LE PROVINCIAL.

Monſieur, l'a-t-on déja joüée ?

MERCURE.

Et non, Monſieur, on vous dit qu'elle eſt toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah ! j'entends bien, toute nouvelle. Et quand en donnera-t-on une autre ?

MERCURE.

Hé ! Monſieur, attendez du moins que nous ayons eû le ſuccès de celle-ci.

UNE BOURGEOISE.

Et ſur quel Théâtre, Monſieur, la joüera-t-on ?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, Madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux, car auſſi-bien on n'y en joüe ıs ſouvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monſieur, quelle en eſt l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monſieur, ce ſont toutes Sce-es détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux utres, que par les liaiſons qu'elles ont avec la Nouveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout e monde à la fois, les uns viendront lui rendre grace, & les autres ſe plaindre d'elle.

L'ABBE'.

Une Piéce ſans intrigue ſur le Théâtre François! Il falloit bien plûtôt la donner aux Italiens; il me ſemble qu'ils ont ſeuls le privilege d'en joüer de ſemblables.

MERCURE.

Et qu'importe, ce ſera une Nouveauté que d'en joüer une dans ce goût-là ſur le Théâtre François, & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Meſſieurs, ne manquez jamais la premiere répréſentation d'une Piéce, on n'eſt pas toujours ſûr d'en voir une ſeconde, & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comedie, puiſque la voilà qui vient en perſonne au devant de vous.

SCENE VI.

Le Fleuve de l'Ennuy diſparoît.

LA NOUVEAUTE' ſuivie d'une foule de gens de toute eſpeee, chante.

LA Nouveauté vous appelle,
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une Bagatelle,
Quand elle eſt nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle,
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX *enſemble.*

Charmante Nouveauté...

LA NOUVEAUTE'.

Oh! doucement, je ne puis pas vous écouter tous

fois ; tout ce que je puis faire, c'eſt de donner lience à chacun à ſon tour.

SCENE VII.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE.

LISANDRE.

Imable mere de l'Inconſtance, charmante Nou-veauté, vous voyez un Amant qui a ſoupiré un ı auprès de la plus aimable perſonne du monde, ai n'a pû paſſer un ſeul jour ſans la voir, qui en été aimé tendrement, & qui cependant ſe ſent au-ourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? votre Belle vous auroit-elle donné quelque chagrin ? quelque jalouſie ?

LISANDRE.

Au contraire, & c'eſt ce dont je me plains. Ne nous étant jamais broüillez enſemble, nous n'avons jamais pû goûter le plaiſir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vêcu un an enſemble ſans vous broüiller ? Ah, que vous avez dû vous ennuyer ! Quelques obſtacles étrangers n'ont-ils jamais traverſé votre amour ?

LISANDRE.

Hélas ! non ; nous ne dépendions que de nous mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTE'.

Ah ! que cela étoit triſte !

LISANDRE.

Enfin ſur le point de nous marier, nous avons fait réflexion que notre tendreſſe étant épuiſée, le mariage à coup ſûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez penſé fort juſte.

LISANDRE.

Que vous dirai-je ? nous réſolumes hier de ne nous plus revoir, & j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déja formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ! je n'en doute point ; dans une inconſtance mutuelle, une Belle n'eſt jamais la derniere à ſe pourvoir. Enfin, que me demandez-vous ?

LISANDRE.

Une Maîtreſſe nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTE'.

Qu'importe, pourvû qu'elle vous plaiſe davantage. Comment étoit faite la vôtre ?

LISANDRE.

taille ſuperbe, les cheveux blonds, & un œil & mourant, le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTE'.

ſ bien, pour changer, prenez moi une brune :heveux d'ébenne, qui ait un œil vif & petillant :s manieres gayes & enjoüées.

LISANDRE.

h ! je ſuis déja charmé du portrait que vous n faites.

LA NOUVEAUTE'.

'enez, voilà une perſonne qui vient à nous qui en)roche aſſez.

LISANDRE.

Ah ! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai dans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

Laiſſez-moi apprendre ce qu'elle me veut, &)us viendrez dans l'inſtant nous rejoindre.

SCENE VIII.

LA NOUVEAUTE', ELIANTE.

ELIANTE.

BOn jour, ma chere Nouveauté. *Me reconnoiſſez-vous?*

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois? je vous vois tous les jours.

ELIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près d'une mois que vous ne m'avez vûë. Je vous dirai que ce beau blondin que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire, eſt abſent depuis trois ſemaines. Nous nous ſommes quittez avec les plus belles proteſtations du monde; il devoit *revenir* au bout de huit jours, je l'attendois avec impatience, je n'ai vû perſonne. Peut être a-t'il cru, en prolongeant ſon abſence, me donner plus d'ardeur, il s'eſt trompé, je me ſuis habituée inſenſiblement à ne le plus voir, & à la fin je l'ai oublié entierement.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai que l'abſence réveille quelquefois les

's, mais quand elle eſt trop longue elle les é-
: tout-à-fait.

ELIANTE.

'y penſons plus, Madame la Nouveauté, n'y
ons plus, je veux déſormais des Amans qui ne
ent point de voyages.

LA NOUVEAUTE'.

i vous vous déclarez pour les ſedentaires, j'en a;
à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté
Maîtreſſe d'un pas; il eſt à preſent à loüer.

ELIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame
Nouveauté, faites nous voir un peu ce Phœnix-

LA NOUVEAUTE'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vûë,
a été charmé de votre perſonne.

ELIANTE.

Ah, c'eſt un petit Maître de Robe. Je n'en ai
oint encore eu dans ce goût, & je ne ſerai pas
achée que mon cœur contente là-deſſus ſa curioſi-
é.

SCENE IX.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE, ELIANTE.

LISANDRE.

JE ne croyois pas, Madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au deſſus; mais en voyant vos appas, je reconnois mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautez par comparaiſon, vous en trouveriez encore beaucoup au deſſus de la mienne; mais je crois que c'eſt la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTE'.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part, & je vous avouerai franchement que c'eſt moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ELIANTE.

Ah, Madame, qu'allez-vous lui découvrir?

LA NOUVEAUTE'.

Ce que vos yeux ont déja commencé à lui faire connoître.

LISANDRE.

LISANDRE.

Seroit-il poſſible, charmante perſonne ?...

LA NOUVEAUTE'.

Oh, doucement, je ne ſuis pas en ſituation d'entendre tout ce que deux Amans, qui ſe voyent pour la premiere fois ont à ſe dire, cela ne finiroit d'aujourd'hui, & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu, juſqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment juſqu'au revoir? Ah, Madame la Nouveauté, il ſuffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteſte que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTE'.

Mille autres avoient promis la même choſe, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déeſſe, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous faites bien. Mais quel eſt cet homme? il a tout l'air d'un Nouvelliſte.

SCENE X.

LA NOUVEAUTE', UN NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

HE' bien, qu'eſt-ce, Madame la Nouveauté? quelle nouvelle? que nous apprendrez-vous d'Eſpagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de...

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie eſt fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah, que m'apprenez-vous? nous allons avoir à coup ſûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela ſe pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embaraſſe le plus, c'eſt de ſçavoir qui nous mettons ſur le Trône. Son Fils aîné eſt un imbecile, & les cadets ont une ambition démeſurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront,

e quoi vous embaraſſez-vous ?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embaraſſe ! Et ne ſçavez-vous pas, Madame, que dans les choſes les plus indifferentes, l eſt bien mal aiſé de ne pas prendre un parti, ne ût-ce que pour le plaiſir de le défendre, & d'entrer n diſpute avec ceux du parti contraire ?

LA NOUVEAUTE'.

Et que vous en revient-il ?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juſte dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTE'.

Et quand vous vous êtes trompé ?

LE NOUVELLISTE.

Ah ! j'en reſſens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perſe m'empêchent toutes les nuits de dormir, & je me couchai l'autre jour ſans ſouper, lorſque j'eus appris que le Siege d'Hiſpahan étoit réſolu ; j'avois gagé qu'il ne ſeroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et qui êtes-vous, pour vous intereſſer ainſi à tous les évenemens du monde ?

LE NOUVELLISTE.

Je ne ſuis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je paſſe les journées entieres au Caffé à apprendre & à débiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la réuſſite, ou des chûtes des Piéces de Théâtres. Voilà tous mon emploi.

LA NOUVEAUTE'.

Quoi, vous hantez les Caffés ! & ce ſont les lieux où je ſuis le plus ſouhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau ſouvent être acompagnée de triſteſſe, on a toujours de l'impatience de me voir arriver ; & tel me vient débiter les larmes aux yeux, qui ne laiſſe pas d'avoir un ſecret plaiſir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je ſuis, chacun me défigure ſelon ſes interêts, ou ſes conjectures. Cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela, & l'on m'a fait ſouvent publier la victoire avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il eſt vrai, & c'eſt pourquoi je m'adreſſe à vous même pour avoir des nouvelles de la premiere main. Par exemple, on vous a annnoncé pour aujourd'hui ſur le Théâtre François, y ferez-vous bonne ou mauvaiſe ?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en penſent vos Meſſieurs ?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'choſe ; voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçû de la part de vos partiſans pour vous aplaudir ; mais en voici en même tems un autre de la part de la Cabale pour vous ſifler ; j'entrerai à la Comedie avec l'un, & je ſouperai avec l'autre.

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous ?

LE NOUVELLISTE.

Je reſterai neutre, comme j'ai fait à l'Opera ans la diſpute des Pelliſli&ens des Mauriens.

C'eſt ainſi qu'on appelloit les Partiſans de Mlles. :lliſſier & le Maur, Excellentes Actrices de l'Opera, rſqu'elles joüoient le Rolle de Thiſbé tour à tour.

LA NOUVEAUTE'.

C'eſt tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté, juſqu'au revoir, je vous ſouhaite toute ſorte de proſperités. Je vais débiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvelliſtes & nous tiendrons tantôt Conſeil là-deſſus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien ; cela ſera d'une grande importance à l'Etat.

SCENE XI.

LA NOUVEAUTE', CLAUDINE.

CLAUDINE.

BOn-jour, Madame. N'eſt-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma Fille, c'eſt moi-même.

CLAUDINE.

Ah, Madame, que j'en ſuis bien aiſe ! je viens vous prier de me donner un viſage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un viſage nouveau ! Et le vôtre vous ſied ſi bien, & il eſt ſi joli.

CLAUDINE.

Il eſt vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça ; mais depuis trois ans que nous ſommes mariez, il dit qu'il l'a tant vû, tant vû, qu'il s'ennuye à préſent de le trouver toujours tout de même, & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'eſt pas ſi belle que moi à beaucoup près. Oh cela me fâche tant quand j'y penſe !

LA NOUVEAUTE'.

Vous aimez donc votre mari aparemment ?

CLAUDINE.

Je crois qu'oüi ; mais je ne ſerois pourtant pas ſâchée de mon côté qu'il changeât auſſi de figure, qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village, Monſieur le Chevalier, qui eſt arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous aimeriez ce jeune Seigneur ?

CLAUDINE.

Oh, non pas autrement, je n'aime ſeulement de ſon viſage, ſa taille, ſon eſprit & ſes manieres ; car pour du reſte...

LA NOUVEAUTE'.

J'entens votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, que je ſuis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui, & de voir qu'il s'ennuye de me regarder.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt un moyen de le déſennuyer ; c'eſt de lui donner de la jalouſie, & de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh, je n'ai garde, Madame, cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTE'.

Et tant mieux, cela renouvelleroit ſon amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment, Madame, il faut quelquefois cher les gens pour s'en faire aimer davantage? ce me paroît aſſez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ce ſont des ſecrets qui ſont inconnus au Village.

CLAUDINE.

Hé, dites moi, Madame en fâchant mon mari cela me donnera-t'il un autre viſage ?

LA NOUVEAUTE'.

Non, mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monſieur le Chevalier. Ah Madame qu'ils ſont beaux!

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari devenant jaloux, vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh, j'entens bien à preſent, Madame; mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monſieur le Chevalier; car il me deffendroit peut-être de le regarder, & je crois que cela me facheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, laiſſons les choſes comme elles ſont, en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'eſt-il pas vrai ? Mais, Madame, je vous rie que je ne ſois pas venuë vous conſulter en vain, ne pouvant changer mon viſage, donnez moi u moins quelques nouvelles manieres de plaire, ue les autres femmes n'ayent pas encore inven-ées ; j'en ai déja eſſayé pluſieurs qui m'ont ren-uë moins belle que je n'étois ; ce que je vous de-nande, au moins, c'eſt toujours dans le deſſein le plaire à mon mary ; ſi j'ai le malheur de plaire quelqu'autre, ce ne ſera pas ma faute.

LA NOUVEAUTE'.

Vous me demandez une maniere de plaire qui ne ſoit pas commune ? reſtez dans votre naturel, mon enfant, c'eſt un ſecret dont peu de femmes ſe ſoient encore aviſées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu. Mais d'où ſortent ces deux figures extraordinaires?

SCENE XII.

LA NOUVEAUTE', un vieux BARON une vieille BARONNE avec un PAGE, vêtus à l'ancienne mode.

LE BARON.

QU'eſt-ce donc, Madame la Nouveauté? que veut dire tout ceci? Vrayment nous vous avons bien de l'obligation, Madame la Baronne mon Epouſe, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monſieur, en quoi aurois-je pû vous déplaire?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpetuels, vous êtes cauſe que nous venons d'être hués de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela eſt ſurprenant! & contez-moi un peu cela pour rire.

LE BARON.

Vous ſçaurez, Madame, pour vous dire les choſes par ordre ...

LA BARONNE.

Oh, s'il vous plaît, mon cher Epoux, laiſſez-moi parler.

LE BARON.

Je ſuis plus au fait que vous, m'Amour, & avec votre permiſſion j'expliquerai à Madame...

LA BARONNE.

Oh, expliquez donc, & dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur, je m'y prepare.

LA BARONNE.

Vous vous y preparez; & moi je commence. Il faut ſçavoir, Madame, qu'ennuyez du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirez il y a environ quarante ans dans le fonds de nos Terres. ce fut auſſi un peu votre jalouſie qui en fut cauſe, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu, Madame, point de digreſſion.

LA BARONNE.

Ennuyez dans la ſuite de cette vie champêtre, nous avons eu au bout de quarante ans la curioſité de revenir à la Cour; & à notre arrivée, nous y venons d'être raillez de tous les Courtiſans ſur notre ajuſtement.

LA NOUVEAUTE'.

Eſt-il poſſible?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne pour une Baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et Monſieur le Baron, pour un Baron de la Craſſe; & je crois que ſi nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de reſpect.

LE PAGE.

Bon, Madame, n'ont-ils pas dit auſſi que j'avois l'air du Valet de Careau? ſi vous ſçaviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites.

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je vous diſe? vous avez l'air un peu antique, au moins; & ſi vous m'aviez conſultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment? on ne reconnoît pas les gens dans ce pays-là au bout de quarante ans.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Sçavez-vous bien, Madame, que lorſque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui ſe mit plus galamment que moi, & voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Genes en France.

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'eſt-il pas le même que j'avois le lendemain de nos nôces, & qui fut admiré de tous les Courtiſans ? je ne l'ai porté qu'une ſeule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez-vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits ?

LE BARON.

Hé le moyen ? A commencer par les boutons, ceux de la Veſte ſont trois fois trop gros pour le Juſte-au-corps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher Epoux, c'eſt bien pis, on me trouve toute d'une venuë ; & pour m'accommoder à la mode, il faut que je me racourciſſe d'un pied par le haut, & que je me groſſiſſe de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me repete quelquefois, & vous verrez peut-être dans peu ce qu'on admire à preſent trouvé auſſi ridicule que votre ajuſtement le paroit aujourd'hui.

LE BARON.

Oh parbleu, c'eſt une curioſité que je veux avoir,

& je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y ſeront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon Fils, allons, retournons à notre Château. Adieu, Madame la Nouveauté, nous ſuivrons vos avis quand vous ſerez devenuë plus raiſonnable.

LA NOUVEAUTE'.

Ils ont, après tout, quelque raiſon; & il faut avoüer que je ſuis ſouvent bien extravagante.

SCENE XIII.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE.

LA CASCADE.

LA là ſi ut là là ré... Ah, Madame la Nouveauté, il y a long-tems que je vous cherche ſans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le ſeul. Et qui êtes vous?

LA CASCADE.

Grand Maître de Muſique, grand Compoſiteur d'Opera, & je me nomme Monſieur de la Caſcade.

LA NOUVEAUTE'.

Vous travaillez pour l'Opera ? ah, je ne m'étonne plus ſi vous avez tant de peine à me rencontrer ; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

LA CASCADE.

On diſoit pourtant que vous vous trouviez quelque fois parmi nos Demoiſelles des Chœurs.

LA NOUVEAUTE'.

Bon, quels contes ! la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opera ! après tout vous ne ſeriez pas le premier qui s'y ſeroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi ? en quoi puis-je vous être utile ?

LA CASCADE.

Je voudrois, Madame, que vous m'aidaſſiez à faire paſſer une nouvelle idée qui m'eſt venuë ; je ſçais qu'on paſſe bien des choſes en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTE'.

Quelquefois : voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-tems on attribuë la chute de tous les Opera nouveaux aux Poëmes, je voudrois les retrancher, & faire repreſenter un Opera ſans paroles.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? vous croyez qu'on pourroit reſter deux

heures & demie entieres à n'entendre que de la Mu ſique ?

LA CASCADE.

Pourquoi non ? il y a des gens qui l'aiment aſſez pour cela.

LA NOUVEAUTE'.

Mais enfin, que feroient vos Acteurs ſur le Théâtre ?

LA CASCADE.

Ils chanteroient ſeulement les notes, & geſticuleroient comme s'ils diſoient les plus belles choſes du monde ; & cela vaudroit mieux que de mauvaiſes paroles qu'on n'entend point. Voici un morçeau de l'Opera que j'ai compoſé dans ce goût là. Voulez vous voir enſemble l'effet que cela pourroit faire ? j'ai fort à propos amené avec moi des Violons.

LA NOUVEAUTE'.

Oüi da, & je n'ai qu'à jetter les yeux *là-deſſus* pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon ſujet eſt tiré de l'Hiſtoire Romaine, mon Opera ſe nomme Antonin Caracalla ; & voici la Sçene où cet Empereur ayant enlevé une Veſtale de ſon Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ſes Dieux pour être Imperatrice... Allons Madame, figurez-vous que vous êtes Veſtale ; c'eſt un Rôle qui convient aſſez à la Nouveauté ; & moi

ſuis Antonin Caracalla. Un prélude de Baſſe vous nonce mon arrivée, & je commence par vous clarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, & e répondez avec fierté; je ne me rebute point, je reviens à la charge; vous me dites des injures, vous ménace, vous vous retranchez toujours r votre vertu : je vous fais entendre que c'eſt cette ême vertu qui a fait naître mon amour, & je ous débite une Sentence accompagnée de deux eſſus de Violon, pour vous prouver que la vertu loit ceder à l'amour. Vous combattrez mon ſenti- nent, je l'appuye; ce qui forme un *Duo* contra- lictoire qui fera un effet merveilleux.

Ils chantent une Scene en ſolfiant & geſticulant omme s'ils chantoient une Scene d'Opera.

SCENE XIV.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE, LA RIMAILLE.

LA RIMAILLE.

COmment donc? que veut dire ceci? des gens qui ſe querellent en Muſique? eſt-ce que nous ſommes ici à l'Opéra?

LA NOUVEAUTE'.

Ah! c'eſt vous, Monſieur de la Rimaille? Hé bien? qu'eſt-ce? comment va le Théâtre? Comment vous portez-vous depuis votre derniere chute?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien compoſer de nouveau, j'ai un Magazin rempli de *plus de* ſoixante mille vers de toutes eſpeces, ceux qui en auront beſoin, viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au Public en détail à leurs riſques & fortunes. Mais que faiſiez vous donc là avec Mr. de la Caſcade?

LA NOUVEAUTE'.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé, mais l'idée m'en paroît trop extravagante. Il veut donner un Opéra ſans parole.

LA RIMAILLE.

ns paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût don-
ns Muſique ! Voilà trois Poëmes tout de ſui-
les Muſiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

vous m'aviez choiſi, Monſieur de la Rimail-
cela ne vous feroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

on, vous dites tous cela, vous autres, & j'ai
u de ne plus rien prendre ſur mon compte ; les
iciens n'auront qu'à inventer ou choiſir leur ſu-
ax-mêmes, en amener les Divertiſſemens à leur
aiſie, & en compoſer la Muſique, & ils trou-
ont chez moi des vers tout faits pour le rempliſ-
e. J'en ai d'amour, de haine, de dépit, de ven-
nce, d'infidélité, de conſtance. Pour les Dieux,
ir les Démons, pour les Rois, pour les Ber-
s ; enfin on trouvera de tout dans ma Boutique
juſte prix.

LA CASCADE.

Parbleu, puiſque la Nouveauté n'approuve poin
on projet, j'ai envie de m'accommoder avec
us ; j'ai des ſujets tout trouvez, de la Muſique
ute faite, il ne me manque que des vers. Com-
en me vendrez-vous la garniture complette d'un
péra?

LA RIMAILLE.

Il faut ſçavoir ſi vous voulez trier les vers, ou

les prendre comme ils viendront, car vous p
riez m'enlever de mon Magazin tels vers qui
droient un écu piéce.

LA NOUVEAUTE'.

Et quelle ſorte de vers avez-vous dont qui ſoi
ſi rares ?

LA RIMAILLE.

De ces vers ſaillans & brillans qui renferme
une pointe, une maxime, une ſentence,
dont il ne faut ſouvent qu'une demi douzaine pou
faire paſſer un Opéra. Par exemple :

Qui n'oſe ſe venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Et mais cette penſée n'eſt pas trop nouvelle,
je l'ai vûë dans la Tragedie d'Atrée.

Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offenſe.

LA RIMAILLE.

Vous avez raiſon, & vous pouvez dire qu'elle eſ
encore dans Phocas d'Heraclius.

Qui ſe laiſſe outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTE'.

Et ſi vous le prenez par là, c'eſt un vieux Pro-
verbe.

Et qui ſe fait brebis, ſouvent le loup le mange,

Le tout ne conſiſte qu'à y donner un tour de Nou-
veauté.

LA CASCADE.

Il eſt vrai ; mais ſçachons combien vous me

:z vos vers le millier à les prendre au hazard.

LA RIMAILLE.

ulez-vous que je vous parle en conſcience ? je
.s pas vous les donner à moins de cent dix ſols.

LA CASCADE.

, Monſieur de la Rimaille !

LA RIMAILLE.

on, c'eſt un prix fait, & vous ne les auriez pas
en falloit une obole.

LA CASCADE.

ais enfin.

LA RIMAILLE.

'ous en pouvez trouver autre part à meilleur
ché ; mais il y a vers & vers, & pour ceux
je fais...

LA CASCADE.

Allons, Monſieur de la Rimaille, il ſe faut
ttre à la raiſon, ſongez qu'on ne vous demande
: de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois parbleu bien : s'il vous faloit donner
s vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois
is mon compte.

LA NOUVEAUTE'.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode
nſemble, cela eſt du reſſort de la Nouveauté, de

ſe mêler d'un marché auſſi bizarre & auſſi nou
Oh ça, combien faut-il de vers pour remp
fonds d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut ſix cens, qui à les prendre à ſix p
l'un portant l'autre, feront cent toiſes.

LA NOUVEAUTE'.

Vendre des vers à la toiſe !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliotheques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuſter à ma Muſique ceux q
ſont trop courts ou trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous ſera aiſé. Mes vers prétent, ils s'a
jongent & ſe racourciſſent comme on veut, & o
en peut ôter ou y ajouter une épithete ou un ad
verbe, ſans qu'il y paroiſſe. Par exemple :

Coulez, ruiſſeaux, ſans murmure.

Si ce vers eſt trop court, vous pouvez l'allon
ger ainſi :

Coulez, coulans ruiſſeaux, murmurez, ſans murmure,

Et ainſi du reſte.

LA NOUVEAUTE'.

A merveille ; & ſur ce pied-là, je condamne
Monſieur de la Caſcade à vous donner ce que vous
demandez.

LA CASCADE.

J'y conſens.

LA NOUVEAUTE'.

Allons, Meſſieurs, puiſque vous voilà d'accord, ſecondez-moi dans l'exécution du petit Divertiſſement que j'ai préparé, & que tout célebre le Triomphe de la Nouveauté.

DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E

De toutes ſortes de Perſonnes amoureuſes de la Nouveauté.

DEUX SUIVANS
de la Nouveauté.

DAns la Jeuneſſe,
Dans la Vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'allegreſſe,
Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.

UN SUIVANT
de la Nouveauté.

Les plaiſirs les plus charmans,
Quand ils ſont toujours les mêmes,

N'ont

l'ont plus pour nous d'agrémens,
Et les changemens
De tourmens
ſont ſouvent dans les maux extrêmes,
Des ſoulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la Jeuneſſe,
Dans la Vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'allegreſſe,
Dans la triſteſſe
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.

ENTRE'E

Des quatres Ages, & des Soucis qui les troublent, & leur font ſouhaiter la Nouveauté.

MENUET.

QUand une Beauté,
Ceſſe d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur eſt bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux deſirs,
Nouveaux ſoupirs,
Nouveaux plaiſirs.

ENTRE'E

Des Nations amoureuſes de la Nouveauté.

VAUDEVILLE.

VOus qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente Beauté,
Au Printems prenez la Fillette,
N'attendez pas juſqu'à l'Eté,
Si vous aimez riron rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Liſette
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette
Qui n'a pour lui que cruauté;
Et le tout pour riron rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encor jeunette,
Un vieux Philoſophe entêté,

Elle eſt ſotte, elle eſt indiſcrette,
Elle n'a grace ni beauté ;
Qu'a-t-elle donc ? riron rirette.
Qu'a-t-elle donc ? la Nouveauté.

Laïs jadis jeune Coquette,
Nous vendit bien cher ſa beauté ;
Il faut deſormais qu'elle achete
Et paye autant qu'elle a coûté ;
Elle n'a plus riron rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

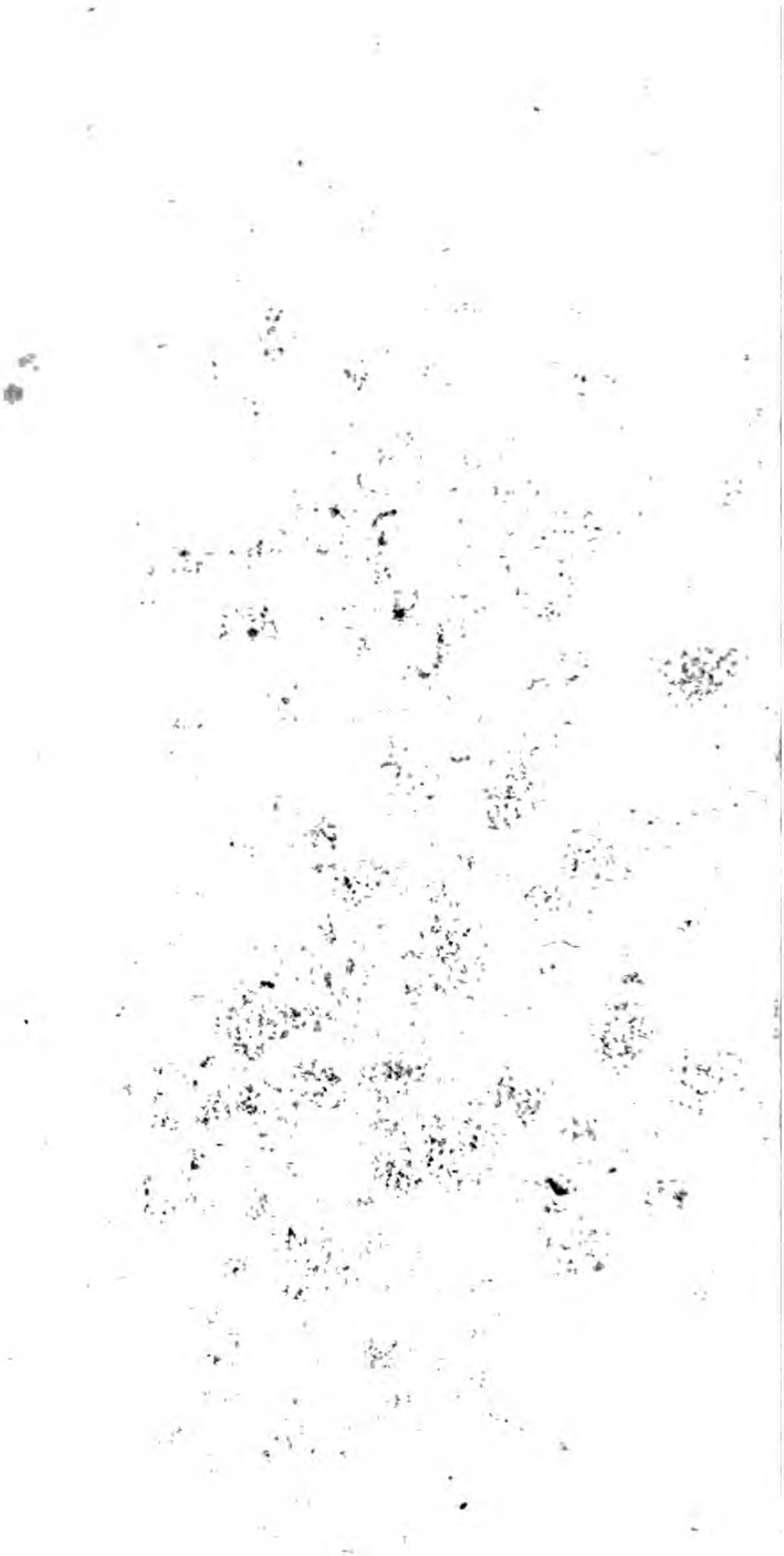
D'un Epoux l'on eſt ſatisfaite.
Il meurt. Ah, quelle cruauté !
Pendant un tems on le regrette,
Il ſeroit toujours regretté,
Sans l'amour de riron rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes Sœurs je ſuis la cadette,
De la maiſon l'Enfant gâté,
Des joujoux d'Enfans qu'on m'achette ;
Maman croit mon cœur enchanté ;
Mais j'eſpere à riron rirette,
Mais j'eſpere à la Nouveauté.

Puiſqu'aujourd'hui chacun rejette,
otre vieux jeu trop répété,
eſſieurs du moins grace au Poëte,
ui de vous plaire s'eſt flatté ;
pplaudiſſez riron rirette,
pplaudiſſez la Nouveauté.

CONTRE-DANCE.

FIN.



LES AMAZONES MODERNES,

COMEDIE.

Représentée en 1727.

ACTEURS.

ANGELIQUE, Générale des Amazones.
JULIE, Amante de Valere.
FINETTE, Sœur de Julie.
BELLONNETTE, } jeunes Amazones.
CLORINDE, }
LA MAJOR des Amazones.
SEVERIDE, Amazone.
NERINE, Suivante de Julie.
MARTON, Trompette de la Générale.
VALERE, Amant de Julie.
LEANDRE, Amant d'Angelique.
MAITRE ROBERT.
CRISPIN, Valet de Valere.
LORGNENVILLE, Petit Maître.
CORNARDET, Procureur.
PESTENVILLE, Poëte.
POUPIN, inutile.
CANON, Apoticaire.

AMAZONES, danſantes & chantantes.
Troupe d'AMANS.
Troupe d'ESCLAVES.
ACTEURS & ACTRICES d'un Opera de Campagne.
GARDES de la Générale.

La Scene eſt dans l'Iſle des Amazones modernes.

LES AMAZONES MODERNES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repreſente une Iſle, on y voit d'un côté des Rochers affreux, & de l'autre des Tentes entourées de la Mer que l'on voit en perſpective.

SCENE PREMIERE.

VALERE ſeul.

OU ſuis-je ! quel Pays eſt-ce ceci ? Après avoir marché long-tems à travers les Rochers les plus affreux, je me trouve enfin dans une Plaine des plus agréables. Mais que vois-je ? des Tentes de

l'autre côté du Rivage ! il n'en faut point douter, ce Pays eſt habité, & même par un peuple belliqueux... Si c'étoit ici cette Iſle des Amazones, qui referme ma chere Julie, que je ſerois heureux ! mais j'apperçois un homme qui pourra m'en inſtruire. Il eſt ſeul & ſans armes, & ſa phiſionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais deſſein.

SCENE II.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MOrgué, véla un drôle qui m'a tout l'air d'un nouviau débarqué, il paroit encore tout étourdi du batiau. Que fais-tu là tout *ſeul*, mon Ami ?

VALERE.

Qu'entens-je, il parle François ! & ſon viſage même ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu.

Me. ROBERT.

Tout un chacun parle ici François. C'eſt à preſent le Jargon du Pays ; ceux qui ne le ſçavent pas, ſont obligez de l'aprendre. Et tel que vous me voiez, je ſuis un des Maîtres de Langue. Mais morgué, plus

j'examine

ramine & plus je crois.... ſeroit-ce vous, Seigneur Valere?

VALERE.

Valere! il me connoit, quel bonheur! Pardonnez ſi votre habit extraordinaire vous déguiſe encore à mes yeux, & ſi....

Me. ROBERT.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas Maître Robert, autrefois le Jardinier de votre Pere?

VALERE.

Quoi! c'eſt toi, mon pauvre Robert, toi qui nous quittas il y a cinq ou ſix ans, pour aller voyager ſur mer dans le deſſein d'y faire une fortune conſiderable.

Me. ROBERT.

Je ne l'ai pas faite mauvaiſe, puiſque je ſuis ici le Gouverneur & le Précepteur des Eſclaves de la Générale des Amazones, ſon unique confident, ſon *factotum*; en un mot, l'enfant gâté de ſa maiſon, & morgué peut-être que bientôt je deviendrai autre choſe, mais il faut être diſcret.

VALERE.

Quoi! ſeroit-ce ici l'Iſle des Amazones, que je cherche avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'eſt elle-même. Mais avant que je vous en diſe davantage, apprenez-moi un peu d'où diantre vous venez?

VALERE.

Des Côtes d'Italie où j'étois allé de Marſeille,

pour épouſer l'aimable Julie. Je ne l'ai jamais vûë ; mais charmé de ſon portrait, je faiſois mon bonheur de ſuivre la volonté de mes parens ; lorſqu'arrivé à Genes, j'appris qu'une Corſaire Amazone l'avoit enlevée, avec ſa petite ſœur & une ſuivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieuë de la Ville, & qu'alors même cette aimable perſonne étoit déguiſée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable au corps, pour aller comme cela denicher des filles de tous côtez.

VALERE.

Sur cette nouvelle je me rembarque quelque-tems après, je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones en divers tems avoient auſſi enlevés leurs Maitreſſes. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorſqu'arrivez près de ces lieux un coup de vent a ſéparé notre flote, & le vaiſſeau ſur lequel j'étois eſt venu ſe briſer contre ces Rochers ; tout l'équipage a péri, & je ſuis ſeul échapé ſur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. ROBERT.

Et morgué c'eſt pis qu'un Roman, que tout ce que vous me contez-là.

VALERE.

Ce que je regrette le plus, c'eſt mon valet Criſpin, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici ſa femme.

Me. ROBERT.

S'aller noyer pour retrouver ſa femme, morgué véla un grand fou ! pour une Maîtreſſe encore paſſe, & vous êtes plus pardonnable que lui.

VALERE.

Dis-moi, n'as tu point entendu parler ici de Julie ?

Me. ROBERT.

Bon, le moyen ; ſitôt que les femmes étrangeres arrivent ici, on leur fait changer de nom en les faiſant Amazones.

VALERE.

Je t'avoüerai que j'avois crû preſque les Amazones une choſe fabuleuſe, & je n'aurois jamais pû me perſuader....

Me. ROBERT.

C'eſt que vous n'aviez peut-être entendu parler que des Amazones du vieux tems, mais celles-ci s'appellons les Amazones modernes, & je vas vous en conter l'hiſtoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Iſle ſervoit de retraite à des écumeux de Mer, qui enlevions de tous côtez ce qu'ils pouvions rencontrer de femmes & filles, qu'ils

épouſiont pêle-mêle à leur mode, & ſans çaremonie ; ils les prenioit, ils les laiſſiont, il les careſſiont, ils les battiont, enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais à la parfin, un biau jour que nos Drôles s'en étiont revenus l'oreille déchirée & en très petit nombre, d'un combat où ils aviont été étrillez, nos Drôleſſes prirent la reſolution de lever la crête, & les ayant enyvrez, elles ſe ſaiſirent de leurs armes, & les mirent tretous en capilotade, il n'en demeura pas un ſeul ſur pied.

VALERE.

Ces barbares ne meritoient pas moins.

Me. ROBERT.

Drès le lendemain elles s'aſſemblerent, & elles reſolurent d'établir une Republique Feminine, & pis elles firent une d'elles Générale d'Armée, & Preſidente du Conſeil, à condition que ça changeroit tous les ans, parce qu'elles voulioit être tretoutes Maîtreſſe à leur tour.

VALERE.

Et quelles ſont leurs Loix ?

Me. ROBERT.

Oh morguienne, elles ſont bien rigoureuſes pour des femmes ?

VALERE.

Mais encore.

Me. ROBERT.

D'abord, qu'elles ne parleront que l'une aprés l'autre.

VALERE.

Cela eſt dans l'ordre.

Me. ROBERT.

Oüi, mais velà bien le diable. Qu'elles n'auront point d'habitude avec les hommes, & qu'elles fuiront l'Amour comme la peſte.

VALERE.

Elles n'y ſongent pas, & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Iſle deſerte.

Me. ROBERT.

Oh, elles ont remedié à cela; elles vont de tems en tems faire des levées de femelles, de côtez & d'autres, & de tous les Vaiſſiaux qu'elles prenont, ou qui viennent échoüer ſur leurs Rochers, elles en enrollent les femmes dans leurs troupes, & font les hommes eſclaves qu'elles obligent à travailler, pour ſe gauſſer d'eux, à tous les métiers à quoi on employe les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la juſtice.

VALERE.

Ah! que me dis-tu là? Me voilà bien tombé! Hé, ne pourois-tu pas me garentir d'un indigne eſclavage, toi qui eſt ſi bien auprès de la Générale?

Me. ROBERT.

Morgué j'aurai bian de la peine, tout ce que je puis faire pour vous à preſent, c'eſt de vous déguiſer promptement en femme; comme vous êtes

jeune, beau & bian fait, vous pouvez aiſement paſſer pour Amazone ; il y en a ici tant qu'elles ne ſe connoiſſont pas les unes & les autres, mais morgué, gardez-vous bian de vous découvrir, il iroit de la vie.

VALERE.

Ne te mets point en peine : je ſuis charmé de l'invention que tu viens de me donner, je ſoutiendrai mon rôle à merveille ; & ce déguiſement me facillitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. ROBERT.

Allez vous cacher à l'entrée de ce *bois*, dans un moment j'yrai vous porter des habits.

VALERE.

J'y cours, & je t'attens avec impatience.

SCENE III.

Me. ROBERT ſeul.

LE pauvre garçon étoit perdu ſans moi ; mais morgué je riſque diablement, ſi la méche vient à être découverte, & il faut tenir ça bian ſecret, auſſi bian que la penſée qui m'eſt venuë dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'œil de notre Générale. Depuis un mois elle ſoupire, elle veut toujours me parler, & s'arrête tout court, je devine que ça veut dire queuque choſe, je ne ſis pas ſi niais que j'en ai la meine. Mais voici deux nouvelles Amazones de la priſe que nos Guerrieres ont faite il y a queuque tems ; laiſſons les caqueter tout à leur aiſe, & allons ſonger à notre affaire.

SCENE IV.

FINETTE, NERINE, Me. ROBERT.

NERINE.

HOla, Me. Robert, ne ſçauriez-vous me dire, ſi le Triomphe commencera bien-tôt ?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.

SCENE V.

FINETTE, NERINE.

NERINE.

OUais ! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours.

FINETTE.

C'eſt notre Générale qui le gâte, & d'ailleurs que peut-on attendre d'un Ruſtre comme lui ? Mais que dis-tu, Nerine, de notre triſte ſituation ?

NERINE.

Je vous prie, Mademoiſelle Finette, de ne me plus appeller Nerine, vous ſçavez qu'il nous eſt ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms : accoûtumez-vous donc, s'il vous plaît, à m'appeller toujours Marteſie, comme je vous appellerai Victorine, qui ſont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourer dans la tête ces chiens de noms-là ; mais ce n'eſt pas là le plus grand de mes chagrins, c'eſt la rigoureuſe

deffenſe qui nous eſt faite de parler aux hommes. Oh pour celui-là, il eſt inhumain...

NERINE.

Moi, je m'en mocque, & toutes les fois que j'en trouverai l'occaſion ſans qu'on s'en apperçoive, je ne la manquerai pas. (En tout bien en tout honneur s'entend;) d'ailleurs les hommes en ce Pays-ci ne ſont pas indiſcrets comme en France, ils ont plus d'interêt que nous de garder le ſecret. Mais ma plus grande inquiétude eſt de ſçavoir que va devenir votre Sœur Julie, paſſant ici pour homme on l'a fait Eſclave, & nous qui n'avons point changé de Sexe on nous laiſſe la liberté, en nous traitant avec toutes ſortes d'égards & de politeſſe.

FINETTE.

L'eſclavage de ma Sœur n'eſt pas bien rude, puiſqu'elle eſt Eſclave de la Générale, & d'ailleurs elle n'aura qu'à ſe découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obſtine à vouloir déguiſer ſi long-tems ſon ſexe, dans un Pays où les hommes ſont ſi malheureux. C'eſt ce que je veux abſolument ſçavoir d'elle; elle m'a donné ici rendez-vous, & je l'y attens.

FINETTE.

Tâche donc de découvrir ſon ſecret; moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clorinde & Bellonette, elles ſont toutes innocentes ayant

é élevées dans cette Iſle dès leur enfance ; mais el-
s ſont curieuſes, & me font ſans ceſſe mille petites
ieſtions naïves ; & je t'avouë que j'ai autant de
aiſir de les inſtruire, qu'elles enont d'aprendre.
dieu ma chere Marteſie.

NERINE.

Adieu ma belle Victorine. C'eſt dommage qu'une
jolie enfant ſoit condamnée à reſter fille toute ſa
e avec de ſi belles diſpoſitions ; quel meurtre !
lais d'où ſort ce drôle-cy ?

SCENE VI.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

BOn jour, Monſieur ou Madame, car votre
habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre
tes vous ? du maſculin, du feminin ou du neutre ?

NERINE.

Je ſuis Fille, & j'en fais gloire.... Mais vous,
ui êtes vous vous-même ; car je n'ai point encore
vû d'animal de votre eſpéce.

CRISPIN.

Je ſuis un malheureux Valet d'un Maître extra-
vaguant qui vient de perir dans le tems que j'ai

trouvé, moi les moyens de me ſauver du naufra-ge.

NERINE.

Ah! mon pauvre garçon, vous avez évité un pe-ril pour tomber dans un autre. Aprenez que vous êtes dans le pays des Amazones, où tous les hom-mes ſont eſclaves.

CRISPIN.

Ah! morbleu, que me dites-vous là?

NERINE.

Je vous dis la verité, ſi vous aviez au lieu de me rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides elle vous auroit mis ſur le champ à la chaine mais comme je ſuis une nouvelle débarquée, je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les au-tres ſe font un mérite. Votre ſort me fait pitié Croyez-moi, retournez d'où vous venez,

CRISPIN.

Hé! Madame, où voulez-vous que j'aille? me plonger dans la mer? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être eſclave, ſi vous n'avez point d'autre conſeil à me donner. Mais il me vient une idée.

NERINE.

Et quelle idée?

CRISPIN.

De me déguiſer en femme.

NERINE.

Oüi-da, c'eſt bien dit ; mais comment trouver s habits ſur le champ ?

CRISPIN *mettant ſon Manteau en juppe.*

Comment ? Oh cela ſera bientôt fait. Tenez voi-déja une juppe.

NERINE.

L'invention n'eſt pas mauvaiſe.

CRISPIN *mettant ſon mouchoir ſur ſa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me ſervir de coëffure.

NERINE.

Comment ! donc ? vous êtes tout charmant en femme ; & ſi vous aviez l'habit d'Amazone, vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

Qu'appellez-vous le Triomphe ?

NERINE.

C'eſt que nos Guerrieres revinrent hier victorieuſes de leurs Ennemis, & on celebre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danſes ; on y verra l'élite de nos Amazones, en former la marche, ſuivies des Captifs qu'elles ont fait dans le combat.

CRISPIN.

Je voudrois bien voir cette Fête-là ?

NERINE.

Vous y pouriez aſſiſter ſi vous aviez un habit

d'Amazone ; mais je me charge de vous en faire trouver un.

CRISPIN.

Comment ! un habit comme le vôtre ?

NERINE.

— Sans doute.

CRISPIN.

Ah ! que j'aurois bon air dans cet équipage, & que je vous ſerois obligé.

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux, vous aurez bien tôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

Je vais roder autour de ces rochers, de peur de quelque mauvaiſe rencontre, vous n'aurez qu'à me faire ſigne, je ſerai bien-tôt à vous.

SCENE VII.

NERINE ſeule.

VOilà une plaiſante recruë que je viens de faire là pour la République ! Il faut que je ſois folle, je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une nme faite comme cela. Mais voici Julie ma aîtreſſe.

SCENE VIII.

JULIE en homme, NERINE.

JULIE.

AH! ma chere Nérine, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus juſqu'ici de la Générale de cette Iſle, *malgré les rigueurs qu'on y exerce* contre les hommes.

NERINE.

Que ſeroit-ce ?

JULIE.

Elle eſt amoureuſe de moi.

NERINE.

Quoi ! cette Amazone ſi auſtere, qui a *ſoutenu* juſqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République ? . . .

JULIE.

Elle m'aime à la fureur ſous le nom de Valere, que je me ſuis donné en arrivant ici. *Ah ! mon cher Valere*, m'a-t-elle dit ce matin en me voyant plongée dans la triſteſſe, *raſſurez-vous, vous êtes moins à plaindre que vous ne penſez, ſi vous êtes diſcret & fidelle.*

NERINE

NERINE.

Pourquoi diantre auſſi vous donner le nom de Valere ? c'eſt un nom qui inſpire la tendreſſe, & j'ai toujours vû dans les Comedies les Dames amoureuſes de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'eſt le nom de l'Epoux qui m'étoit deſtiné, & il m'eſt plûtôt venu dans la penſée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi ſi j'étois en votre place, je déclarerois mon ſexe à la Générale, pour éviter toutes les ſuites facheuſes qui pourroient arriver de votre déguiſement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail, cette raiſon ne ſubſiſte plus dans ce Pays ; croyez-moi quittez cet habit au plûtôt.

JULIE.

J'ai plus de raiſons que jamais de le conſerver. Si je me déclare Fille, on me fera auſſi-tôt Amazone, & je ne pourrai plus ſortir de cette Iſle, je perdrai pour jamais l'eſpoir d'être unie à Valere : au lieu que ſous cet habit ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra me renvoyer un jour comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu ſçais qu'elle a ſeule le pouvoir de donner la liberté aux eſclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis*, cette li-

berté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à ſa tendreſſe ?

JULIE.

Ah ! je t'avouërai que je n'ai point de ſecret pour cela.

NERINE.

Mais, taiſons-nous, la voici cette Générale.

JULIE.

Vois-tu comme elle m'examine ?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE en homme, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

PLus je le vois, & plus je me répréſente les traits de Léandre, dont un ſort fatal me ſépara *pour* jamais, lorſque j'étois encore en France.

à Nerine.

Marteſie, laiſſez-nous.

SCENE X.

LA GE'NERALE, JULIE en homme.

LA GE'NE'RALE.

VAlere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Iſle dans l'état où vous êtes; il faut que je vous renvoye, ou que je vous faſſe eſclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre; ainſi avant que vous ſoyez plus connu, j'ai réſolu de vous déguiſer en fille pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah! Madame, que me dites-vous là? Me déguiſer en fille! & comment pourrai-je joüer un pareil rôle?

LA GE'NE'RALE.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah! Madame, ſongez à quoi vous vous expoſez.

LA GE'NE'RALE.

Eſt-ce à vous, cruel, à trouver des difficultez.

dans mon projet ? Ah ! je ne rougis deja que *trop de* ma foibleſſe ; mais après l'aveu que je vous ai fait, redoutez ma vengeance, ſi vous ne répondez à mes bontez. Vous ne dites mot ?

JULIE.

N'attribuez mon ſilence, Madame, qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais oſé m'attendre ; mais enfin, me voilà prêt à vous obéir. Parlez que *faut*-il faire ?

LA GE'NE'RALE.

Retournez dans mon Palais, où je vais vous joindre dans le moment, & vous faire donner les habits néceſſaires pour aſſiſter au Triomphe qui va commencer inceſſamment.

JULIE *à part, en s'en allant.*

Oh Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas !

SCENE XI.

LA GE'NE'RALE ſeule.

A Quoi t'expoſes-tu, malheureuſe Angelique ? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'abaiſſes à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas ûre de plaire. Bien plus, tu trahis Léandre, que a nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier. Tu e trahis ſous le pretexte frivole que cet Etranger ui reſſemble. Ah ! je devrois. . . ! Mais voici Maître Robert, il faut qu'il me ſerve dans tout ceci.

SCENE XII.

LA GE'NE'RALE Maître ROBERT.

Me. ROBERT.

QU'avez-vous donc, Madame? Je vous trouve tout je ne ſçais comment, dans le tems que je viens vous avertir que tout eſt prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

LA GE'NE'RALE.

Ah! mon cher Maître Robert, car tu es mon unique Confident & mon veritable ami, n'oſant découvrir mes ſecrets à aucune de nos femmes, dont la vertu auſtere me feroit des reproches ſanglans, & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée. Apprens que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi ce n'eſt que cela? & morgué ſi vous me l'aviez dit plûtôt, je n'aurois pas tant perdu de tems, je vous en aurois bian parlé le premier; mais morgué je craignois trop d'avoir compté ſans mon hôte.

LA GE'NE'RALE.

Comment! tu t'es apperçû que j'aimois?

Me. ROBERT.

h que oüi, je m'en ſuis douté tout du premier , & drès que j'ai vû que vous ſoupiriez, & le tems en tems vous me regardiez tendrement rien dire, je me ſuis dit à part moi, notre érale en tient.

LA GE'NE'RALE.

eſt vrai que j'héſitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

e pourquoi cela? Eſt ce que vous me preniez r un petit cruel? Morgué il faudroit que j'euſſe cœur de roche pour n'avoir pas de la ſenſibilité r des appas, dont les attraits avont tant de rmes.

LA GE'NE'RALE.

Quoi! tu crois que je pourrai être aimée?

Me. ROBERT.

Hé pargué vous l'êtes déja.

LA GE'NE'RALE.

Et qui te l'a-dit?

Me. ROBERT.

Hé parguenne, je me le ſuis dit à moi-même.

LA GE'NE'RALE.

Oh, ſi tu n'as que ces aſſurances-là, tu pourrois tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper: hé parſanguienne je ſçais bian ſi ai le cœur tendre, ou non.

LA GE'NE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere ?

Me. ROBERT.

Comment de Valere !

LA GE'NE'RALE.

Oüi, de Valere. C'eſt lui que j'aime.

Me. ROBERT.

Ouf ! rengainons notre amour.

LA GE'NE'RALE.

Qu'as-tu donc ? tu viens de ſoupirer, je penſe.

Me. ROBERT.

Pardonnez moi, Madame, c'eſt que je m'imaginois dans le moment être Valere.

LA GE'NE'RALE.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour, malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître ?

Me. ROBERT.

Il faudroit morgué qu'il fût bien dégouté. Mais où l'avez-vous donc pû voir ce Valere ?

LA GE'NE'RALE.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'eſt ſorti que d'aujourd'hui ; & je lui ai ordonné de ſe déguiſer en fille pour le garder ſans ceſſe auprès de moi.

Me. ROBERT.

Diable emporte ſi j'y comprens rien. Morgué que m'apprenez-vous là ?

LA

LA GE'NE'RALE.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin puiſque tu ſçais mon ſecret, c'eſt toi deſormais que je charge d'avoir les yeux ſur la conduite de Valere. Je veux que tu obſerves ſans ceſſe ſes démarches. Comme je doute encore de ſon cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautez que l'on voit briller ici, quelqu'une tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu, je vais me préparer pour le Triomphe, à mon retour je t'en dirai davantage.

SCENE XIII.

Me. ROBERT ſeul.

MOrgué me velà auſſi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment diable, Monſieur Valere! A moi qui ſuis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment, & il y a un mois que vous êtes caché dans cette Iſle. Et pargué je n'avois que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femmes; notre Générale y avoit déja ſongé. . . . Mais d'où diable ſort cette nouvelle eſpece d'Amazone? Véla une plaiſante figure. Holà, Madame, Madame.

SCENE XIV.

CRISPIN toujours ſon Manteau en juppe, Me. ROBERT.

CRISPIN *à part.*

AH ! je tremble !

Me. ROBERT.

Hé morgué vous vélà bien ahurie ! *Et que* faites vous ici toute ſeule? apparamment que vous avez été priſe ſur le Vaiſſiau qu'on amena hier dans le Port! Pourquoi ne vous a-t'on pas encore fait changer d'habit ? vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas, Monſieur, comme mon Mari fut *tué* hier dans le combat, j'ai *prié* qu'il me fût permis d'en porter le deüil au moins tout aujourd'hui, & je m'amuſoit en badinant à conter & à faire répeter mes doléances aux Echos de ces Rochers.

Me ROBERT.

Morgué, jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre Mari vous aimoit *bian.*

CRISPIN.

Oh terriblement, & il avoit bien raiſon ; *il* ne

retrouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué je le crois bian, piſqu'il eſt mort. Et vous-a-t'il laiſſé beaucoup d'enfans ?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monſieur. Seize déja tout drus, & quatre à la mamelle.

Me. ROBERT.

Tatigué cela eſt boufon. Mais dites-moi, Madame, puiſque vous vous trouvâtes au combat d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit? Morgué je ſuis curieux de mon naturel.

CRISPIN

(*à part*) (*haut.*)

Que diable lui dirai-je... Excuſez-moi, Monſieur, ma douleur eſt ſi grande qu'elle m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Et morgué je vous en prie..

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'eſt qu'il y faiſoit diablement chaud. Au commencement du combat mon pauvre Mari eut ſon Cheval tué ſous lui.

Me. ROBERT.

Et pargué, Madame, vous vous fagottez de moi. Eſt-ce qu'on combat à cheval ſur la Mer ? C'étoit donc queuque Cheval marin.

CRISPIN.

Pardon, mon cher Monſieur, je ſuis encore ſi troublée que je ne ſçai ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé, la, la, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

CRISPIN.

Vous ſçaurez donc pour achever mon diſcours, que notre Vaiſſeau ayant apperçû ceux des Amazones, commença à changer de viſage; il tint ferme cependant, mais voyant qu'on avançoit ſur lui, il ſe mit à ſe ſauver à toutes jambes. On court ſur nous, nous nous retournons; on nous attaque, nous nous deffendons, & nos gens diſputent long-tems le terrain. Tantôt les Amazones avoient le deſſus, tantôt elles avoient le deſſous. Bref enfin la Victoire ſe déclare pour elles; elles nous taillent en piéce, *& le combat finit faute de Combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué, comme vous contez-ça il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de Trompettes nous avertit que le Triomphe eſt en marche, & je vous quitte pour m'y rendre au plûtôt. Tatigué ce ſera là un drôle de corps d'Amazone, ſi elle eſt jamais enrollée parmi nos Troupes.

SCENE XV.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

Me. Robert en eſpéce de Suiſſe à la tête. Deux Amazones portant des trophées d'Armes. D'autres conduiſant les Priſonniers enchaînez. Une Amazone portant l'Etendart de la Republique. Pluſieurs Amazones l'Epée à la main autour du Char de Triomphe ſur lequel eſt la Générale. Troupe d'Eſclaves enchaînez les uns trainant le Char, les autres le ſuivant.

La Marche eſt fermée par les Amazones. Après que la Marche s'eſt rangée on chante l'air ſuivant.

AIR.

UNE AMAZONE.

A Vos Vainqueurs rendez hommage,
Amans trompeurs, Maris jaloux.
Reconnoiſſez dans l'eſclavage

Tout l'avantage
Que notre Sexe a ſur vous.

ENTRE'E D'ESCLAVES.

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes,
Et nous déſavoüons le pouvoir de nos yeux.
Notre Triomphe eſt bien plus glorieux,
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos armes.

ENTRE'E D'AMAZONES.

VAUDEVILLE.

I. AMAZONE.

PAr des raiſons prouvons aux Hommes
Combien au deſſus d'eux nous ſommes,
Et quel eſt leur triſte deſtin ;
Nargue du Genre Maſculin.
Faiſons voir quel eſt leur caprice,
Leur folie & leur injuſtice.
Chantons & répétons ſans fin :
Honneur au Sexe Féminin.

II. AMAZONE.

D'amour propre l'ame remplie,
Un Fanfaron ſouvent publie
Des faveurs qu'il pourſuit en vain ;

Nargue du Genre Maſculin.
Mais la femme la plus Coquette,
Sur ſes plaiſirs toujours diſcrette,
Cache ſa foibleſſe en ſon ſein ;
Honneur au Sexe Féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bû n'a plus de tête,
Moins raiſonnable qu'une bête
Il ne peut trouver ſon chemin ;
Nargue du Genre Maſculin.
Mais la femme en eſt plus aimable,
Plus riante, plus agréable,
Quand elle eſt en pointe de vin ;
Honneur au Sexe Féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature,
Pour faire paſſer ſa figure,
Se fait tondre ſoir & matin ;
Nargue du Genre Maſculin.
La femme belle, aux yeux expoſe

L'éclat du Lys & de la Roſe,
Que l'on voit briller ſur ſon teint ;
Honneur au Sexe Féminin.

V. AMAZONE.

Pendant dix ans l'homme étudie,
Et quelquefois toute ſa vie ;
Qu'en a-t'il de reſte à la fin ?
Nargue du Genre Maſculin.
Une Agnés ſans experience,
Le confond avec ſa ſçience,
Souvent il y perd ſon latin ;
Honneur au Sexe Féminin.

VI. AMAZONE.

Qu'à Cythere on faſſe un Voyage,
Au retour du pélerinage
L'homme paroît toujours chagrin ;
Nargue du Genre Maſculin.
La femme en revient au contraire
Plus éveillée & plus légere,

Elle y retourneroit ſoudain ;

Honneur au Sexe Féminin.

Le Triomphe finit en danſant au ſon des Trompettes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

FINETTE, BELLONETTE. CLORINDE.

FINETTE.

OH ça, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà ſeules, & en lieu de diſcourir enſemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumieres ſur des idées qui nous embaraſſent.

FINETTE.

Comment, ma petite Clorinde, *des idées qui* vous embaraſſent? vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embaraſſantes; pour Bellonette, paſſe.

BELLONETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été éle-

vée dans l'Iſle ainſi que nous, nous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoiſſons pas.

FINETTE.

Parlez ſans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois ſoupirer des Amazones nouvelles. En ſoupirant elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs Amans.

FINETTE.

Oüi dà.

CLORINDE.

Et nous ſommes toutes deux fort curieuſes de ſçavoir ce que c'eſt que des Amans. Il faut que ce ſoit des hommes bien méchans, puiſqu'ils font ainſi pleurer de jolies perſonnes?

FINETTE.

Oh! ils ne les font pleurer que quand *ils* ſont éloignez d'elles; car quand ils ſont enſemble ils les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire? cela doit être fort réjoüiſſant.

FINETTE.

Cela ne l'eſt pas toujours... Il y a des Amantes qui ne ſont pas contentes de leurs Amans...

BELLONETTE.

Qu'appellez-vous les Amantes?

FINETTE.

.es Amantes ſont ces jolies perſonnes qui font
.rer ou rire leurs Amants.

BELLONETTE.

e voudrois bien être Amante.

CLORINDE.

Et moi auſſi ; mais je voudrois avoir un Amant
me fit rire.

FINETTE.

Cela eſt naturel.

BELLONETTE.

Et dites-nous un peu ; quand il y a des Amantes
ui ne ſont pas ſatisfaites de leurs Amans, de quel-
maniere cela arrive-t-il ?

FINETTE.

En cent façons. Premierement il y a des Aman-
es qui voudroient s'approprier des Amans qui ap-
artiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie ! ces Amantes là n'ont guére
de conſcience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite conſcientieuſe, ne
vous eſt-il jamais arrivé d'avoir envie de goûter
d'une Tartelette, que vous lorgniez entre les mains
de quelqu'une de vos Compagnes ?

CLORINDE.

Oh ! j'ai eu cent fois de ces tentations-là, & j'y
ai toujours ſuccombé.

FINETTE.

Hé bien, les Amans ſont les Tartelettes des Amantes... Je vois à votre mine que vous croqueriez bien une douzaine de ces Tartelettes là.

CLORINDE.

Et même la treiziéme.

FINETTE.

Oh! la Gouluë.

BELLONETTE.

Mais que ſont les Amans auprès de leurs Amantes?

FINETTE.

Oh pour répondre à ce que vous me demandez, je vous dirai comme je l'ai oüi dire; qu'autant de Païs autant d'uſages. Les Amans en *Italie* empriſonnent leurs Amantes; en France ils les laiſſent courir, en Eſpagne ils les ennuyent, & en Allemagne ils les enyvrent.

BELLONETTE.

Je ſuis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

Je me doutois bien que l'Eſpagne & l'Italie n'étrêneroient pas.

BELLONETTE.

Et les Amans, ſont-ils long-tems aſſidus auprès des Amantes?

FINETTE.

C'eſt encore ſuivant le Païs ; l'Eſpagnol voit ſon Amante juſqu'à ce qu'elle meure, l'Italien juſqu'à ce qu'il l'ait fait mourir, l'Allemand voit la ſienne tant qu'il a ſoif, le Suiſſe après qu'elle eſt mere, & le François juſqu'à ce qu'elle le ſoit.

BELLONETTE.

Hom, je crois que vos Amans François ſont de veritables Papillons.

FINETTE.

Il n'y a rien de gâté, leurs Amantes ne Papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais dites-moi, ... car il me reſte encore bien des difficultez .....

FINETTE.

Oh, reſervez-les pour une ſeconde Audience, ſi vous plaidiez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.

SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

QUe parlez-vous de beuvette, mes Enfans? pourroit-on être de votre écot?

BELLONETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe, nous aurons bien tôt fait connoiſſance. Je n'aime point la converſation de toutes ces anciennes Amazones; j'aime à me réjoüir avec la jeuneſſe.

FINETTE.

Vous êtes aſſez bien tombée, car de notre côté nous ne haïſſons pas la joye.

CRISPIN.

Hé bien, qu'eſt-ce? comment vous trouvez-vous dans cette Iſle? depuis quel tems y êtes-vous?

FINETTE.

Je n'y ſuis que depuis un mois, & je commence à m'y accoutumer.

BELLONETTE.

BELLONETTE.

Pour nous depuis que nous y ſommes, nous ne laiſſons pas quelquefois de nous ennuyer; & nous voudrions être en âge de combattre.

CRISPIN.

Comment, vous ne combattez pas encore?

BELLONETTE.

Non, Madame, nous ſommes encore dans la Compagnie des Cadettes, & vous ſçavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la Citadelle.

CRISPIN.

Cela eſt aſſez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la premiere Action.

BELLONETTE.

Nous vous ſerons bien obligées, Madame.

CRISPIN.

Bon, cela ne me coûte rien: Mais dites-moi, les Belles, comment vous appellez-vous?

CLORINDE.

Mon nom de guerre eſt Clorinde.

BELLONETTE.

Et moi, Bellonette.

FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame?

CRISPIN.

Criſpinette.

FINETTE *riant.*

Criſpinette ! Ah mes Sœurs, le drôle de nom de guerre !

CRISPIN.

Comment, qu'avez-vous donc à rire, petite Fille ? eſt-ce que vous prétendez vous moquer de moi ?

FINETTE *riant.*

Pardonnez-moi, Madame ; mais c'eſt que nous trouvons votre nom auſſi plaiſant que votre figure. Adieu, Madame Criſpinette.

SCENE III.

CRISPIN ſeul.

MAugrebleu des petites Maſques ! Je croyois avoir rencontré là une eſpece de bonne fortune, & profitant de leur innocence .... Mais j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom, c'eſt apparemment une connoiſſeuſe qui n'eſt pas la dupe de mon déguiſement.

SCENE IV.

VALERE en Amazone, CRISPIN.

VALERE *examinant Criſpin.*

SI je ne l'avois vû périr, je croirois que ce ſeroit lui.

CRISPIN.

Oh parbleu, c'eſt mon Maître, ou ſon ombre.

VALERE.

Criſpin?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi, c'eſt toi, mon pauvre Criſpin!

CRISPIN.

Quoi c'eſt vous, mon cher Maître!

VALERE.

Je te croyois péri avec le reſte de l'équipage.

CRIPIN.

L'équipage n'eſt point péri, les autres Vaiſſeaux de la Flotte ont envoyé leurs Chaloupes pour le ſecourir. Pour moi, dès que j'ai ſenti la terre ſous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la Mer. Mais à propos, Monſieur, vous êtes à charmer dans cet ajuſtement; parlez-moi ſans détour:

Quelle Amazone compatiſſante, s'eſt chargée de vous mettre ainſi dans vos meubles ?

VALERE.

Il eſt inutile que je te faſſe un détail de tout cela, de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguiſement. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que je n'ai pû encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautez plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne ſont point elle,) viennent m'accueillir tour à tour. Je les vois deſarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'employe qu'auprès des hommes. Elles me font mille careſſes innocentes, auſquelles je ne réponds qu'avec une retenuë, que je tremble à tout moment de laiſſer échaper.

CRISPIN.

Je ſuis à peu près dans le même cas ; mais enfin que leur dites-vous ?

VALERE.

Que veux-tu que je leur diſe ! Hélas le plus ſouvent rien. Je les écoute.

CRISPIN.

Tant pis, morbleu, tant pis ; ſi vous gardez long-tems le ſilence, on s'appercevra bien-tôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi je ne manque pas par le bec ; & quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaiſes, j'empêcherai qu'on me reconnoiſſe pour homme. Tel que vous me voyez, je ſuis un peu commere.

VALERE.

Sert toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir aſſez ſouvent ſon portrait pour que tu la puiſſe reconnoître.

CRISPIN.

Oh que oüi ; il ne s'agit plus que de ſçavoir ſi le portrait lui reſſemble.

VALERE.

C'eſt de quoi beaucoup de gens m'ont aſſuré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'eſtrade, & paſſer toutes les Amazones en revûë ; heureux ſi en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton !

SCENE V.

VALERE ſeul.

TAchons de notre côté de réjoindre Maître Robert ; je lui ai fait voir le Portrait de Julie, & il m'a promis de faire une exacte recherche.... Mais le voici ; il aura peut-être découvert quelque choſe.

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

OH oüi, morgué, j'ai découvert, & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais, quoi encore ?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un impoſteux, ou un fourbe, ou un menteux. Choiſiſſez ſi la des trois qui vous plait le mieux.

VALERE.

Comment?

Me. ROBERT.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout ıaudement ici, & il y a un mois que vous êtes à ›us morfondre dans le Palais de la Générale, ıi ſe plaint de votre froideur.

VALERE.

Qui t'a dit cela?

Me. ROBERT.

Et parguenne, elle-même. Et qui m'a baillé un ›up de poignard en m'avoüant qu'elle vous ai-oit.

VALERE.

Comment la Générale m'aime! es-tu fou?

Me. ROBERT.

Non morgué, je ne le ſis pas; mais j'ai penſé le evenir en apprenant cette nouvelle-là.

VALERE.

Va, mon pauvre Robert, on s'eſt mocqué de ›i. Je ne ſuis que d'aujourd'hui dans cette Iſle, & e n'ay vû la Générale qu'à la cerémonie du Triom-›he, qui n'a pas ſeulement tourné ſes regards ſur noi.

Me. ROBERT.

Morgué je m'y pars; & ſi vous me dites vrai il faut que j'aye rêvé tout ce que je croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué l'Amour m'au-roit-il fait tourner la carvelle, d'une pareille ma-gniere?

VALERE.

Cela ſe pourroit bien, & je t'avouërai moi-même que dans l'impatience où je ſuis de trouver Julie, il me paſſe par la tête mille choſes plus extravagantes les unes que les autres, & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

Sur ce pied-là, croyons donc que c'eſt un ſonge, ou bien qu'en me parlant de Valere, la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me ſouviens qu'autrefois dans mon Village, quand je parlois de Margot, c'étoit ſouvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour eſt comme ça inventif en inventions pour déguiſer les déguiſemens.

VALERE.

Que diable veux-tu dire?

Me. ROBERT.

Il ſuffit, je m'entens bien. Adieu, je ſçaurai bientôt à quoi m'en tenir; ſi vous m'avez *trompé*, je vous la garde bonne.

SCENE

SCENE VII.

VALERE ſeul.

CE pauvre Maître Robert eſt fou aſſurément. Mais après tout, le ſuis-je moins que lui ? Il ſe flatte, il eſt heureux. Il a du moins le plaiſir de connoître l'objet qu'il aime, de le voir ſans ceſſe. Moi.... Mais quelqu'un s'approche d'ici ; c'eſt la Générale ſuivie d'une Amazone de ſa Cour... Que vois-je ! Cette Amazone reſſemble bien au Portrait que j'ai de Julie, & je ſens dans mon cœur des tranſports qui me donnent la curioſité d'entendre leur converſation. J'eſpere en tirer quelque éclairciſſement ſur ma deſtinée.

SCENE VIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE en Amazone, VALERE caché.

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

APprochez-vous, Valere, que je vous examine.

VALERE *à part.*

Maître Robert avoit raiſon. O Ciel! je ſuis découvert.... Mais non, elle ne me regarde pas... C'eſt à cette Amazone qu'elle adreſſe la parole.

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Oüi, mon cher Valere, tout le monde vous prendroit à preſent pour la plus aimable de nos Amazones, je ſens qu'il m'auroit été impoſſible de vivre ſans vous.

JULIE.

Je ne ſuis pas digne des tendres ſentimens que vous avez pour moi.

LA GE'NE'RALE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les meriter? Parlez-moi franchement, ai-je une Rivale heureuſe?

JULIE.

Je vous jure que vous n'avez pas une ſeule Rivale, & cependant....

LA GE'NE'RALE.

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon nour.

JULIE.

Ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui me manque.

LA GE'NE'RALE.

Que vous manque-t'il donc, ingrat, pour payer :s tendres ſentimens?

JULIE.

Ah, Madame, bien des choſes.

LA GE'NE'RALE.

O Ciel! que d'indolence! que de froideur!... ais que me veut cette Trompette?

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, JULIE, SEVERIDE, VALERE caché.

LA GE'NE'RALE.

QU'eſt-ce qu'il y a de nouveau?

SEVERIDE.

Ah, Madame! il vient d'arriver un grand alheur.

LA GE'NE'RALE.

Quoi donc! que ſeroit-il arrivé?

SEVERIDE.

Deux brigadieres de vos Troupes, Florinde & Celonide.

LA GE'NE'RALE.

Vous m'intriguez.... Que leur eſt-il arrivé?

SEVERIDE.

Elles viennent de ſe battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel ſujet?

SEVERIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elle ſe diſputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes ſe diſputer le droit d'ancienneté, cela me ſurprend! Quoiqu'il en ſoit y a-t'il bien eu du ſang de répandu?

SEVERIDE.

On les dit toutes deux bleſſées, mais légerement.

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t'on arrêtées?

SEVERIDE.

Oüi, Madame, elles ſont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux, je vais ſur le champ m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de ſuite, attendez-moi ici, mon cher Valere.... Voici Marteſie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

JULIE, NERINE, VALERE.

VALERE *à part,*

QUe viens je d'entendre? pourquoi appelle-t'on Valere cette jeune & charmante Amazone ? Que je ſuis ravi de ce qu'elle porte mon nom ! Tâchons de découvrir ſi c'eſt l'aimable Marſeilloiſe que je dois épouſer.... Elle eſt encore plus belle que le Portrait, & cependant il m'avoit inſpiré la paſſion la plus vive.... Quel bonheur ſi c'étoit elle ! Mais contraignons-nous, & pénétrons s'il ſe peut les ſentimens de ſon cœur, elle ne me connois pas, & ce que je ſçais de ſon Avanture me donnera les moyens d'en apprendre le reſte.

NERINE *bas à Julie.*

Madame, il me ſemble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale ſe ſeroit-elle communiquée, & cette lorgneuſe-ci, ne vous prendroit-elle point auſſi pour un homme ?

VALERE *à Julie.*

Permettez, charmante Julie....

JULIE *embaraſſée.*

Julie ! . . . Ah, Ciel, je ſuis trahie ! Madame, vous vous méprenez . . .

VALERE.

Non, Madame, votre ſurpriſe ne m'en dit que trop, & je ne ſçaurois d'ailleurs me méprendre ſur votre compte ; vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnuë aiſément.

JULIE.

Hé mais . . . Madame, d'où me connoiſſez-vous, s'il vous plait ?

NERINE *à part.*

Je me défie furieuſement de cette connoiſſance ci.

VALERE *à Julie.*

Belle Julie, j'ai reſté long-tems à Marſeille ; je ſçais que vous êtes de Gênes ; je ſçais encore que vous deviez épouſer un certain Valere. . . .

JULIE.

Hélas ! depuis mon malheur, je n'ai *point* entendu parler de lui . . . . Mais comment en aurois-je entendu parler ? Depuis que j'ai été priſe par les Amazones, elles m'ont traînées de mers en mers, & ce n'eſt que depuis un mois que je ſuis ici. Encore ſi j'étois ſûre que Valere m'aimât, comme ſes lettres me l'ont voulu perſuader !

VALERE.

Valere vous adore, il a votre Portrait ; ce Portrait a frappé ſes regards & ſon cœur, il n'aime que Julie.

JULIE

Il n'aime que Julie! Ah, s'il n'aimoit que Julie, il l'auroit cherchée par toute la Terre! notre priſe devoit avoir fait aſſez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage, pour avoir de mes nouvelles; & peut-être à la fin ſeroit-il parvenu juſqu'ici.

NERINE.

Que je lui veux de mal à ce Monſieur Valere! Son Pere a, dit-on, aſſez de bien pour armer toute une Flotte, & il nous laiſſe ſécher dans une Iſle où une jolie fille eſt aimable en pure perte! Que nous ſert d'avoir des charmes, ſi nous n'avons pas ici de quoi les mettre en uſage.

VALERE *à Julie.*

Oſerai-je, Madame, vous demander ce que vous penſez de Valere?

JULIE.

Qu'exigez-vous de moi, Madame?

VALERE.

Parlez, je vous en conjure.

JULIE

Hé, mais, Madame, je crois que je ne penſe pas de Valere, ce que devroit m'en faire penſer ſon indifference.

VALERE.

Expliquez-vous de grace; achevez un diſcours qui enchanteroit Valere, s'il l'entendoit.

JULIE.

Puiſque vous ſçavez nos affaires, je me flatte, Madame, que vous ne condamnerez pas le penchant que je ſentois pour un homme déſtiné à être mon Epoux. Je ne l'ai jamais vû, mais j'en ai entendu parler; j'ai lû les lettres qu'il m'écrivoit; la beauté de ſon caractere y eſt peinte, & je ſuis plus ſenſible à la délicateſſe des ſentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE *ſe jettant aux genoux de Julie.*

Je ne ſçaurois plus diſſimuler... Mon bonheur eſt trop grand pour le cacher davantage... Belle Julie, c'eſt Valere fidele, conſtant & charmé, qui a le plaiſir d'embraſſer vos genoux.

JULIE.

Vous, Valere! Ah, quel ſurprenant bonheur pour moi!

NERINE.

Ma foi, j'avois quelque ſoupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais de grace, dites-moi, Madame, pourquoi je vous ai entendu nommer Valere?

NERINE.

Chut, c'eſt un myſtere galand que ceci.

JULIE.

J'étois traveſtie en homme pour des raiſons que je vous dirai dans la ſuite, quand j'ai été priſe par les Amazones.

NERINE.

Et Madame, quand on l'a préſentée à la Généale, s'eſt donnée votre nom, parce que par haard il lui eſt venu le premier dans l'eprit; vous deinez ſans doute comment ce hazard-là eſt arrivé.

JULIE.

Vous jugez, Valere, ſi l'on penſoit à vous.

NERINE.

La Générale prend Madame pour un joli homme; vous devinez bien encore la conſéquence de cette mépriſe.

JULIE.

Vous avez bien fait de vous déguiſer en femme, cet habit vous ſauvera de l'eſclavage, & nous procurera la facilité de nous voir.

VALERE.

Quels doux momens ſuivent tant de peines & d'inquiétudes! Que la Fortune me récompenſe bien des maux qu'elle m'a cauſé!

(*Il baiſe la main de Julie.*)

NERINE *apperçevant la Générale.*

Oüi, mais la Fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenſes-là.

SCENE XI.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE.

LA GE'NE'RALE *à part.*

QUe vois-je ? une Amazone inconnuë baiſe la main de Valere !

Bas à Julie.

Ah, perfide Valere ; vous me trahiſſez !

JULIE.

Moi, Madame !

NERINE *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Qu'elle eſt cette Amazone qui vous parloit avec des geſtes ſi tendres ?

JULIE.

C'eſt . . . C'eſt une jeune perſonne de Genes qui me demandoit des nouvelles de ſon Pere.

NERINE.

Oüi, c'eſt un fort bon cœur de fille, dont vous ſeriez extrémement contente, ſi vous la connoiſſiez telle qu'elleſt.

LA GE'NE'RALE *à part.*

Je n'oſe éclater ; cependant je ſens bien qu'on me joüe.

SCENE XII.

LA GE'NE'RALE, VALERE, JULIE, NERINE, CRISPIN en Amazone.

CRISPIN *à part.*

OU diable eſt mon Maître ? Je le cherche par tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner . . . Mais le voici.

Haut.

Réjoüiſſez vous, Seigneur Valere, vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'aſſurer qu'elle étoit dans cette Iſle.

NERINE *bas à Criſpin.*

Tais-toi, miſérable.

CRISPIN *haut.*

Pourquoi me tairois-je ? Il n'y a perſonne ici de trop.

NERINE *bas.*

Le Bourreau !

CRISPIN *haut.*

Apprenez . . .

NERINE *bas à Criſpin.*

Apprenez, Monſieur le bavard, que vous parlez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre eſpece.

CRISPIN *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage.

SCENE XIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

VOus voyez, trompeur Valere, que je ſçais, malgré vous, tous vos ſecrets... *Vous aimez* cette Julie *qu'on vous* annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle eſt dans cette Iſle, & je vois clair dans vos projets; il n'eſt *plus* queſtion de diſſimuler avez moi. Non, ingrat Valere, n'eſperez pas que je ſois votre dupe.

NERINE *à part.*

Elle a beau dire, elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GE'NE'RALE *bas à Julie.*

Ah, Valere ! en vous déguiſant, je croyois vous ter près de moi, & au contraire je vous procu- ois la liberté de chercher ma Rivale ?

JULIE.

Je vous répetterois cent fois que vous êtes dans 'erreur, ſans pouvoir vous le perſuader....

LA GE'NE'RALE.

C'eſt pouſſer trop loin une pareille négative, je ne ſuis plus maitreſſe de mon courroux.... Hola, Gardes, qu'on l'arrête.

SCENE XIV.

LA GE'NE'RALE, JULIE, VALERE, NERINE, GARDES AMAZONES.

VALERE.

SI vous préparez quelque ſupplice à Valere, c'eſt moi.

NERINE *bas.*

Autre étourdi.

LA GE'NE'RALE *à Valere.*

Ah, tu es apparemment cette Julie, puiſque tu

veux te faire arrêter pour Valere! Mais tu ſeras contente. Gardes, ôtez l'épée à cette Amazone.

A Julie.

Et toi perfide Valere, retire-toi, je te laiſſerois peut-être punir ſuivant la rigueur de nos Loix, ſi tu étois une fois priſonnier ; mais je me vangerai de toi ſur ma Rivale. Qu'on la mene dans la Priſon des Amazones.

(*Les Gardes emmenent Valere.*)

NERINE *à part.*

Bon, on appelle cela enfermer le loup dans la Bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.

SCENE XV.

LA GE'NE'RALE ſeule.

QUe je ſuis malheureuſe ! Ah, Léandre, quelque part où tu ſois, que le Ciel me punit bien de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais.

SCENE XVI.

LA GE'NE'RALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAdame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va ſe rendre ici; où j'ai conduit les paſſagers de la priſe d'hier, j'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts juſqu'à nouvel ordre; & l'on a diſtribué les Matelots ſur les Vaiſſeaux de la République.

LA GE'NE'RALE.

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué comme vous me dites cela triſtement.

LA GE'NE'RALE.

Ah, Maitre Robert, je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde ! Ce Valere dont je t'avois parlé en aime une autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment morgué, ce n'eſt donc pas un rêve que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un ! Le cruel aime Julie, & pour m'en venger je viens de la faire arrêter.

Me. ROBERT.

Oh pour le coup, je ne ſçais plus où j'en ſuis. Allez, Madame, ce *Valere-là eſt un impertinent*; & ſi vous m'en croyez, vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment?

Me. ROBERT.

Morgué, ſi j'étois en votre place, je ne regarderois pas à la biauté; je prendrois *queuque* bon lourdaut qui *vous aimit*, là, tout à la franquette, & pour peu que le cœur vous en diſe, j'en connois un... qui...

LA GE'NE'RALE.

Et qui ſeroit aſſez hardi ici pour m'aimer, & pour me manquer de reſpect au point?...

Me. ROBERT.

Oh, ce que j'en dis, ce n'eſt pas que j'en parle.

le.... mais queuquefois que ſçait-on?

LA GE'NE'RALE.

Non, Maître Robert, il n'y a ici perſonne aſſez téméraire pour oſer porter ſes deſirs juſqu'à moi, & je le punirois rigoureuſement de la moindre idée qu'il auroit pû concevoir de me rendre ſenſible.

Me. ROBERT.

Oh, je le ſçais morgué bian, qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter, & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre choſe; N'attendez-vous pas ici Madame la Major, pour voir les Eſclaves que vous voulez retenir, & ceux que vous voulez renvoyer?

LA GE'NE'RALE.

Non, je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repoſe ſur elle.

¤ ¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤ ¤
¤ ¤ ¤
¤ ¤
¤

SCENE XVII.

Me. ROBERT ſeul.

HE' bien, Monſieur Me. Robert ? vous voyez bien que vous êtes un ſot avec toutes vos idées ſaugornuës. Allons, allons, congediez moi au plûtôt votre amour, & qu'il n'en ſoit plus parlé. Mais voici Madame notre Major.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

LA MAJOR.

HE' bien, Me. Robert, tu n'as pas encore averti notre Générale ?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame, mais comme elle ſe trouve fatiguée, elle vous prie de faire ſeule la revûë des Priſonniers, & de garder ou de renvoïer ceux que vous jugerez à propos.

LA MAJOR *bas.*

Oüais, notre Générale depuis un tems me paroît bien indifferente ſur ſon pouvoir ? ſe laſſeroit-elle ?

Haut.

Oh, parbleu ſi j'en ſuis la Maîtreſſe, je n'en garderai gueres. Le ſort de ces malheureux me fait pitié ; quoique Major j'ai le cœur tendre. Où ſont-ils ?

Me. ROBERT.

Les voici.

(*On amene les Priſonniers.*)

SCENE XIX.

LA MAJOR, M. ROBERT, UN PETIT MAITRE, UN PROCUREUR, UN POETE, UN APOTICAIRE, pluſieurs Acteurs d'un Opera de Campagne.

Le Petit Maître file avec une Quenoüille

Le Procureur cout du Linge.

Le Poëte carde de la Laine.

L'Apoticaire fait de la Tapiſſerie.

Un autre Perſonnage fait des Nœuds.

Les Acteurs de l'Opera de Campagne ſont diverſes autres Bagatelles.

Me. ROBERT *continuë.*

JE leur avois donné à chacun leur tâche, , comme vous voyez, pour connoitre à quels mêtiers ils ſont propres; mais il me paroit qu'ils n'ont pas encore fait beaucoup de beſogne.

LA MAJOR.

En effet, & je m'apperçois que le Vaiſſeau que nous avons pris étoit chargé d'aſſez mauvaiſe marchandiſe.

Me. ROBERT.

Voici la liſte de leurs noms & ſur-noms., je vais les appeller, & vous pourrez les interroger tour-à-tour.

il lit.

Bonavanture Papillottin de Lorgnenville.

LORGNENVILLE.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état?

LORGNENVILLE.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays?

LORGNENVILLE.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier?

LORGNENVILLE.

Petit Maitre.

LA MAJOR.

De Robe ou d'Epée?

LORGNENVILLE.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamné à filer la Quenoüille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet ! oh, pargué celui-là fera marié à coup ſûr.

CORNARDET.

Hélas, il n'eſt que trop vrai !

LA MAJOR.

Ton Pays ?

CORNARDET.

Je ſuis Mançeau.

LA MAJOR.

Ton métier ?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas beſoin ici de Procureur, tout s'y juge militairement. As-tu été pris avec ta femme ?

CORNARDET.

Non, avant de m'embarquer je l'avois fait enfermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme ! aux Galeres ?

CORNARDET.

Quel diable de Pays eſt-ce ici ?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit.*

Anonime de Peſtenville.

LA MAJOR.

Ton état?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays.

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier?

PESTENVILLE.

Poëte Satyrique.

LA MAJOR.

Poëte Satyrique! condamné à la baſtonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déja reçû dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroîtra moins étrange.

Me. ROBERT *lit.*

Gabriël Poupin. Oh, celui-là eſt garçon, ſans doute?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays?

POUPIN.

Toulouſin.

LA MAJOR.

Ton métier ?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien ! hé, morgué voilà un métier qui ne paroit pas propre à grand'choſe.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh pour cela, j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'eſt votre petit Serviteur.

LA MAJOR.

Canon ! Diable, voilà un nom bien guerrier. Eſt-ce que vous êtes Bombardier ?

CANON.

Non, Madame, Apoticaire pour vous ſervir.

LA MAJOR.

Ah fi !

CANON.

J'ai un ſecret merveilleux pour rafraichir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraichiſſemens chez les Apoticaires.

LA MAJOR.

LA MAJOR.

Allons, allons, renvoyez tout au plûtôt. Mais niſſons, qui ſont ces autres ?

Me. ROBERT.

C'eſt un rapſodi d'un Opera de Campagne, compoſé de chant & de danſe.

LA MAJOR.

Je les renvoyerai en France; il a là des Academies de Muſique qui ont grand beſoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez-vous pas les femelles?

LA MAJOR.

Et ventrebleu qu'en faire dans nos Troupes ? nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

Me. ROBERT.

Et morgué, Madame, puiſque vous en renvoyez tant, que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnez ?

LA MAJOR.

Je leur donne grace à tous.

Me. ROBERT.

Quoi, ſans rançon, Madame ?

LA MAJOR.

Sans rançon.

Me. ROBERT.

C'eſt morgué bian dit, les Danſeurs nous la payeront en cabriolles. Allons, mes Enfans, réjoüiſſez-vous d'être tombez en ſi bonnes mains; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier, pour faire paſſer mon chagrin.

DEUXIE'ME

DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opera.

L n'eſt point de felicité,
Sans la charmante Liberté,
iberté, Liberté, Liberté.

L'Oiſeau dans la plus riche cage,
ır la triſteſſe eſt tourmenté :
nous chante dans ſon ramage,
n'eſt point de felicité,
ans la charmante Liberté,
iberté, Liberté, Liberté.

Lorſque l'on eſt dans l'eſclavage,
ar les plaiſirs eſt-on flatté?
lon, tout bleſſe, rien ne ſoulage,
n hait juſques à la beauté.
)ans l'Hymen le plus ſouhaité,
)n penſe ſouvent au Veuvage.

Il n'eſt point de felicité,
Sans la charmante Liberté,
Liberté, Liberté, Liberté.

ENTRE'E
De Danſeurs de l'Opera.

UN ETRANGER.

Des Amazones à jamais
Honorons la memoire,
Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

CHOEUR.

Chantons, chantons leur gloire,
Publions par tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant,
Qui fait de l'Univers le plus digne ornement,
Que chacun de nous s'humilie;
A nôtre honte rappellons,

Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous vallons.

ENTRE'E

D'Eſclaves qui ſe réjoüiſſent d'avoir recouvré la liberté.

VAUDEVILLE.

UNE AMAZONE.

DAns notre Isle on conduit ſouvent
Des Eſclaves de peu de miſe,
Et par douzaine on les prend
Sans tirer les frais de la priſe.
Oh! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe!

UNE ACTRICE *de l'Opera.*

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatroniſe,
Il promet toujours hardiment,
Et jamais il ne réaliſe.
Oh! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe!

II. ACTRICE.

En amour un Gaſcon Normand
Ne prônoit que ſa vaillantiſe,

Sa Maîtreſſe au même moment
Chantoit ſur le gazon aſſiſe :
Oh ! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe !

III. ACTRICE.

Le jour de la Nôce ſouvent
Femme croit Mari qui ſe priſe,
Mais le lendemain on l'entend
Se recrier avec ſurpriſe :
Oh ! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe !

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un Amant
Pour en décider ſans mépriſe ;
Loin de blamer étourdiment,
Je veux voir avant que je diſe :
Oh ! que les hommes d'apreſent
Sont piétre Marchandiſe !

ENTRE'E GENERALE.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LA GE'NE'RALE ſeule.

O Ciel! dans quelle triſte ſituation me trouvai-je aujourd'hui ? Valere que j'avois fait déguiſer en femme, vient d'être reconnu, & arrêté par les Amazones qui l'avoient priſe ſur Mer ; & je me vois obligée de faire aſſembler le Conſeil de guerre pour le condamner moi-même ſelon la rigueur de nos Loix. Ah ! malheureuſe Angelique ! verras-tu perir un Homme dont ton amour a fait tout le crime ! que dis-je ? un homme dont les traits te rappellent ſans ceſſe l'image de Léandre que tu as tant aimé ! Ah ! je ne pourrai jamais conſentir à ſa perte ! je ſçai que je puis lui faire grace après l'avoir condamné ; mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande, & c'eſt ce qui m'a fait tirer de priſon cette Julie dont ſon cœur eſt épris

Cruelle extremité ! faut-il que j'aye recours à ma rivale, pour ſauver l'ingrat que j'aime !

SCENE II.

LA GE'NE'RALE, MARTON.

LA GE'NE'RALE.

HE' bien, Trompette, avez vous ſonnez par tout l'Aſſemblée du Conſeil ?

MARTON.

Oüi, Madame, & me voilà bientôt à la fin de ma courſe. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnuë, qui faiſoit voile vers cette Isle.

LA GE'NE'RALE.

Une flotte inconnuë ! que pourrois-ce être ? je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître, & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas en cas d'allarme.

SCENE III.

MARTON ſeule.

QUais ! notre Générale me paroît bien indifferente ſur la nouvelle que je lui apporte ! ſe laſſeroit-elle d'avoir une Armée de femme à commander ? Cela ſe pourroit bien, car la ſubordination eſt ſouvent bleſſée parmi des Troupes qui n'aiment pas l'obéiſſance, & qui ne ſçauroient écouter ſans répondre. Quoiqu'il en ſoit, achevons de ſonner l'Aſſemblée du Conſeil.

SCENE IV.

MARTON, CRISPIN en femme.

CRISPIN *à part.*

JE ſuis curieux de ſçavoir ce que ſignifie ce bruit de Trompette que j'entens depuis un quart d'heure. Si c'eſt pour aller combattre je ſuis déja morte. Ces chiennes d'Amazones ne ſçauroient-elles demeurer un moment en repos?

MARTON *à part.*

Voilà une plaiſante Amazone! & la République a fait là une jolie acquiſition.

CRISPIN *à part.*

Voici la Sonneuſe, à ſon aſpect je me ſens émû fortement. Mais... oüi c'eſt.... c'eſt ma femme Marton. Courons l'embraſſer. Mais, non, je vois qu'elle ne me reconnois pas; profitons de ſon ignorance pour ſçavoir un peu qu'elle vie elle a ménée depuis notre ſéparation.

Haut.

Madame, comme je ſuis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prens la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamare.

CRISPIN *à part.*

Quelle eſt bien nommée ! ſa Maraine la connoiſſoit.

MARTON.

Et je ſuis Trompette de la Générale.

CRISPIN *à part.*

On ſçait ici diſtribuer judicieuſement les emplois.

à Marton.

C'eſt apparemment à cauſe de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge ?

MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite Fanfare.

(Elle ſonne de la Trompette.)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier, je n'ai pas les oreilles ſi belliqueuſes que vous, je n'ai été bercé qu'avec le ſon des Muſettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazonne ! nos Muſettes ici ſont les Tambours, & nos Brunettes les volées de Canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore oſé regarder un Canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur phiſionomie, ſi vous voulez vous avancer dans nos Troupes.

CRISPIN.

En verité, Madame, Tintamare, je n'ai point d'ambition ; je ne crois pas que je puiſſe jamais me pouſſer comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint, qui ſemble avoir été enfumé par l'Artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conſervé ... Mais, Madame, vous qui paroiſſez ſi attachée aux goûts de la République, n'auriez-vous point par excès de zéle travaillé à ſa propagation ?

MARTON.

Qu'entendez-vous par là ?

CRISPIN.

J'ai oüi dire, ou lû, que les Amazones faiſoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voiſins, pour y aller emprunter les ſecours néceſſaires pour empêcher leur Iſle de manquer, & que des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leur Pere. Parlez-moi ſincerement, Madame Tintamare, n'avez-vous

jamais été détachée pour aller à ces ſortes d'expéditions ?

MARTON.

Bon, ce que vous nous débitez-là ne concerne que les Amazones du temps paſſé ; les modernes agiſſent d'une maniere bien oppoſée, elles n'ont aucun commerce avec les hommes....

CRISPIN *bas.*

Ah ! je reſpire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems, laiſſez-moi exécuter les ordres qui me ſont donnez.

(*Elle ſonne de la Trompette.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres je vous prie.

MARTON.

De faire aſſembler le Conſeil, pour juger un homme qui s'eſt déguiſé en femme.

CRISPIN *allarmé.*

Que lui fera-t'on ?

MARTON.

On lui caſſera la tête ſimplement.

CRISPIN.

Ah, barbare Marton ! ah malheureux Criſpin !...

MARTON.

Criſpin ! qu'entens-je ! & que vois-je ! oüi malgré ce déguiſement je le reconnois, c'eſt lui, c'eſt mon mari.

CRISPIN *pleurant.*

Oüi, qui paſſera bientôt ſimplement par les armes, ſi vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Criſpin, comment es-tu débarqué dans cette Isle ? fais-moi un long recit de tes avantures.

CRISPIN.

Il eſt bien tems de demander des recits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Juſtice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamare, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poſte qui fait tant de bruit. Ne ſçavez-vous pas quelque moyen pour me ſauver ?

MARTON.

Oh oüi, toutes les Amazones ont chacune pendant leur vie le privilege de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN *riant.*

Ma chere Marton, je compte ſur votre privilege.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier ? je ſuis perdu ! mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'eſt pas encore de privilege à conceder.

MARTON.

Tous les privileges ſont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal. (*Bas.*) Ah coquine ! ſi je rechape de ce danger, tu me payeras le jeune Officier.

MARTON.

Le ſecret unique qui me reſte pour te ſouſtraire à la ſévérité de nos Loix, c'eſt de te conſeiller d'ôter promptement cet habit d'Amazone & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai auſſi ſur moi.

MARTON.

Et je te ferai paſſer pour un Eſclave oublié dans la derniere revûë.

CRISPIN.

Soit, je ne ſerai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu, je te quitte de peur qu'on ne nous trouve enſemble, & que l'on ne me croye d'*intelligence* avec toi, & je vais achever ma courſe.

(*Elle s'en va en ſonnant de la Trompette.*)

SCENE

SCENE V.

CRISPIN ſeul.

AH, Madame Tintamare, je vous la garde bonne. Cependant ſans elle je n'avois plus de tête. Mais que vois-je? Ah, je ne la porterai pas loin, & voilà une ronde Majore Feminine qui ne vient pas à moi dans un bon deſſein:

SCENE VI.

SEVERIDE, DEUX GARDES, CRISPIN.

LA PREMIERE GARDE.

DOucement, l'ami, il n'eſt pas neceſſaire de vous deshabiller; ce n'eſt pas de ce moment qu'on a des ſoupçons contre vous, & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN.

Madame, vous ne me trouvez déguiſé qu'à moitié, on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SEVERIDE.

Vous direz vos raiſons dans le Conſeil.

CRISPIN.

Meſdames, je retiens votre privilege, ſi quelqu'une de vous ne l'a pas encore donné.

SEVERIDE.

Bon, bon, des Privileges! il n'eſt pas mal de tems en tems de faire des exemples. Gardes, qu'on l'emmene.

SCENE VII.

SEVERIDE ſeule.

VOilà encore un plaiſant magot, pour oſer eſperer que quelqu'une de nos Amazones demande ſa grace! elles ſçavent mieux garder leur biſque pour ne la prendre que bien à propos. Mais voici l'heure du Conſeil, allons y prendre ſéance.

SCENE VIII.

(*On ouvre une Ferme, & les Amazones paroiſſent aſſemblées.*)

LA GE'NE'RALE, LA MAJOR, SEVERIDE, pluſieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

BRaves Compagnes de Bellone, généreuſes Amazones, vous ſçavez le ſujet qui nous aſſemble ici? Un jeune homme ayant rencontré ſa Maîtreſſe ſur nos terres, s'eſt déguiſé en femme pour la voir plus facilement, & éviter en même-tems l'Eſclavage. Voilà le fait, c'eſt à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix, il faut les ſuivre.

SEVERIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GE'NERALE.

Faites entrer le criminel.

SEVERIDE.

Le voici.

SCENE IX.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL, JULIE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

Approchez, quel eſt votre nom?

JULIE.

Valere.

LA GE'NE'RALE.

On vous accuſe d'avoir déguiſé votre Sexe.

JULIE.

Je ne m'en deffens pas.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

Vous nous répondrez ſans doute, que vous *ne ſça*viez pas les Loix du Pays, & vous rejetterez votre crime ſur celle qui vous a conſeillé de vous déguiſer?

JULIE.

Toutes les gehennes du monde ne ſeroient pas capables de tirer de moi un tel ſecret, & ſi je n'ay pû répondre à ſes bontez, du moins je ne ternirai point ſa gloire.

LA GE'NE'RALE *allarmée.*

On dit que vous aimez Julie ?

JULIE.

Moi, aimer Julie ! elle qui cauſe aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expoſe....

A part.

Mais je me trahis moi-même.

Haut.

Faites-moi perir, c'eſt tout ce que je demande.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer Julie.

SEVERIDE.

La voilà.

SCENE X.

LA GENFRALE, LE CONSEIL, JULIE, VALERE en Amazone.

LA GE'NE'RALE.

AMazone, avancez. Connoiſſez-vous Valere ?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GE'NE'RALE.

L'aimez-vous ?

VALERE.

Non.

LA GE'NE'RALE.

Vous n'aimeriez point Valere? ſeroit-il poſſible?

VALERE.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA GE'NE'RALE.

Comment? vous êtes amoureuſe de vous-même?

LA MAJOR.

Elle n'eſt pas la ſeule.

LA GE'NE'RALE.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos vœux.

VALERE.

J'eſtime ſi peu Valere, que je vous demande ſa mort.

LA GE'NE'RALE.

Elle n'eſt pas éloignée puiſqu'il eſt déja condamné; mais je vous avoüerai que j'attendois plus de generoſité de votre part, je vous aurois accordé ſa grace, ſi vous me l'aviez demandée.

VALERE.

Hé quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t'il beſoin de la vie?

LA GE'NE'RALE *à Julie.*

Valere. Sont-ce vos ſentimens?

VALERE.

Oüi, Madame, & je vous avoüerai....

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas à vous que je parle, c'eſt à Valere.

VALERE.

Quoi, Madame, eſt il poſſible que vous puiſ-

ſiez être ſi long-tems dans l'erreur ? & que vous ne connoiſſiez pas que je ſuis Valere, & Madame, Julie.

LA GE'NE'RALE

Quoi vous voulez encore m'en impoſer ?

LA MAJOR.

Et parbleu, Madame la Générale, c'eſt vous qui vous abuſez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà ſurement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne ſe trompent pas en hommes.

LA GE'NE'RALE.

Seroit-il poſſible ? Ah ! que je ſuis confuſe d'une telle méprife !

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt de voir qu'un Conſeil auſſi éclairé, ait pû ſi long-tems s'y méprendre.

LA GE'NE'RALE.

Hé bien Meſdames, que ferons-nous à tout cecy ? recommencerons-nous la Procedure contre le veritable Valere ?

LA MAJOR.

Ma foi ce ſeroit dommage. Son intrépidité m'a charmée, j'aime les braves gens.

SEVERIDE.

Meſdames, voici encore un coupable du même crime : Un homme qui s'étoit auſſi déguiſé en femme.

LA MAJOR.

Dieu me damne, voilà une bonne figure ! oh ſon Procès eſt tout fait à celui-là.

SCENE XI.

LA GENERALE, LE CONSEIL, VALERE, JULIE, CRISPIN à moitié habillé en Amazone.

CRISPIN *en tremblant.*

SErviteur à toute l'honorable Compagnie. Meſdames vous voyez un pauvre Diable qui a toujours eu tant de vénération pour votre Sexe, qu'il a ſouhaité mille fois d'être femme ; mais ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous reſſembler du moins par quelque endroit ; & c'eſt ce qui m'a fait prendre cet habit.

LA GE'NE'RALE.

Qui es tu ?

CRISPIN.

Je me nomme Criſpin, Valet du Seigneur Valere, & Mari de Madame Tintamare.

LA GE'NE'RALE.

Comment ? ta femme eſt au ſervice de la République.

CRISPIN.

Oüi, Madame ; c'eſt elle qui a l'honneur de Trompeter pour vous.

LA GE'NE'RALE.

LA GE'NE'RALE.

Et tu venois ici ſans doute, dans le deſſein de nous enlever ta Femme ?

CRISPIN.

Oh point, je vous aſſure ; & j'en aurois dix de ſon humeur que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Meſdames, voilà deux coupables du même crime, il n'en faut faire perir qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix lequel nous ferons mourir.

CRISPIN.

Ah, ce ſera moi ſans doute, & je n'aurai pas une voix en ma faveur?

LA MAJOR.

Que ſçais tu?

CRISPIN.

C'eſt que dans mon Pays lorſque deux femmes plaident l'une contre l'autre, la plus jolie eſt toujours ſûre de gagner ſon Procès.

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Meſdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous faſſe tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GE'NE'RALE, LES ACTEURS de la Scene precédente.

Me. ROBERT.

AH, palſangué, Meſdames, voilà de belles affaires ! tout eſt perdu, ſongez à *vous*, une Armée de jeunes gens de toutes Nations, vient de faire une deſcente dans votre Iſle, ſans que les Amazones de Garde ayent oſé ſeulement ſe mettre en deffenſe.

LA GE'NE'RALE.

Ah ! qu'entens-je ? Meſdames, ſuſpendons le Jugement de ces criminels, & courons vîte aux Armes. Faites ſonner par tout l'allarme ; battez Tambours, ſonnez Trompettes.

SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente.

MARTON.

MARTON.

BOn, Madame, il eſt bien tems, à l'approche de cette Armée qui porte pour Etendart un Amour triomphant entourré de cœurs percez de fléches; les trois quarts de vos Amazones ont déserté, & ſe ſont allez rendre priſonnieres de guerre.

LA MAJOR.

Ah! tête! ah! ventre! ah mort!

MARTON.

Hé Madame la Major, ne jurez pas tant, & ſongez vous-même à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi, me rendre ſans combattre! oh les ennemis verront que je ne me rend pas ſi aiſément.

SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scene précédente;

NERINE.

NERINE.

RAſſurez-vous, Meſdames, l'Armée ennemie que je viens de reconnoître, n'eſt compoſée que de jeunes Amans raſſemblez de toutes parts, qui viennent ici reclamer leurs Maîtreſſes; & leurs intentions ſont ſi bonnes, qu'avant que de répandre du ſang, ils vous envoyent un Député pour vous faire des propoſitions de paix.

Me. ROBERT.

Allons morgué, ça eſt bien naturel.

LA GE'NE'RALE.

Où eſt ce Deputé? Meſdames, il le faut écouter.

NERINE.

Le voici que j'ai conduit moi-même juſqu'ici.

LA GE'NE'RALE *à part, & mettant la main devant ſon viſage.*

Que vois-je?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale? Eſt-ce que vous vous trouvez mal!

SCENE DERNIERE.

LA GE'NE'RALE, LEANDRE, Me. ROBERT, LA MAJOR, JULIE, VALERI, MARTON, CRISPIN, & les Acteurs de la Scene précédente.

L'EANDRE.

ILluſtres Amazones, une armée triomphante conduite ici ſous les Etendarts de l'Amour, bien loin de vouloir abuſer de ſa victoire, vient vous demander des fers. Oüi, Meſdames, à l'aſpect de tant de beautez, les Vainqueurs ſe confeſſent vaincus, & ne veulent oppoſer à vos armes redoutables que des ſoupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député vers vous; car pour moi j'avouërai qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais ſous les Cieux, je ne puis avoir deſormais que de l'eſtime pour toutes les autres; & ſi je

perds l'eſpoir de retrouver parmi vous ma chere Angelique, que je cherche depuis ſi long-tems, ces lieux ſeront bien-tôt arroſez de mon ſang.

(LA GE'NE'RALE *ou Angelique ſe découvrant.*)

Ah, Léandre!

LE'ANDRE.

Qu'entens-je ? que vois-je, c'eſt elle-même! e ſuis ſi tranſporté que je ne puis parler.

CRISPIN.

Vivat. Voilà toute la procedure au néant.

Me. ROBERT.

Comment morgué ! ma veuve a des culottes !

CRISPIN.

Oüi, mon cher ami, peu s'en eſt fallu que Madame Tintamare n'ait éte veuve de moi.

LA MAJOR.

Que veut dire ceci, Madame la Générale ? il me ſemble que vous moliſſez ?

LA G'ENE'RALE.

Je retrouve Léandre, je ne ſuis plus à moi-même.

LE'ANDRE.

Ah belle Angelique !

JULIE.

Ah Valere !

CRISPIN.

Ah, Marton !

MARTON.

Ah Criſpin !

LA MAJOR.

Hé quoi, je n'entends de tous côtez que des ſoupirs ! quelle foibleſſe ! ainſi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me ſens encore aſſez de vigueur pour en ſoutenir moi ſeule tous les droits. Oh ça, Monſieur le Député, capitulons un peu enſemble.

LE'ANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix, toute notre armée eſt prête d'y ſouſcrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuſe union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut ſe rendre à cela ; heureuſement j'ai ſur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la Capitulation.

LA MAJOR.

Non, non, avec moi la parole vaut le jeu. *Primo.* Point de ſubordination entre le Mari & la Femme.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Secondo. Les Femmes pourront étudier, avoir leurs Colleges & leurs Univerſitez, & parler Grec & Latin.

LE'ANDRE.

Accordé.

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins!

LA MAJOR.

Tertio. Elles pourront commander les Armées, & aſpirer aux Charges les plus importantes, de la Juſtice & de la Finance.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Ultimo. Nous voulons qu'il ſoit auſſi honteux pour les Hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été juſqu'ici pour les Femmes, & que ces Meſſieurs ne ſe faſſent pas une gloire d'une action dont ils nous font un crime.

CRISPIN.

Diantre, voilà un article que les Dames ont ſouvent mis ſur le tapis, & je crains qu'il ne ſoit encore débattu.

LEANDRE.

Non, non, nous accordons tout.

LA MAJOR.

A ces conditions vos Troupes peuvent entrer ici, Tambour battant, mêche allumée.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT.

TAmbour battant, méche allumée,
Une Belle mene un Amant,
Tant qu'elle n'eſt point animée
Du feu qui cauſe ſon tourment ;
Mais d'abord qu'elle eſt enflammée,
Soudain par un juſte retour,
Le Galant la mene à ſon tour
Tambour battant, méche allumée.

ENTRE'E

I. VAUDEVILLE.

UN AMANT.

TErminons enfin nos allarmes,
Goûtons les momens pleins de charmes,
Que nous aſſure un ſi beau jour.
Que la paix régne ſur la Terre,
Rendons en graces à l'Amour,
Qui vient de terminer la Guerre.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompette,
Battez Tambour.

UNE AMAZONE.

L'Eſpagnol diſcret quand il aime,
Voudroit ſe cacher à lui-même
Le tendre ſecret de ſon cœur.
Le François épris d'une Belle,
N'en eſt pas plutôt la Vainqueur,
Qu'il court publier la nouvelle.
Relon ton plon, toure loure.
Toure loure lirette,
Sonnez Trompete,
Battez Tambour.

II. VAUDEVILLE.

FINETTE.

Lorſque le Sexe, Feminin.
Querelle avec le Maſculin
La paix eſt facile à conclure,
En les faiſant changer de ton,
L'Amour qui ſçait la tablature,
Les met bientôt à l'uniſſon.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

Frere Philippe faux prudent,
Fait croire en vain à ſon enfant
Que fille jolie eſt une oye,
L'adoleſcent tout ſot qu'il eſt,
En la voyant pâme de joye,
C'eſt le ſeul oyſeau qui lui plaît.
La fillette

Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon
Pour la Fillette,
Minette minon.

En vain la ſevere Maman,
Du devoir fâcheux truchement,
Du matin au ſoir moraliſe ;
Car tandis qu'elle préche, helas !
Le tendron qu'elle tyranniſe,
Aſſez ſouvent chante tous bas,
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon,
Pour la fillette ;
Minette minon.

Un jour certain grave Avocat,
A ſon Epouſe ſans éclat,
Conſeilloit de fuir le Scandale,
Il toufa quand il eut tout dit ;
A ſa triſte mercuriale,
Sa femme gayement répondit,
La fillette

Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minete ;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Un jour le vigneron Lucas,
Tenant en main ſon échalas,
Se promenoit ſous une treille,
Il trouva la jeune Fanchon,
Il s'en fut lui dire à l'oreille,
Ne lanternez plus, mon bouchon.
La Fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon,
Pour la fillette,
Minette minon.

Quoi toujours d'un air d'Opera,
Le fade Tircis m'ennuyera ?
Il ne ſort point de la brunette,
Vive Colin, j'aime le ton,
Qu'inceſſamment il me repette.
Il ne ſçait que cette chanſon.
La fillette
Eſt faite

Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

Vainement mon Maître à chanter,
Les Cantates vient me vanter,
Et ſur leur prix aime à s'étendre ;
Je n'entends rien à ſa leçon,
Jamais je ne ſçaurai comprendre,
Que le gout de cette Chanſon.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon,

CLORINDE.

J'entens prôner que les Amans,
Trahiſſent pas fois leurs ſermens,
Quand leur cœur a ce qu'il deſire ;
Il faut les craindre me dit-on ;
Mais quoique l'on en puiſſe dire,
Je veux voir ſi l'on a raiſon.

La fillette
Eſt faitte
Pour le garçon,
Minon minette;
Et le garçon
Pour la fillette
Minette minon.

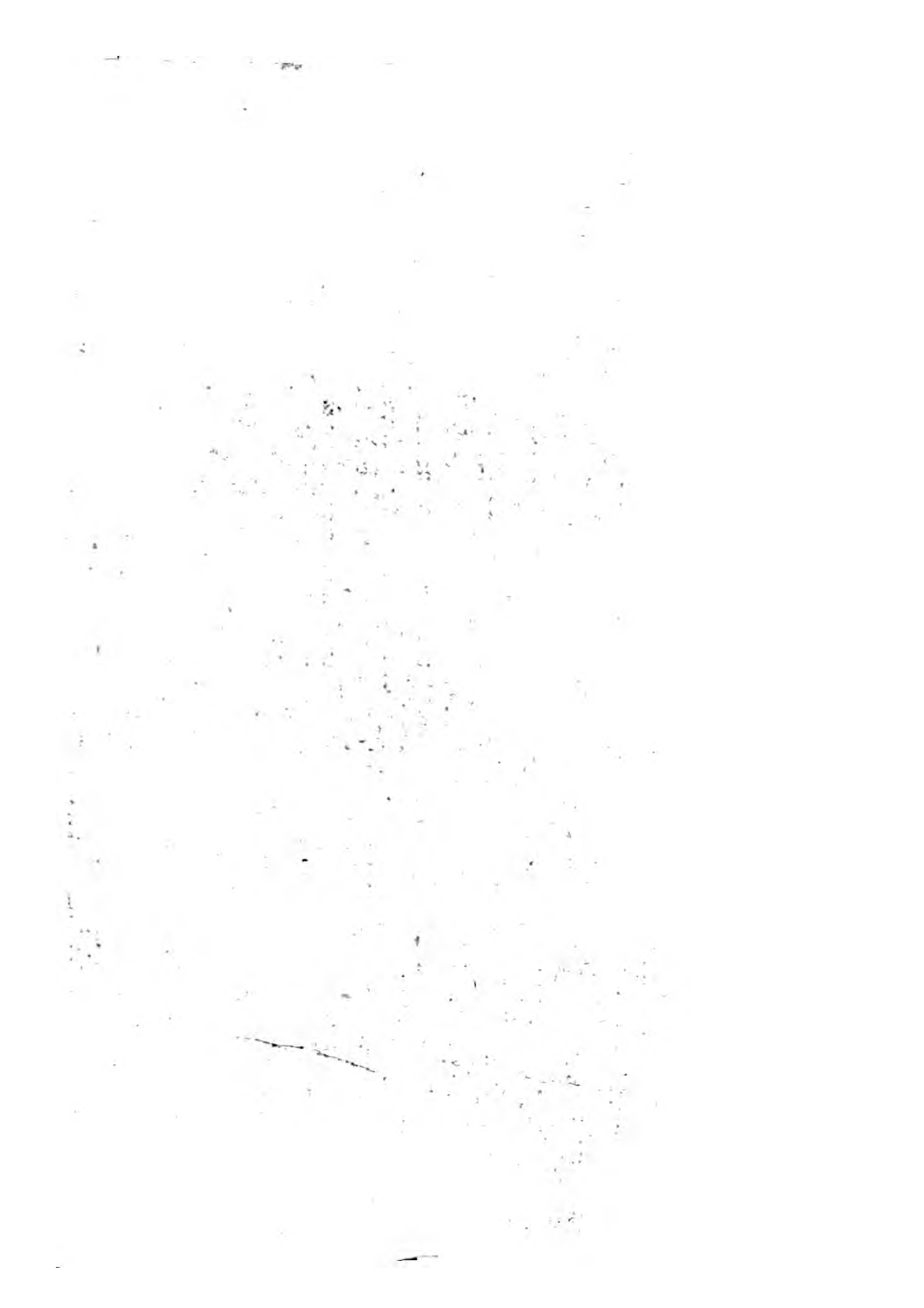
Me. TINTAMARRE.

A preſent que le Feminin
S'accorde avec le Maſculin,
Chez l'Amour on verra la preſſe,
J'irai dans chaque carrefour,
Raſſemblant toute la jeuneſſe,
Publier au ſon du Tambour.
La fillette
Eſt faite.
Pour le garçon,
Minon minette:
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

AU PARTERRE.

Meſſieurs, nos ſoins & nos deſirs
N'ont pour objet que vos plaiſirs,

C'eſt tout ce qui nous intereſſe :
Puiſſe le Parterre content,
Loin de critiquer notre Piéce,
S'en aller ſouper en chantant :

La fillette
Eſt faite
Pour le garçon,
Minon minette ;
Et le garçon
Pour la fillette,
Minette minon.

FIN.